

3162

L'ESPION FRANÇOIS

A

LONDRES,

OU

OBSERVATIONS CRITIQUES

SUR L'ANGLETERRE ET SUR LES ANGLOIS.

Par Mr. le Chevalier de GOUDAR, Auteur de l'Espion  
Chinois.

PREMIER VOLUME.

---

Quid verum atque decens, curo, & rogo,  
& omnis in hoc sum.

Hor. Lib. I. Ep. I. Vers. III.

---



A LONDRES.

AUX DÉPENS DE L'AUTEUR.

---

M. DCC. LXXX.



311

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830

1830



# L'ESPION FRANÇOIS A LONDRES.

---

N<sup>o</sup>. I. ] SAMEDI, 27 Février 1778.

---

„F A U T - I L des Espions dans un Etat ? „ demande l'Auteur de l'*Esprit des Loix*. Il est pour la négative. „ *L'infamie de la personne* „ , reprend-il gravement , „ *peut faire juger de l'infamie de la chose* „.

N'en déplaît à cet Auteur célèbre ; ce métier ne doit pas être si avilissant , puisqu'il y a aujourd'hui tant d'honnêtes gens qui l'exercent. Il en est de cette profession comme de celle du Caducée , il faut prouver les seize quartiers pour le porter ; ainsi l'*ami du Prince & l'Espion* , sont devenus des hommes très-consé- quens : l'un fait les plaisirs de la Cour & l'autre les agrémens de la Ville. Cela vient de la sagesse de notre siècle , où toutes les vertus fleurissent.

Comme il s'est établi un Espion en titre à *Paris* , il faut qu'il y en ait un à *Londres* ; l'ordre de la correspondance générale le demande ainsi. Ces deux premières Métropoles

de l'Europe doivent se ressembler en tout, jusques dans leurs mauvais établissemens.

L'Histoire remarque que , depuis la grande révolution qui s'est faite dans les mœurs , ces deux villes sont à l'unisson , en politique comme en morale. Mêmes dettes publiques ; mêmes désordres dans les finances ; même méfintelligence dans le Conseil ; même confusion dans les affaires ; mêmes intrigues à la Cour ; mêmes divisions à la Ville.

Le Gouvernement civil suit le même plan d'uniformité. Si on étrangle un Anglois à *Londres* , à coup sûr on pend un François à *Paris*. Si on enfonce une boutique dans la rue *Saint-Honoré* , on vole un magasin dans le *Strand* ; si une fille-de-joie s'échappe du quartier *Saint-James* ; on en fait l'échange à *Calais* avec une du quartier du *Palais-Royal*.

La Littérature ne déroge pas à ces principes ; mêmes obscénités ; mêmes scandales ; même dépravation de mœurs dans les livres. Lorsqu'on publioit *Thérèse Philosophe* à *Paris* , on imprimoit la *Femme de Plaisir* à *Londres* ; deux ouvrages faits pour déshonorer le genre humain.

Il y a pourtant cette différence entre ces deux nations , que l'une se divertit tristement , & l'autre s'attriste gaiement ; que la première passe sa vie dans les soucis , & la seconde dans les plaisirs ; que celle-la réfléchit constamment , & celle-ci se divertit continuellement ; que l'une a beaucoup d'argent , & l'autre beaucoup d'agrément ; qu'à *Londres* on calcule toujours , qu'à *Paris* on dissipe toujours.

A l'égard de cette administration royale qui



fait qu'un peuple est heureux ou malheureux , elle rentre dans l'ordre d'uniformité : mêmes taxes , mêmes charges , mêmes impôts , mêmes complots , même ruine , même famine , même servitude , même esclavitude ; avec cette alternative , que l'un des Rois dit despotiquement , *tel est mon plaisir* , & l'autre dit modestement , *je le veux ainsi* , & les deux peuples s'écrient , *fiat voluntas tua !*

Comme le titre de ces feuilles n'est pas bien honorable , il faut que je me réhabilite auprès du public.

Mr. Richard Steele remarque , qu'un Lecteur ne parcourt gueres un livre avec plaisir , si auparavant il n'est informé si l'Auteur est brun ou blond , s'il a la taille petite ou grande , & autres particularités de cette nature , qui contribuent beaucoup à l'intelligence de son Ouvrage.

Il fut obligé lui-même de donner ses traits au public. Pour me conformer à cet usage , je vais afficher ici ma figure. J'ai le visage long , le teint livide , tirant un peu sur l'olivâtre , le nez éfilé & pointu , les yeux petits ; ce qui pourroit bien venir d'un long séjour que j'ai fait à la *Chine* ; car dans ce sage Empire , où les connoissances sont visuelles , pour y voir s'avamment , il faut y voir horisontalement.

J'ai l'esprit spéculatif , propre à faire ce qu'on appelle un auteur ; ayant plus réfléchi que lu , moins écrit que pensé , & plus pensé que parlé.

J'ai parcouru l'univers pour savoir ce que le physique , les loix , le gouvernement , l'éducation , le savoir , les mœurs & les manieres mettent de différence dans un individu , rela-

tivement à un autre individu , & celle qu'il y a des hommes aux hommes , &c.

Il y a trente ans que je voyage dans les cours étrangères , pour connoître cette vaste partie de la politique , qu'on appelle les intérêts des princes. J'ai examiné , avec attention , ce grand magasin qui contient le néant des choses humaines ; c'est-à-dire , la grandeur , la puissance , l'élévation & la dignité de chaque république ; celle de chaque empereurs , rois , monarques , potentats , ainsi que ces diminutifs des états d'*Allemagne* & d'*Italie* , qui sont si petits , qu'il faudroit un microscope pour les voir.

J'ai calculé leurs richesses , leurs armées , leurs forces de mer & de terre , leurs productions naturelles , leur commerce , leurs arts , leur industrie , & tout ce qui contribue aujourd'hui à former leur puissance.

Comme je ne tiens à aucune couronne , à aucun cabinet , à aucun Gouvernement , que je ne suis d'ailleurs subordonné à aucun emploi , à aucun état , à aucune condition , n'ayant fait mes recherches qu'en qualité d'habitant du monde , je puis dire que je n'ai point le péché originel en politique.

A l'égard de ma religion ; c'est-à-dire , si je crois que la matiere est créée , ou incréée ; si le soleil & la lune ont été attachés au firmament par une main suprême ; je n'en dirai rien : c'est un secret que je garde *in petto*. Il y en a un autre que je ne révélerai pas non plus ; c'est-à-dire , pourquoi j'ai choisi l'*Angleterre* pour le champ de mes réflexions.

On peut donc juger , par ce que j'ai vu , lu

& *su* , ce que je *vois* , *lis* & *fais* , que j'aurois pu donner à cette brochure un titre plus honorifique que celui d'*Espion* : aussi ai-je hésité quelque tems , si je ne prendrois pas celui de *Spéctateur* ; mais ayant trouvé ce même titre placé à la tête d'un ouvrage auquel on a donné le nom de *Socrate moderne* , j'ai abandonné cette idée ; car , après *Socrate* , on ne fait que glaner en politique & en morale : ainsi , je me suis donc retranché sur celui d'*Espion* ; mais , il ne suffit pas de donner un nom à un ouvrage , il faut encore en connoître l'analyse.

Rien de plus ordinaire dans le monde , que de voir des hommes , sans talens , devenir tout d'un coup auteurs , & paroître à la tête d'un livre , sous un titre emprunté , dont ils ne connoissent ni le sens , ni l'origine ; ce qui fait que leurs lecteurs ne les entendent pas ; car , pour se faire entendre des autres , il faut commencer par s'entendre soi-même.

Afin que l'on ne me confonde pas avec ces écrivains ignorans , & pour persuader le public que je connois le frontispice de mon livre ; je vais lui donner , dans cet avant-propos , qui me servira de préface , l'histoire de l'*Espionnage* ; morceau de littérature que je ne sache pas qu'aucun auteur ait approfondi avant moi.

Pour traiter ce sujet dans ses principes , il faut remonter à son origine , car les matières ne sont jamais bien traitées que lorsqu'elles sont analysées.

Comme la guerre , outre la ruine des nations , a encore le droit de corrompre les hommes , c'est à ce brigandage que nous devons l'espionnage. Les généraux s'en servirent pour sur-



prendre & tromper l'ennemi : on vit quelquefois vingt mille hommes égorgés dans un jour par l'avis d'un professeur. Il est vrai que les espions furent condamnés à la potence , mais ils ressuscitoient de leurs propres cendres ; car les mêmes généraux qui les condamnoient à mort , continuoient à s'en servir , pour ôter la vie aux vivans. Il n'y eut jamais tant d'espions que lorsqu'on les pendit ; comme il falloit les récompenser dans la proportion du danger , cela les fit multiplier.

Il parut bientôt après une autre race bien plus dangereuse , je veux dire les espions de police.

*Venise* , dont la législation est si juste & si équitable , que ses inquisiteurs d'état n'ont besoin que de deux mille espions seulement pour maintenir le gouvernement , fut la première qui donna la naissance à cette engeance.

*Paris* l'imita bientôt après ; mais , comme les François vont toujours plus loin dans les arts que leurs fondateurs , cette capitale se distingua sur celle d'Italie même. On vit créer au milieu d'elle une foule de charges en titre , inconnues aux gouvernemens des Egyptiens , des Grecs & des Romains.

Il y eut des espions de cour , des espions de ville , des espions d'hôtel , des espions de table , des espions de lit , des espions des rues , des espions de jeux , des espions d'hommes , des espions de filles , des espions de spectacles , &c. &c. &c.

Lorsqu'un homme perdu dans la débauche , noyé dans le crime , se fut deshonoré dans toutes les sociétés , pour se réhabiliter dans le

( 9 )  
monde il se fit espion de la police. C'est sans doute de ces honnêtes gens que l'auteur que je viens de citer veut parler , lorsqu'il dit : *on peut juger par l'infamie de la personne , de l'infamie de la chose.*

Quoiqu'il en soit , Paris fut rempli de mouches , c'est ainsi qu'on appela ces espions du nom de Mouchard [\*] , leur premier fondateur. Ces mouches n'avoient point d'uniformes , ils étoient habillés de différentes couleurs , & paroissoient sous différentes formes. Les uns étoient en plumet , les autres en colet , ceux-là en froc , ceux-ci en rabat ; plusieurs portoient la croix & bon nombre l'épée. La plupart s'appeloient *M. le Chevalier* , *M. le Baron* , *M. le Comte* , *M. le Marquis*.

Il y avoit aussi des mouches femelles , qui sous le titre de dames de qualité , exerçoient cet honorable emploi.

Enfin l'espionnage se jeta du côté de la littérature. Les savans , qui jusques-là avoient été philosophes , devinrent des espions ; la plus grande partie parlerent politique qu'ils n'entendoient pas , & se mêlerent des intérêts des princes qu'ils ne connoissoient pas.

Le premier qui parut dans ce genre , nous vint d'un peuple d'*Asie* qui ne se mêle pas d'espionnage. *L'Esprit Turc* , cet ouvrage qui passe pour un prodige , n'eut d'autre mérite que de paroître dans un tems où les prodiges d'esprit étoient rares. Le second est *l'Espion Per-*

---

[\*] C'étoit le nom de famille du premier Espion de la Cour de France.

*San* , l'un des meilleurs ouvrages critiques qui ait jamais paru , & qui fait le plus d'honneur à l'entendement humain ; un de ces livres qui paroissent une fois dans le monde & que le monde ne voit plus ; car en poésie , comme en prose , il y a des chef-d'œuvres , qui n'ont point d'imitateurs.

L'*Espion Juif* [\*] ne dit pas grand' chose ; il est vrai qu'il n'a pas grand' chose à dire pour instruire une nation transportée de Jérusalem , qui fait profession ouverte d'ignorance , & qui est incapable de s'appliquer à toute autre science que celle de vendre & d'acheter.

A l'égard de l'*Espion Chinois* , qui parut & disparut il y a environ dix ans à Londres , je n'en dirai rien : le Mandarin Cham.....pi.....pi , qui fait les honneurs de cet ouvrage , est trop de mes amis pour que j'ose le critiquer.

On voit par ce trait historique que je connois ma partie , & que je suis en état de remplir dignement ma charge.

Ce n'est pas assez , il faut qu'un espion connoisse la topographie des gouvernemens de l'Europe , c'est-à-dire la carte politique de chaque république , de chaque empire , de chaque monarchie & de chaque état.

Les artistes , qui veulent passer maîtres dans leur profession , font un chef-d'œuvre pour faire connoître l'étendue de leurs talens , je vais donner ici mon chef-d'œuvre en espionnage , pour que le public juge de l'extension de mes

---

[\*] Lettres Persannes, & Lettres Juives.



connoissances sur la position présente de chaque domination.

Je commencerai par cet empire du nord si vaste & si étendu , que le Soleil se couche & se leve dans ses états : gouvernement ambitieux , qui , ayant la moitié de l'univers sous sa domination , porte encore ses regards sur l'autre , & dont les grandes victoires , en l'élevant au faite des grandeurs humaines , doivent déterminer sa chute. C'est ce qui est arrivé aux Carthaginois , c'est ce qui est arrivé aux Romains , & c'est ce qui arrivera à tout gouvernement qui se précipitera au-devant de sa puissance.

Les premiers Czars de Russie , qu'on mit au rang des barbares , étoient bien civilisés de fermer les portes de l'empire & d'en mettre la clef dans leur poche. Ces princes que toutes les histoires traitent d'ignorans , savoient une chose bien profonde en politique , c'est-à-dire , que chaque société doit avoir ses vices & ses vertus à elle , & que le mélange de celles des nations étrangères n'a d'autre effet que de la corrompre , & ( ce qui est la même chose ) d'affoiblir sa puissance.

*Respice finem.* Quel sera l'effet de ces grands exploits qui étonnent aujourd'hui l'univers ? Les Russes , après avoir bien agité l'Europe , & s'être beaucoup agités eux-mêmes , retourneront dans leurs glaces , où ils feront bien aises de retrouver leurs vaches.

Les ennemis de la Pologne , en la dépouillant d'un vaste domaine qui ne servoit qu'à l'affoiblir , viennent de lui ouvrir un chemin à la puissance. La monarchie aujourd'hui est dans cet état d'arrondissement qui mène à la gran-

*San*, l'un des meilleurs ouvrages critiques qui ait jamais paru, & qui fait le plus d'honneur à l'entendement humain; un de ces livres qui paroissent une fois dans le monde & que le monde ne voit plus; car en poésie, comme en prose, il y a des chef-d'œuvres, qui n'ont point d'imitateurs.

L'*Espion Juif* [\*] ne dit pas grand' chose; il est vrai qu'il n'a pas grand' chose à dire pour instruire une nation transportée de Jérusalem, qui fait profession ouverte d'ignorance, & qui est incapable de s'appliquer à toute autre science que celle de vendre & d'acheter.

A l'égard de l'*Espion Chinois*, qui parut & disparut il y a environ dix ans à Londres, je n'en dirai rien: le Mandarin Cham.....pi.....pi, qui fait les honneurs de cet ouvrage, est trop de mes amis pour que j'ose le critiquer.

On voit par ce trait historique que je connois ma partie, & que je suis en état de remplir dignement ma charge.

Ce n'est pas assez, il faut qu'un espion connoisse la topographie des gouvernemens de l'Europe, c'est-à-dire la carte politique de chaque république, de chaque empire, de chaque monarchie & de chaque état.

Les artistes, qui veulent passer maîtres dans leur profession, font un chef-d'œuvre pour faire connoître l'étendue de leurs talens, je vais donner ici mon chef-d'œuvre en espionnage, pour que le public juge de l'extension de mes

---

[\*] Lettres Persannes, & Lettres Juives.

connoissances sur la position présente de chaque domination.

Je commencerai par cet empire du nord si vaste & si étendu , que le Soleil se couche & se leve dans ses états : gouvernement ambitieux , qui , ayant la moitié de l'univers sous sa domination , porte encore ses regards sur l'autre , & dont les grandes victoires , en l'élevant au faite des grandeurs humaines , doivent déterminer sa chute. C'est ce qui est arrivé aux Carthaginois , c'est ce qui est arrivé aux Romains , & c'est ce qui arrivera à tout gouvernement qui se précipitera au-devant de sa puissance.

Les premiers Czars de Russie , qu'on mit au rang des barbares , étoient bien civilisés de fermer les portes de l'empire & d'en mettre la clef dans leur poche. Ces princes que toutes les histoires traitent d'ignorans , savoient une chose bien profonde en politique , c'est-à-dire , que chaque société doit avoir ses vices & ses vertus à elle , & que le mélange de celles des nations étrangères n'a d'autre effet que de la corrompre , & ( ce qui est la même chose ) d'affoiblir sa puissance.

*Respice finem.* Quel sera l'effet de ces grands exploits qui étonnent aujourd'hui l'univers ? Les Russes , après avoir bien agité l'Europe , & s'être beaucoup agités eux-mêmes , retourneront dans leurs glaces , où ils feront bien aises de retrouver leurs vaches.

Les ennemis de la Pologne , en la dépouillant d'un vaste domaine qui ne servoit qu'à l'affoiblir , viennent de lui ouvrir un chemin à la puissance. La monarchie aujourd'hui est dans cet état d'arrondissement qui mène à la gran-



deur ; mais les rois profiteront-ils de cette faveur ? C'est une énigme qui ne peut-être expliquée dans nos tems modernes. Le prince qui regne aujourd'hui , est trop occupé de sa disgrâce pour le regarder comme une grace.

La *Prusse* , qui a étonné l'univers par des exploits glorieux qui seront gravés à jamais au temple de mémoire , va éprouver le sort de toutes les grandeurs humaines ; cette domination qui lui donne l'empire , est à la veille de descendre dans le tombeau avec son héros , & de s'ensevelir dans le même caveau : cela vient de ce que son élévation manque d'un point d'appui. Il a donné tout à la guerre , & rien , ou presque rien , à l'économie , au commerce & à l'industrie.

Si *Frédéric* avoit concilié le canon avec les arts , il eut établi une puissance qui eut continué après lui , au lieu que celle qu'il a formée finira avec lui.

La maison d'*Autriche* tient sous son empire plusieurs sceptres & plusieurs couronnes. Elle donne la loi à beaucoup d'états & à beaucoup de peuples. Voilà le tableau de sa puissance en grand ; mais il manque un chapeau à ce gouvernement.

La *Suede* , qui s'est donnée en spectacle à l'Europe par une révolution inouïe , vient de secouer le joug de la servitude ; mais cette liberté qui n'a été que pour le trône , a rendu la nation esclave. Dans un siècle il n'y aura plus de héros , car le despotisme de rois éteint les vertus militaires des sujets.

Le *Dannemarck* a aussi donné sa scène tragique , mais c'est dans un autre genre ; d'une

intrigue domestique , il en a fait une affaire d'état , & pour que la honte de celle-ci fût éternelle , il a employé le bourreau. La princesse régnante est forcée de descendre du trône & de passer dans un autre état , où elle meurt. Si les princes de cette maison traitent ainsi les souveraines , quelle est la couronne à l'avenir qui voudra leur envoyer des reines ! Passons à l'autre pôle de l'Europe : l'Italie.

*Naples* est foible & languissante. Il n'y a point de royaume. La monarchie est contenue dans sa capitale. Personne n'y pense à la grande administration ; *la puissance militaire , la puissance maritime , & la puissance commerçante.* Le siècle de la vie est trop court pour galoper après le roi , à *Portici* , à *Caserta* , à *Nicita* , à se donner en spectacle , à *St. Carlo* & *St. Carlino* , aller *au Fiorentini al teatro nuovo* , courir le bal , la comédie , les marionnettes , les jeux , aller à la cour , se mettre en galla , assister aux *ricevimenti* , de fréquenter tous les soirs les assemblées , *andare in giro* , jouer *le macau* , &c. &c. On y musique trop , on y chante trop , & on y fait peut-être quelque autre chose de trop. Je donnerai dans une de mes spéculations le portrait de cette nation singulière.

*Rome* qui fut dévastée par les barbares , est encore ensevelie sous ses ruines.

Après la décadence de la république , un vieillard habillé de blanc prit les rênes de cet empire , que les Césars n'avoient pas pu conserver.

L'agriculture , qui est la puissance même , parce qu'elle fournit l'aliment aux hommes ,

est dans un état d'anéantissement. Comme on n'y fême que des *Indulgences*, on n'y recueille que des *Agnus Dei*.

La *Toscane* est un beau jardin, mais il n'y vient que des fleurs. Un gouvernement changé en parterre, n'a besoin que d'un jardinier.

*Lucques* n'est pas une puissance, c'est un atôme de gouvernement, un squelette en politique, qui n'a que la peau & les os.

*Venise*, qui étoit autrefois une grande république, s'est changée en une petite monarchie, dont les souverains sont sa majesté *Tron*, sa majesté *Morofini*, sa majesté *Diedo*, qui partagent la couronne de St. *Marc*. Une aristocratie qu'on dissout, peut bien se conserver avec un roi, qui, dans le langage républicain, veut dire tyran; mais elle ne sauroit subsister avec trois tyrans.

Quoique *Gènes* soit souveraine, on peut la regarder comme une banque qui prête de l'argent à intérêt. Sa première maxime est le commerce. La législation en petit manteau noir fait la balle & l'expédie elle-même. Cette banque a mieux aimé perdre un royaume.

La cour de *Turin* est très-petite; c'est une mignature; l'espion chinois dans son passage en Italie, vouloit l'acheter afin de l'envoyer à *Pekin*, pour servir comme une curiosité d'ornement au cabinet du grand Empereur.

*Modène* a renversé son trône: le prince qui y régnoit a dégénéré. Il a changé sa qualité de souverain en celle de sujet. Il faut bien aimer la sujétion pour se prêter à un pareil échange.

*Milan*, qui étoit autrefois quelque chose, maintenant n'est rien. Son prince est une image.



& sa puissance une fixation. C'est le refuge de tous les nonnêtes gens en finance , qui ont volé la maison d'*Autriche*.

*Mantoue* , qui jadis dominoit , est aujourd'hui dominé. Lorsqu'on s'empara de cet état , on dit que les *Gonzagues* qui le possédoient , étoient des libertins qui donnoient de mauvais exemples à leurs sujets. Je ne dirai point si c'est là une bien bonne raison en politique pour dépouiller un souverain d'un état que lui & ses ancêtres ont possédé légitimement ; en ce cas-là il y auroit bien des souverains qui ne seroient pas sûrs de leur trône.

Le *Portugal* est aussi pauvre , qu'un état rempli d'or & qui n'a que de l'or , doit l'être. L'Angleterre lui fournit tout le genre dont il a besoin , & celui-ci en échange lui donne son numéraire. La balance seroit la même [ car deux nations qui négocient ensemble , se mettent toujours en équilibre par la consommation relative ] ; mais le mal est pour cette monarchie , que l'or est une matiere durable , & que la richesse qu'il procure est réelle : de maniere que cet équilibre est rompu ; car lorsque le Portugal n'a plus le genre , le Breton a son argent.

Il n'y a pas long-tems qu'on chanta à Lisbonne un *Te Deum Laudamus* , à grand cœur , accompagné de toute la nation pour la délivrance d'un premier ministre , à qui les Portugais donnerent le titre de tyran , qu'on appelloit *Pombal*. Ce *Pombal* étoit pourtant un grand homme d'Etat. Il faisoit mourir les premiers de la monarchie pour se délivrer de leurs cabales , ainsi que de leurs menées secretes &

pour regner seul. Il est certain que c'est la meilleure maniere de se défaire des courtisans intriguans ; car lorsqu'on est mort on ne s'intrigue plus.

*Machiavel* a dit qu'il ne faut toucher les princes que par la tête ; celui-ci touchoit les grands au col, car il les faisoit pendre. Il n'en fit accrocher que treize seulement d'un coup de potence.

*Mazarin*, après avoir volé la France & s'être emparé de ses finances qu'il partageoit avec les maltôtiers, faisant avec eux des contrats frauduleux, avoit fait emprisonner les Princes du Sang, & causé une révolution générale, mourut tranquillement dans son lit. Il n'est pas impossible que *Pombal* n'en fasse autant. Il y a même des gageures secretes qu'il paroîtra bientôt à la cour de Lisbonne ; du moins a-t-il la permission de s'en approcher d'un peu plus près. Si cela arrive, on s'écriera : *O Tempora ! ô Mores !* Mais pourquoi ces expressions ? Nous sommes dans un siècle où l'on a vu des choses plus belles & plus admirables.

L'*Espagne* est dans le même cas que le Portugal, excepté qu'au lieu d'or elle donne de l'argent, qui est sa denrée. Ceux qui pourroient douter de son administration économique, n'auroient qu'à faire attention que depuis deux siècles il est sorti de ses mines au-delà de trois milliards de livres tournois, dont elle n'a pas le premier sol ; l'inconvénient n'est pas que l'Etat soit fort pauvre ; le mal est, qu'il a rendu les autres trop riches, car en bonne maxime de gouvernement, les richesses relatives sont plus dangereuses que les richesses réelles. Mais

il est inutile de chercher à faire ouvrir les yeux à une nation qui s'obstine à les fermer.

Je passerai tout-de-suite à une Ordonnance très-intéressante pour l'administration présente. Le Roi donna ordre à la musique Italienne de sortir d'Espagne ; comme c'est le Prince le plus despotique , l'opéra plia bagage. Les Virtuoses firent leurs malles avec les ariettes des *Pergolesi* , *Burattelli* , *Perez* , *Poulli* , *Piccini* , *Sacchini* , *Sommelli* , & plusieurs autres grands hommes en musique qui ont mis l'air en parties.

Je remarquerai ici en passant , que si l'Angleterre avoit fait une pareille ordonnance au commencement du siècle , ses finances seroient plus à l'unisson ; puisque je prouverai dans un de mes discours , que depuis *Nicolini* , demi-homme , qui chantoit en 1710 , jusqu'à *Roncaglia* , la moitié d'un homme qui chante en 1778 , il est sorti de l'Angleterre six cent mille livres sterlings distribués à soixante-quinze eunuques qui ont passé en revue sur le théâtre de *Hay-market* , y compris le reste de la bande joyeuse de cet opéra , ainsi que celle des instrumens , violons , violes , hauts-bois , flûtes , trompettes , basses , bassons , clarinettes , clairons , timpanons , flageolets , timballes & tambours , &c. &c. partis d'Italie pour venir divertir & tenir gais les Anglois.

La France gémit sous le poids des malheurs publics ; ses charges , ses taxes & ses impôts réitérés accablent ses peuples , maux auxquels l'administration n'est pas en état de remédier ; mais comme cette monarchie forme un grand corps politique , fort , vigoureux & bien constitué , il a en lui de grandes ressources : ses



campagnes sont abondantes , ses provinces riches , son commerce florissant ; il a beaucoup de peuple , beaucoup d'arts , beaucoup de métiers , beaucoup d'industrie , beaucoup de bras. Il ne lui manque qu'une tête. Comme cette tête a souvent affecté la mienne , je supplie le lecteur de me permettre que je suspende pour un moment l'état de l'Europe , pour faire quelques réflexions sur la France. Au dernier voyage que je fis à Paris , je consultai un fameux naturaliste , pour savoir si cette tête ne pourroit pas naître au milieu de la monarchie ; non , dit-il , la chose est impossible , & il me le prouva généalogiquement. La race des *Sully* , & des *Colbert* , ajouta-t-il , est éteinte. Nous avons cependant , repris-je , bien des femmes fécondes , la plupart accouchent tous les neuf mois. Il y a même des Demoiselles qui pour se dépêcher font des enfans avant de se marier. Ce ne sont pas les enfans , me dit-il , qui manquent à notre Gouvernement , ce sont des hommes.

Et Mr. de *Choiseul* , étoit-ce un enfant ? Il n'avoit que du brillant : voyez si *Sully* mettoit tant de génie dans les affaires d'Etat , ses opérations étoient simples , remontoient aux causes des vicissitudes qui affligeoient la France , & arrêtoient le mal dans sa source même ; car c'est toujours là qu'un grand ministre doit appliquer le remède.

Et M. *Turgot* , étoit-il un sot ? Tout juste , vous venez de le nommer ; ce n'est pas qu'il manquât d'esprit & de génie , mais cet esprit & ce génie n'étoient pas faits pour la nouvelle place qu'il occupoit ; il vouloit faire de grands

changemens & frapper des coups inouïs ; il dissolvoit la monarchie par ses chimériques remboursemens.

M. de *Maurepas* est-il dans le même cas ? Non : celui-ci a des idées solides , mais elles sont un peu surannées. Je le regarde comme un mort ressuscité à Versailles. Il y a environ soixante ans qu'il étoit ministre : or on ne vit pas toujours ministériellement. Les affaires d'aujourd'hui sont si différentes de celles d'alors , que c'est tout gâter que d'établir entr'elles un même rapport. Les hommes ont les idées extrêmement réfléchies sur les premiers objets qui les ont frappés , & les ministres là-dessus sont très-hommes.

Que dites-vous du Comte de *St. Germain* ? Lorsqu'il vivoit , le preniez-vous pour un Indien ? Non , dit-il , il étoit très Européen , & pouvoit même passer pour un Parisien , tant il aimoit à tracasser , retourner & changer. Celui-ci étoit possédé du démon de la réforme militaire. Si on l'avoit laissé plus longtems ministre de la guerre , il eut réformé la *Gamelle* , & obligé le soldat de manger dans une petite écuelle , pour épargner à l'Etat deux ou trois cent mille grands vases de terre. Je ne fais , reprit-il , pourquoi l'on n'a pas mis cet homme à la tête du clergé régulier. Non seulement il eut réformé les *Bénédictins* , les *Jacobins* , les *Franciscains* , les *Bernardins* , les *Théatins* , les *Augustins* , mais même les *Capucins* & tous leurs galopins.

Quelle opinion avez-vous de M. *Necker* ? Aucune , dit-il. Je veux le voir manœuvrer avant que de le juger ; en attendant je vous

dirai , en maniere de reflexion préliminaire ; qu'il est bien téméraire de se charger d'une pareille affaire. Il faut avoir été élevé dans l'horlogerie de Genève ; pour vouloir apprendre à la France l'heure qu'il est dans son Bureau des Finances.

L'Angleterre n'est plus cette puissance dont les Auteurs politiques avoient annoncé la grandeur & l'état florissant au milieu du siècle passé. Ses guerres ; ses divisions avec les couronnes , ses batailles avec les nations étrangères , ses taxes , ses impôts réitérés , font gémir ses sujets sous le poids des malheurs publics.

J'ai déjà dit que cet ouvrage contiendra le grand cercle des choses humaines ; c'est-à-dire , que le monde politique & le moral seront le sujet de mes spéculations. Comme une préface doit accélérer le plan de l'ouvrage , je vais donner ici un échantillon des sujets dont je parlerai , & de la maniere dont je les traiterai.

Je ne choisirai point mon premier sujet dans les sciences spéculatives ; celui-ci regardera la partie la plus aimable de la société civile.

Mon Lecteur me prévient ; il sent que je veux parler de cette belle moitié du genre humain , qui embellit la nature , & fait le bonheur de l'autre moitié ; ce sexe aimable , charmant , rempli de douceur & d'agréments , dont la vanité , qui le porte à usurper la domination , donne des vertus aux esclaves qui sont dans ses fers.

Les Romains qui commandoient à toutes les nations , obéissoient à leurs femmes. Cet ascendant , en les dépouillant de cette férocité , qui leur avoit valu l'empire du monde , contribua



à leur durée. Un peuple parvenu à la domination par des vertus dures & austères , doit les changer en des qualités douces & humaines , sans quoi il dégénère ; c'est ce que nous apprenons par les annales de la terre.

J'ai lu tous les éloges magnifiques que les auteurs ont fait des femmes , dans les différens siècles , & je n'en trouve aucun qui leur ait rendu assez de justice. Ces éloges tombent pour la plupart sur des qualités d'accidens , comme les charmes , la beauté & les agrémens du corps , que la nature leur a donné gratuitement.

Il n'en est point qui aient mis une gradation , & pour ainsi dire des nuances à leurs vertus domestiques , afin de les comparer à celles des Héros.

Il est étonnant que les académies qui s'occupent de plus petites choses , n'ayent pas mis en question la plus grande de toutes ; c'est-à-dire , auquel des deux sexes la durée de la société est la plus redevable ? C'est pourtant là un problème dont la solution seroit de la dernière importance ; on auroit par-là un fil pour marcher dans le labyrinthe des vertus morales , où l'esprit humain s'égare tous les jours.

Le gouvernement domestique , fondé sur l'économie , l'arrangement , la modération , dont les femmes par leur état naturel de foiblesse ont l'administration , en passant de la petite famille à la grande , va former cet esprit général , en établissant l'ordre & la conservation de la république universelle. C'est lui qui , en perpétuant les petites sociétés , contribue à la perpétuité de la grande , & bien en vaut à l'Etat politique , que le domestique précède

le sien ; sans quoi l'ambition qui l'a toujours accompagné , auroit détruit toutes les sociétés de l'univers ; aucun peuple , aucun gouvernement , aucun état ne subsisteroit plus ; témoin cette foule de guerres prodigieuses , qui , dans tous les âges , ont arrosé le globe du sang des mortels.

Si de là on passe à la valeur intrinsèque des vertus , la pierre de touche de leur utilité , on trouve que la gloire des Héros est fondée sur l'amour-propre , qui ordinairement est un vice ; au lieu que le gouvernement domestique , tirant sa source de l'esprit de modération , est toujours une vertu.

Mais il n'est pas aisé de dire par quelle fatalité , ce sexe , dont les qualités ont des endroits supérieurs à celles des hommes , se laisse toujours éblouir par l'éclat des parures & des ajustemens : entraîné par la matière , il se décide toujours pour la forme. Il suffit d'une étoffe d'un nouveau goût , d'un colifichet , d'un ruban , pour le fixer : penchant qui le porte à des faiblesses qui souvent le déshonorent.

Des préceptes & des maximes , en guérissant les femmes de cette imperfection , les rendroient peut-être les êtres les plus parfaits de la nature ! les hommes ne sauroient plus par où les prendre.

Je ferai ici une réflexion échappée à tous les docteurs de morale. Lors de notre première mere , qui n'étoit pas susceptible de cette faiblesse [ car les chiffons n'étoient pas encore inventés ] l'enfer fut épouvanté par la crainte de perdre sa proie : tous les diables tinrent un grand consistoire , dans lequel ils imagine-

rent un stratagème infernal pour entraîner sa chute.

Aujourd'hui, il suffit au démon de la vanité de présenter aux femmes un brillant, un rubis, un habit de goût, pour les séduire, ou du moins les rendre vaines : je vais donc les épier de près dans leurs colifichets.

Pour mettre quelque ordre à cette partie de la législation de la parure féminine, & marcher sur des principes solides, je tiendrai un registre exact des étoffes dans le dernier goût, ainsi que des rubans venans de France, les plus à la mode, dont je ferai un inventaire de vente tous les mois : bilan qui me servira à faire connoître les degrés du luxe du sexe.

J'examinerai avec attention la hauteur, la largeur & la profondeur des robes des femmes : sur-tout je ferai attention à la pente de derrière, pour savoir au juste de combien la queue des habits des Dames s'est allongée depuis le roi Guillaume ; luxe qu'on peut mettre au rang des fastueux, parce que tout ce qui traîne est superflu.

Je joindrai à celui-ci un second registre circonstancié, figuré & détaillé des manteaux, mantilles, fichus, fichettes, fichons & fichillons, ainsi que des mouchoirs brodés, bigarrés & colorés, en blanc, en brun, en rouge & en noir, capucines & capuchons de tous les genres, de toutes les especes & de toutes les dimensions, depuis la taille jusqu'aux talons ; les jupons piqués, grossis, bouffis, ébaubis, qui grossissent les hanches & donnent de la chair aux femmes qui n'ont que la peau. Fleurs artificielles, naturelles, épanouies, & à épanouir ; savoir, œil-



lets, roses, violettes, amaranthes, jasmins, fleurs d'oranges, immortelles, qui rendent les vieilles femmes éternelles, &c. &c. &c.

Lorsque la poupe de Paris, qui sert aujourd'hui de modele aux Dames Angloises, arrivera de France, je me rendrai chez la marchande de modes qui la reçoit, pour examiner l'état précédent de décence: savoir, si elle ne montre pas trop la gorge, si le mouchoir qu'elle met pour la cacher n'est pas placé tout exprès pour la montrer; sur-tout si son jupon ne s'est pas allongé par derriere, & raccourci par devant; car lorsque j'étois à Paris, je remarquai que les Dames Françoises avoient un goût décidé pour montrer la jambe depuis la cheville jusqu'à l'endroit qu'il ne faut pas que l'on voie; ce qui, en Angleterre, outre l'immodestie, feroit une laideur dans une beauté Bretonne, & cela pour des raisons que je ne dirai pas ici.

Comme c'est toujours la tête des femmes qui fait tourner celle des hommes, j'aurai une inspection particuliere sur cette partie de leur corps; & pour cela, je tiendrai un troisieme livre des raisons des différentes coëffures & frisures qui ont été & sont à la mode; comme celle des grandes boucles, des petites boucles, des demi-boucles & quart de boucles, ainsi que des chignons retrouffés & des toupets relevés. Je ferai aussi un traité séparé des pyramides, des cônes, des lunes & demi-lunes, des redoutes, chevaux de frise, des citadelles, des bastions, fortifications, que les maîtres de l'art ont inventé pour embellir la tête du beau sexe.

Je n'oublierai pas la coëffure à double étage, à triple étage, c'est-à-dire, celle qui fait que  
le

Le visage d'une femme est à la moitié de son corps.

Je donnerai aussi attention à la coëffure en hérisson, en limaçon, en chiffon, en greluchon. De là, je passerai à celle à qui l'on a donné le nom d'Iris, d'Amadis, de chauve-souris. Je veillerai sur-tout aux cheveux treffes, raccourcis, tondus ou rabattus.

Mais ce que je recommanderai particulièrement au Législateur des cheveux du sexe féminin, c'est de ne pas faire ces boucles allongées en forme de boudins, qui, en croisant le col, viennent se placer au niveau du sein; n'y ayant rien de plus indécent pour une jeune Dame de qualité que de paroître en public avec une chose qui lui pend par devant.

Je m'arrêterai sur-tout aux plumets, comme la preuve de la légèreté du beau sexe, & de la coquetterie. Je calculerai par le nombre de ceux-ci, celui de leurs intrigues galantes; de manière qu'en voyant une femme qui portera plusieurs plumets, j'en conclurai qu'elle a eu plusieurs amans.

Je ferai plus pour les dégoûter de ce ridicule extravagant: je publierai une savante dissertation, où l'on verra que les haquenées d'Espagne ont la tête chargée de plumets, & qu'en Afrique on en orne la tête des maures que l'on veut vendre.

A l'égard des femmes de débauche, livrées à la prostitution, comme elles sont, par leur état, au dessus des bienséances de leur sexe, à elle permis de se déguiser ainsi. Il sera même permis qu'elles poussent cette mode jusqu'à la dernière extravagance; de manière que, lorsqu'on les verra, on ne les prenne pour des hommes.

*Prem. Part.*

B

qu'on verra une femme à quelque rendez-vous public, chargée de plumes de différentes couleurs, on puisse dire, *voilà une Fille.....*

J'avois formé le dessein de placer à la tête de mes spéculations une ligne d'*Hébreu*, de *Grec*, ou de *Latin*; ce qui leur eût donné une haute réputation; n'y ayant rien qui établisse plus le crédit d'un papier circulant que ces morceaux d'érudition. Le lecteur ne manque jamais de trouver un ouvrage vivant, lorsque l'auteur emploie le langage des morts. Mais je me suis apperçu que des pédans du siècle avoient coupé *Homere*, *Hesiodé*, *Platon*, *Juvenal*, en mille petits morceaux pour orner leurs livres, & que ces passages, aujourd'hui, ne sont que du réchauffé en littérature; d'ailleurs, j'ai pensé qu'un texte ne convenoit qu'à un thème, ou à un sermon: mais la plus grande raison qui m'a déterminé à ne m'en pas servir, c'est que les auteurs latins étant une fois épuisés & ne pouvant plus en fournir de neufs, on eût dit que j'étois au bout de mon latin; ce qui est le plus grand affront que l'on puisse faire aujourd'hui à un savant.

Cependant je ne voudrois pas qu'on crût que c'est un prétexte dont je me sers pour cacher mon ignorance, & que je n'ai jamais eu de relation avec les grands génies qui vivoient il y a deux mille ans. Pour rassurer le public & lui faire voir que je connois *Lucrèce*, *Ovide*, *Térence*, *Virgile*, *Senèque*, *Martial*, *Phèdre*, *Aulu - Gelle*, *Simonide*, *Perfée*, *Gratian*, *Menandre*, *Tibulle*, &c. je vais lui lâcher ici une bordée de *textes* de ces savans: ainsi le lecteur recevra en gros, dans cette préface, ce



qu'il auroit eu en détail dans le corps de l'ouvrage.

Je supplie le public , d'avance , de ne pas s'ennuyer , car lorsqu'un auteur commence une fois à parler latin , il ne finit pas sitôt.

Je donnerai les textes avec la traduction à côté , afin que les évêques , les Dames de qualité & les avocats puissent les entendre. Je ne choisirai pas ces passages , je les écrirai à mesure qu'ils me viendront à la mémoire.

J'irai plus loin , je dirai à quel usage je les aurois employés , si je les eus pris pour textes de mes observations.

Convivæ prope dissentire videntur ,

Poscentes vario multum diversa palato

Quid dem? Quid non dem?

HOR. Lib. II. Ep. XI. 61. 63.

Cela veut dire :

„ Il me semble que j'ai à régaler des personnes qui ne s'accordent point pour le goût , & „ qui demandent des choses toutes contraires. „ Que leur donnerai-je ? ”

Je me serois approprié ce passage d'*Horace* dans mon début à Londres , sur lequel j'aurois fait une savante dissertation , qui eût prouvé qu'il est difficile de réussir dans une capitale , où il y a tant de goûts & de génies différens ; où il n'y a ni loix , ni regles , ni maximes pour juger des ouvrages d'esprit ; où un livre qui paroît pour la première fois , est loué , blâmé tout à la fois ; où le parti qui l'élève , est souvent terrassé par celui qui l'abat ; où l'on entend prononcer ces deux sentences à la fois : *ce livre*

*est admirable* : il est détestable. *Le style en est élégant* : il n'est que pétillant. *Les matières sont bien rapportées* : elles sont mal digérées. *L'ouvrage est bon* : l'auteur a le visage trop long. *Il est dans un genre concis* : oui, mais celui qui l'a écrit, a les yeux trop petits.

Et en finissant, j'eus demandé à mes lecteurs, anglois : *Que vous donnerai-je ?*

Tigris agit rabida cum Tigride pacem

Perpetuam : sævis inter se convenit urfis.

Juv. Sat. XV. Vers. 163.

Ce qui doit se traduire ainsi.

„ Les tigres, tout tigres qu'ils sont, gardent  
„ entr'eux une paix inviolable, & les ours  
„ aussi ”.

En mettant ce passage à la tête d'une de mes spéculations, j'eus dit, quel est le peuple de l'Europe qui est plus tigre que les tigres, & plus ours que les ours. J'aurois donné l'histoire de certains combats étrangers, & j'eus même employé des termes aussi barbares que ceux dont *Milton* se sert pour décrire les batailles des démons.

..... Ægrefcitque medendo.

VIRG. Lib. XII. Vers. 46.

C'est-à-dire :

„ On irrite le mal en voulant le guérir ”.

J'aurois fait sur ce passage de *Virgile* un très-beau discours, en parlant du mal & du remède.

Bella horrida Bella.

VIRG. Æneid. VI. 86.

„ Ce sont des guerres qui font horreur”.

J'eus fait un tableau affreux de ces guerres;  
que j'eus envoyé en Amérique, pour les compara-  
rer avec celles qui s'y font.

Ne pueri, ne tanta animis affuescite bella:  
Neu Patriæ validas inviscera vertite vires.

VIRG. ÆNEID. VI. Vers. 832.

„ Ne vous accoutumez pas dès l'enfance à  
„ des guerres cruelles, & n'employez pas vos  
„ forces à ruiner votre patrie”.  
Autre expédition pour l'Amérique.

Projecere animas....

VIRG. ÆNEID. VI. Vers. 436.

„ Ils ont sacrifié leur vie,  
A un faux point d'honneur.  
Encore pour l'Amérique.

..... Tribus Anticyris caput insanabile.

HOR. A. P. 300.

„ Leurs têtes ne pourroient être guéries par  
„ toute l'ellébore des trois Anticyres”.

J'eus fait sur l'ellébore une très-savante disser-  
tation, qui auroit pu être présentée à un certain  
corps législatif, dont je ne dis pas le nom, car  
il ne faut pas expliquer tous les passages des  
anciens.

Quicquid delirant Reges, plectuntur Achivi.

HOR. Lib. I. Ep. II. 14.

„ Les peuples sont les victimes des folies de  
„ leurs princes”.

J'aurois encore laissé ce texte en blanc pour



cause à moi connue. Lorsqu'il est question des Rois, il ne faut pas toujours traduire les passages des anciens à la lettre.

Nos numerus fumus & fruges consumere nati  
Sponsi Penelopæ, Nebulones, Alcinoïque,  
In cute curanda plus æquo operata juvenus,  
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies,  
Ad strepitum citharæ cessatum ducere curam.

HOR. Lib. I. Ep. II. 27.

„ A quoi sommes-nous bons, nous autres ,  
„ sinon à boire & à manger ? semblables aux  
„ amans de *Penelope*, ou aux courtisans d'*Al-*  
„ *cinoïs*, tous vrais débauchés, qui n'avoient  
„ d'autre occupation que celle de leurs plai-  
„ sirs, & qui faisoient consister tout leur bon-  
„ heur à dormir jusqu'à midi, & à rappeler  
„ le sommeil fugitif au bruit des instrumens  
„ de musique “.

En me servant de ce passage, je l'aurois appliqué aux membres d'un certain corps politique, qui, abandonnant la république à elle-même, passent leur vie à manger & à boire, à avoir des maîtresses, à dormir la grasse matinée; plus occupés de leurs plaisirs que des affaires de l'Etat.

.... Petite hinc juvenesque, senesque,  
Finem animo certum, miserisque viatica canis.  
Cras hoc fiet, idem crastiet! Quid quasi magnum  
Nempè diem donas? Sed cum lux altera venit,  
Jam cras hesternum consumpsimus: ecce aliud cras  
Egerit hos annos, & semper paulum erit ultra.  
Nam quamvis propete, quamvis temone sub uno

Vertentem sese , frustra sectabere cantum,  
Cum rota posterior currat , & in axe secundo.

PERS. Sat. V. 64. 72.

„ Apprenez de-là [ je parle aux vieillards ;  
„ aussi bien qu'aux jeunes gens ] apprenez le  
„ but & la fin que vous devez vous proposer ;  
„ faites provision de vertus & de bonnes qua-  
„ lités , qui doivent vous servir à passer dou-  
„ cement les fâcheuses & tristes années de la  
„ vieillesse. Nous y penserons demain. Demain !  
„ Vous ferez demain tout comme aujourd'hui.  
„ Attendez un peu , nous ne vous demandons  
„ qu'un seul jour ; est-ce si grande chose ? Mais  
„ quand demain sera venu , ce jour-ci sera  
„ passé , comme celui d'hier : il viendra en-  
„ suite un autre demain ; & puis encore un au-  
„ tre après ; cela ne finira point : Vous passe-  
„ rez ainsi toute votre vie. Prenez garde aux  
„ roues d'un chariot ; celles de derriere sont  
„ sur la même ligne que celles de devant , &  
„ attachées au même timon : quand le chariot  
„ roulé , les roues de derriere roulent en même  
„ tems ; mais parce que celles de devant rou-  
„ lent aussi , il est impossible qu'elles s'attra-  
„ pent “.

J'aurois employé ce long passage de *Persée*  
à prouver que tous les hommes sont des cha-  
riots , dont les roues de derriere n'attrapent  
jamais celles de devant.

Quod de quoque viro , & cui dicas sæpe videto.

HOR. Lib. I. Ep. XIII. 68.

„ Vous ne sauriez trop prendre garde de

„ quelle maniere vous parlez des autres & de-  
 „ vant qui vous en parlez “.

J'aurois mis ce morceau d'*Horace* à la tête  
 d'un discours sur les babillards , qui parlent  
 devant tout le monde de ce qu'ils devraient  
 tenir caché , avec un article exprès pour les fai-  
 seurs de brochures concernant la guerre pré-  
 sente de l'Amérique.

Nam risu inepto res ineptior nulla est.

CATULL. Carm. XXXVII. 16.

„ Il n'y a rien de plus sot que de rire mal-  
 „ à-propos “.

J'eus appliqué ce texte à toutes les classes ,  
 les rangs & les conditions ; car il n'y a presque  
 personne qui rie à propos.

.... Cupias non placuisse nimis.

MART. Lib. VI. Epig. 29.

„ N'affectez pas tant de vous rendre agréa-  
 „ ble “.

J'aurois employé ce texte pour ceux qui veu-  
 lent faire les aimables en dépit de la nature.

Humano capiti cervicem pictore quinam  
 Jungeri si velit , & varias inducere plumas  
 Undique collatis membris ut turpiter atrum  
 Definat in piscem mulier formosa superne ;  
 Spectatum admissi risum teneatis amici ?  
 Credite , Pisones , isti tabulæ fore librum  
 Verisimilem , cujus , Velut ægri somnia , Vanæ  
 Fingentur species : ut nec pes , nec caput uni  
 Reddatur formæ. ....

HOR. A. P. Vers. I. 9.



„ Illustres Pifons , si un peintre s'avisoit de  
 „ mettre une tête d'homme sur l'encolure d'un  
 „ cheval , & d'emprunter les membres de dif-  
 „ férens animaux , pour former le reste du  
 „ corps ; ou s'il faisoit une figure qui représen-  
 „ tât une belle femme de la ceinture en haut ,  
 „ & qui se terminât par le bas en poisson hi-  
 „ deux , de bonne foi , pourriez - vous vous  
 „ empêcher de rire , en voyant un peintre si  
 „ bisarre ? Soyez persuadés que rien ne ressem-  
 „ ble plus parfaitement à ce tableau , qu'un  
 „ ouvrage rempli d'idées vaines & confuses ,  
 „ telles que sont les rêveries d'un malade ”.

Je me serois servi de ce texte , pour prouver  
 que la république des lettres est pleine de ma-  
 lades qui rêvent dans leurs ouvrages.

Scilicet ut possem curvo dignos cere rectum ,  
 Atque in sylvas Academi quærere verum.

HOR. Lib. II. Ep. II. 44.

„ Je m'étudiai à découvrir les principes du  
 „ bien & du mal , & je cherchai la vérité dans  
 „ les bosquets de l'académie ”.

Celui-ci m'auroit servi à prouver qu'elle n'y  
 habite plus. Il ne reste aujourd'hui dans ces  
 bosquets académiques , que les ombres des  
 arbres.

Visu carentem magna pars veri latet.

SEN. ŒDIP. Vers. 295.

„ Il est impossible qu'une grande partie de la  
 „ vérité ne soit cachée à un aveugle ”.

J'aurois mis ce texte au commencement d'une  
 savante dissertation littéraire , dans laquelle

J'aurois prouvé, que *ce n'est pas aux aveugles  
à juger des couleurs.*

Magister artis ingenique largitor

Venter.....

PERS. Sat. Prol. Vers. 2.

„ C'est la faim qui enseigne les beaux arts,  
„ & qui donne de l'esprit”.

Ce passage est d'autant plus vrai, que c'est la  
faim qui fait sortir le loup du bois; mais je l'eusse  
prouvé par une autre assertion; c'est-à-dire,  
qu'un homme qui assouvit tous les jours son  
appetit, qui dine à quatre services, n'écrit ja-  
mais rien ni en vers ni en prose.

Inclusam Danaen turris ahenea,

Robustæque fores, & Vigilum canum

Tristes excubiæ, munierant satis

Nocturnis ab adulteris :

Si non Acrisium, Virginis abditæ

Custodem pavidum Jupiter & Venus

Risissent; fore enim totum iter & patens

Converso in pretium Deo.

HOR. Lib. III. Ode. XVI. 1.

„ Une tour forte comme le bronze, des  
„ portes du chêne le plus dur, & une troupe  
„ de dogues vigilans étoient, sans doute, plus  
„ que suffisans pour garder Danaë contre les  
„ entreprises de ses amans. Mais Jupiter &  
„ Vénus se moquerent de la timide prévoyance  
„ d'Acrise; il savoit que rien n'étoit inaccessible  
„ à un dieu métamorphosé en or”.

Je ne me ferois point servi de ce passage latin  
pour prouver cette assertion. On fait aujourd'hui

dans toutes les langues, qu'il est une clef qui ouvre toutes les portes. Une beauté peut bien résister à une somme ; mais non pas à une certaine somme : ainsi la vertu est placée dans l'alternative de la quantité à la quantité. J'ai trouvé ma fille-de-joie, disoit un courtisan qui avoit mis les faveurs d'une Reine à un million, il ne me manque que la somme pour les payer.

Criminibus debent Hortos. ....

Juv. Sat. I. 75.

„ Ces jardins font les fruits des plus grands crimes ”.

J'aurois choisi ce texte pour faire l'éloge du goût pour le jardinage, dans lequel j'eus fait voir qu'il n'y a point de citoyen un peu à son aise qui n'ait aujourd'hui son jardin.

Et quod hunc ratio est, impetus ante fuit.

Ovid. Rem Amor. Vers. 101

„ Autrefois mon amour donnoit dans la fureur ;

„ Aujourd'hui la raison le regle dans mon cœur ”.

Je n'aurois pas pu me servir de ce passage, parce que *Ovide* n'explique pas l'âge, où cette passion devenue plus calme, cede à la raison.

Segnius irritant animos demissa per aures,

Quamquæ sunt oculis subjecta fidelibus & quæ

Ipse tibi tradit spectator. ....

HOR. A. P. V. 180.

„ Celui qui frappe l'oreille, fait moins d'impression sur les esprits, que celui qui frappe les yeux, & que le spectateur se présente en suite à lui-même ”.



Je n'aurois pas encore pu me servir de ce passage, parce que, du tems d'*Horace*, la musique italienne n'étoit pas établie, & que cet auteur latin ne connoissoit ni *Sachini*, ni *Piccini*, ni *Jardini*. S'il eût été de nos tems modernes, il auroit su qu'aujourd'hui on entend mieux qu'on ne voit, & que nos idées ne se forment plus qu'au son des violons, il faut que nous entendions avant que nous ne pensions.

..... Nugæque canora.

HOR. A. P. V. 322.

„ Ce sont des bagatelles harmonieuses”.

J'aurois mis ce texte à la tête d'un discours contenant l'éloge de l'opéra italien de *Haymarket*.

Saltare elegantius, quàm necesse est probæ.

SAT. Bell. Catill. §. 25.

„ Sempronia dançoit beaucoup mieux qu'il ne falloit pour une femme sage & modeste”.

J'aurois prouvé par ce texte, qu'une demoiselle qui coule bien le menuet, a le tête-à-tête avec un homme très-coulant.

In amore hæc omnia insunt vitia injuriæ

Suspiciones, inimicitia, induciæ,

Belum, pax, rursus.....

TER. EUN. Act. I. Sc. I. 14.

„ En amour on est nécessairement exposé à tous ces maux ; à des rebuts, à des soupçons, des brouilleries, aujourd'hui trêve, demain guerre, & enfin l'on refait la paix”.

J'aurois prouvé par ce passage que les amou-

reux se brouillent tout exprès pour avoir le plaisir de se raccommo-der.

*Credula res amor est. ....*

*OVID. Heroid. Ep. VI. 1.*

„ L'amour est d'ordinaire fort crédule”.

Le passage est sûr, il n'y a qu'à le demander aux jeunes demoiselles.

*Comis in Uxorem. ....*

*HOR. Lib. II. Cap. II.*

„ Complaissant pour sa femme”.

J'aurois fait sur ce passage un très-beau discours sur la commodité du siècle, qui est si commode, qu'il n'y a guère de mari qui ne soit le commode de sa femme.

*Quem prestare potest mulier galeata pudorem,  
Quæ fugit à sexu.*

*Juv. Sat. VI. 132.*

„ Où est la pudeur & la modestie d'une femme, qui a le casque en tête, & qui se nonce, en quelque manière, à son sexe”.

J'eus donné ici un beau tableau de ces héroïnes, qui sont la plupart du tems à cheval en habit d'amazones, un chapeau sur la tête.

Mais j'aurois relevé un endroit faux de ce texte; car il n'est pas vrai qu'une personne du sexe qui prend les marques extérieures de l'autre, veuille perdre les droits du sien; elle veut être à la fois homme & femme.

*Parturient montes; nascetur ridiculus mus.*

*HOR. A. P. Vers. 139.*

„La montagne en travail enfante une souris”.

J'aurois mis cette souris à la tête d'un livre, qui auroit eu pour titre *Histoire présente de la guerre de l'Amérique*, dont le feu des canons de l'une & l'autre finira par une grande fumée.

Il est tems de parler de la construction extérieure de cet ouvrage; c'est-à-dire, du style que j'y employerai. Un *Espion François à Londres* suppose un faiseur de libelles, un boute-feu, un assassin littéraire, qui en portant le coup retire la main.

*L'Espion Anglois à Paris* a non seulement fait le portrait caractéristique de ce qu'il y a de plus grand à la cour de France; mais a pris même la mesure de leur visage, dont il a publié la hauteur, la largeur & la profondeur. Il donne le nom de Bergere à la reine de France & l'appelle *Poor thing*.

Il ne traite pas mieux les princes du sang. Pour moi, je déclare ici, que je ne dirai point de sottises aux gens, encore moins aux grands; je n'ignore pas que dans cette haute région du monde, il y a de fort sots personages, & que le trône ne garantit pas toujours du ridicule attaché aux défauts, qui sont si visibles dans ce rang, qu'ils sautent aux yeux; mais la critique n'a point de prise sur eux: les traits qu'elle porte ne font que s'émousser, ils ne peuvent pas les atteindre.

Mes observations ne porteront que sur les vices publics & les défauts généraux. J'ai assez de cette rodomontade littéraire pour mépriser un ennemi particulier; je ne me battrai que contre des armées: voilà mon acte de foi d'espionnage.



A l'égard des sujets , je les varierai. Un auteur qui donne un ouvrage périodique au public , doit ressembler à un grand qui tient table ouverte , dont les mets doivent s'accorder aux appétits différens de ses convives.

Pour m'accommoder à la diversité des goûts de mes lecteurs , voici comme sera servi mon repas littéraire.

Je donnerai une soupe pour tous les Jean-potages qui me feront l'honneur de manger à ma table ; un gros morceau de bœuf rôti destiné aux Bretons , qui ne sauroient faire un bon repas en littérature sans le *Ros-beef* ; une pièce de résistance sur les intérêts des princes , pour ceux qui ont l'estomac fort & vigoureux en politique ; des poulets pour les constitutions faibles en ouvrages d'esprit , qui ne peuvent digérer que les viandes blanches ; des ragoûts pour les lecteurs François , qui aiment la sauce , où il entre de la canelle , des clous de girofle & de la noix muscade ; de la crème fouettée pour ceux qui ne s'occupent que des lectures légères & frivoles ; & à la fin du repas , entre la poire & le fromage , de petites historiettes galantes , pour ceux qui s'appliquent à la belle littérature.

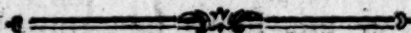
Cette brochure sera périodique & paroîtra le samedi , afin de bailler la semaine par mes réflexions , & disposer le public à la parcourir le dimanche , jour que *Cromwell* rendit le plus désœuvré de toute l'année ( \* ) , car on ne peut ce jour-là , ni aller à la comédie , ni chanter , ni danser , mais seulement lire , s'ennuyer & bailler.

---

( \* ) Il fit les Loix qui subsistent encore en Angleterre sur le Dimanche.



## L'ESPION FRANÇOIS A LONDRES.



DE tous les biens que le ciel accorde à une nation , celui d'un bon gouvernement est le plus salutaire : les bêtes n'ont besoin que d'avoir de l'instinct pour se conduire ; aussi vivent-elles au hasard dans le bois , sans autre loi que celle de leur génération. L'homme , comme créature plus parfaite , se sert de sa raison ; mais comme celle-ci peut l'égarer , c'est à l'institution à le guider.

Le bonheur & la félicité de chaque société , tirent leur source des loix. Pour qu'elles procurent ces biens „ elles doivent être relatives „ au physique du pays , aux climats glacés , „ brûlans ou tempérés , à la qualité du terrain , „ à sa situation , à sa grandeur , au genre de vie „ des peuples , laboureurs , chasseurs , pasteurs : „ elles doivent se rapporter au degré de liberté „ que la constitution peut souffrir , à la religion „ des habitans , à leur richesse , à leur nombre , „ à leur commerce , à leurs mœurs & à leurs „ manières ”.

Mais , outre les loix qui ne sont que les matériaux qui servent de fondemens à la société générale , chaque gouvernement a sa construction particulière.

Selon l'état actuel de notre monde politique ,

nous n'en connoissons que de trois sortes ; le *Républicain*, le *Monarchique* & le *Despotique*. Le premier est celui, où un certain nombre d'hommes gouvernent les autres. Le second, où un mortel à qui on a donné le nom de Roi, dirige le Royaume. Le troisieme est un despote, qui dans la conduite de l'empire, ne connoît d'autre loi que son caprice. L'un donne des citoyens à l'état ; l'autre des courtisans ; & le dernier des esclaves. Un politique moderne prétend que celui-là est fondé sur la vertu ; celui-ci sur l'honneur, & le dépotisme sur la crainte. Cela doit être ainsi, dit-il, quand ces trois gouvernemens suivent leurs principes ; mais comme cela n'arrive jamais, on peut dire qu'il a fait une distinction vaine.

D'ailleurs, comme il ne définit point le caractère de chacun de ces principes relativement à notre manière de penser, on peut douter de leur existence. La *vertu* chez les anciens étoit un amour violent pour la patrie, c'est-à-dire, une volonté absolue & déterminée dans chaque citoyen de lui sacrifier ses biens, sa fortune & sa vie ; de là vinrent ces grandes actions qui surprirent l'univers, que nous ne connoissons plus aujourd'hui & qui étonnent nos petites âmes.

L'honneur est une divinité imaginaire, dont on ne connoît plus actuellement que le nom ; elle soumet ses sectateurs à tant de caprices & de bizarreries, que c'est plutôt un phantôme qu'une réalité.

Il n'est pas vrai que le déspotisme soit fondé sur la crainte ; un gouvernement sans constitution, dont l'émulation ne mene à rien, n'inspire



d'autre sentiment que celui de la tranquillité ; c'est-à-dire , pour me servir de cette expression , *l'inexistence politique*.

Du débris de ces trois constitutions , il s'en est formé une nouvelle , que l'Angleterre a adoptée : constitution qui , sans avoir les inconvéniens de chacune d'elles , en a les avantages.

De tous les monumens sur la terre qui ont excité l'admiration des peuples , celui-ci est le plus beau. C'est un superbe édifice. L'œil se promène au loin dans tous les appartemens de la législation. L'architecture en est régulière , dans un goût nouveau , inconnu aux anciens.

*Sparte & Lacédémone* sont des sociétés d'*athlètes*. Ces législateurs ont pour premier objet d'établir l'ordre & la discipline dans le brigandage de la guerre. Dans l'un il est permis de *voler* , & dans l'autre de *tuer*.

*Rome* , née dans la petitesse pour aller à la grandeur , *Rome* , faite pour éprouver toutes les vicissitudes de la fortune , *Rome* , qui eut des vertus supérieures , *Rome* , qui aspira à l'empire du monde , n'avoit qu'une constitution passagère.

D'abord son gouvernement est monarchique ; il tombe bientôt dans l'aristocratie , d'où il se précipite dans la démocratie : celui-ci n'est pas plutôt établi , que le désordre & la confusion entrent par la porte qu'il a voulu fermer. Le peuple sent qu'il n'a pas assez de pouvoir ; il obtient des tribuns pour se défendre ; mais par une maladie éternelle des hommes , il s'en sert pour attaquer , & sa puissance politique panche trop d'un côté.

*Marius , Sylla , Pompée , Antoine , César* paroissent : chacun d'eux porte le premier coup

à la république , & aspire à la tyrannie. Ces partis souvent abattus , relevés , rétablis , s'enchaînent par leurs propres divisions , & Rome périt faute de constitution.

Celle de la Grande-Bretagne est supérieure à tout ce que l'antiquité a de plus remarquable dans ce genre. Le politique que je viens de citer , la divise en trois branches ; savoir , la *puissance législative* , la *puissance exécutrice du droit des gens* , & la *puissance exécutrice de celle qui dépend du droit civil*. On va voir ici quelques traits de la peinture qu'il en fait. Je n'emploierai pas les mêmes couleurs , mais les figures du tableau feront les mêmes.

Ces trois pouvoirs , par la constitution fondamentale de la Grande - Bretagne , sont enchaînés l'un à l'autre.

La *puissance législative* est distincte de la *puissance exécutrice* , c'est-à-dire , que celle de juger est séparée de la *législative* , & de la *puissance exécutrice*. Il faut que cela soit ainsi dans un gouvernement libre , sans quoi la vie & les biens des citoyens seroient arbitraires , puisque le législateur seroit lui-même juge ; ce qui non seulement répugneroit à l'ordre judiciaire , mais même confondroit les deux pouvoirs. L'autorité de faire des loix , celle d'exécuter les résolutions publiques , & de juger les crimes , ont chacun leur département séparé , & le sublime de cette administration a été d'empêcher qu'elles ne se confondent.

Il ne faut point que cette dernière soit donnée à aucun corps politique permanent ; ce corps gagneroit par-là trop d'autorité , parce que son état fixe lui donneroit une puissance

indépendante, c'est-à-dire absolue. Elle doit être accordée à un tribunal qu'on puisse détruire & rétablir, & qui ne dure qu'autant que les affaires le requierent. Comme le citoyen doit être libre, lors même qu'il a violé la loi, le criminel a le droit de se choisir des juges, ou, ce qui est la même chose, d'en recuser un si grand nombre, que ceux qui restent pour le juger sont censés être nommés par lui.

Mais si les tribunaux sont arbitraires, les jugemens sont fixes, parce que ceux-ci sont un texte de la loi qui ne change point. En effet, s'ils n'étoient fixes, ils tiendroient à l'opinion des hommes, & comme celle-ci varie dans chaque individu, les jugemens [c'est-à-dire, la sûreté de chaque citoyen] seroient arbitraires.

Pour que cette sûreté ne soit point équivoque, il faut que l'accusé soit jugé par ses pairs. Nous avons toujours plus de confiance aux gens de notre état, qu'à ceux qui sont au-dessus de notre condition.

Dans une accusation, la puissance exécutive ne peut point emprisonner un citoyen qui peut donner caution de sa conduite; elle est la sauvegarde de sa liberté, jusqu'à ce qu'il soit jugé. Si l'accusation est vraie, il est puni par la loi; si elle est fautive, il est déchargé. Il ne perd sa liberté que dans les cas particuliers, où la république auroit à craindre, soit par une trahison capitale, ou une intelligence avec les ennemis du dehors; car alors la *puissance législative* & l'*exécutive* étant en danger, on viole cette liberté pour un tems court & limité, afin



de maintenir pour toujours celle de tous les autres citoyens.

Comme dans un gouvernement libre , un homme n'est pas plus qu'un autre , & que chaque individu est une portion de la république , il faudroit que le peuple en corps eût la puissance législative ; mais comme dans une grande société , celle-ci est sujette à bien des inconvéniens , la constitution y a suppléé par les représentans. Un député chargé d'une affaire , la discute mieux que cette assemblée d'hommes qui ne forment qu'une foule d'opinions. Si chaque représentant étoit élu par la république générale , il n'y auroit plus de liberté , parce que ce premier corps politique pourroit , par l'élection , s'emparer de tous les suffrages. Ce représentant est choisi par chaque district particulier.

Il eut peut-être été nécessaire d'établir , que chaque représentant reçût une instruction particulière sur chaque affaire ; de cette manière , sa mission eut été plus personnelle au corps politique particulier ; mais il y a des inconvéniens dans la société civile que la constitution ne peut pas changer ; outre , comme le remarque un étranger qui a traité de cette législation , que cela jetteroit dans des longueurs infinies.

Ces représentans ne sont pas nommés par quelques particuliers du corps politique ; car alors ils ne représenteroient qu'une partie de ce corps ; ils le sont de tous , excepté de ces hommes que la dernière misère réduit à la simple existence physique.

L'unique affaire de ce corps de représentans est de faire des loix , ou de porter ses regards

sur celles qui sont faites, soit pour les abroger, soit pour veiller à leur exécution.

La puissance législative est confiée au corps des nobles. Il est juste que ceux qui tiennent le plus à la république par leur naissance, leurs richesses, leurs prérogatives, leur rang & leurs honneurs, soient choisis pour donner des loix avec le corps qui représente le peuple; mais ces deux législations ont leurs assemblées séparées, & leurs délibérations à part, parce que leurs intérêts sont divers.

Les deux premières puissances ayant besoin d'une troisième pour les modérer, les tempérer, les régler, le corps des nobles est cette puissance réglante, & cette fonction lui convient parfaitement.

Ce corps doit être toujours le même; il faut que le père succède au fils, & que par-là il soit fixe & permanent, comme la république. Ses prérogatives doivent fixer sa première attention. Le peuple n'aime pas celle-ci, & à cause de cela même elles doivent être garanties.

Mais, comme une puissance perpétuelle qui se remonte d'elle-même, a l'ambition tout auprès, elle pourroit se regarder elle-même avant le peuple, & s'emparer des richesses, c'est-à-dire, de l'autorité suprême dans la levée des deniers publics; elle ne doit avoir part que dans la faculté d'empêcher, & non dans celle de statuer.

Il faut bien prendre garde de ne pas confondre ici ces deux points de législation; cette distinction est de la dernière importance.

„ J'appelle faculté de statuer, “ dit le politique qui a si bien expliqué le principe & la

nature des trois pouvoirs qui forment cette constitution, „ le droit d'ordonner par soi-même, ou de corriger ce qui a été fait par un autre. J'appelle faculté d'empêcher, le droit de rendre nulle une délibération prise par quelqu'autre : ce qui étoit la puissance des tribuns de Rome, & quoique celui qui a la faculté d'empêcher puisse avoir aussi le droit d'approuver ; pour lors cette approbation n'est autre chose qu'une déclaration qu'il ne fait point d'usage de sa faculté d'empêcher, & dérive de sa faculté “.

Comme toute action momentanée, & qui demande une exécution prompte, est mieux dans les mains d'un seul que de plusieurs ; cette constitution a mis la puissance exécutive au pouvoir du monarque, & quand celle-ci n'est pas corrompue, elle est certainement mieux administrée. Il n'en est pas de même de la législative, qui est toujours mieux ordonnée dans la proportion du nombre de ceux qui la dirigent.

Il suit de la nature de ce gouvernement, qu'il faut qu'il y ait un monarque : car si à sa place on confioit la puissance exécutive à plusieurs personnes tirées du corps législatif, la balance des pouvoirs seroit rompue, parce que les deux puissances seroient unies ou pourroient l'être.

S'il arrivoit que le corps législatif fut longtemps sans être assemblé, le désordre & la confusion se mettroient dans la république ; parce que la législation cesseroit de faire des loix, ou la puissance législative les feroit, ce qui seroit pire.



L'inconvénient deviendrait le même , si le corps législatif restoit toujours assemblé : car , outre que les hommes se lassent de ce qu'ils font toujours [ & que les corps politiques sont composés d'hommes , ] il se relâcherait de ses droits ; ce qui rendrait ceux de la puissance exécutrice d'autant plus actifs , qu'elle ne penseroit qu'à exécuter.

D'ailleurs , un corps qui se perpétue de lui-même , devenant par-là indépendant , est plus facile à se corrompre , que celui qu'un pouvoir suprême proroge ou change en certains tems. „ Lorsque divers corps législatifs , „ [ dit le même auteur que je viens de citer ] „ se succèdent les uns aux autres , le peuple qui „ a mauvaise opinion du corps qui est en fonction ; porte avec raison ses regards sur celui „ qui viendra après ; mais si c'étoit toujours „ le même corps , le peuple le voyant une „ fois corrompu , n'espéreroit plus rien de ses „ loix ; il deviendrait furieux ou tomberait dans „ le désespoir “.

Il est contre la nature des choses , qu'un corps , qui , par la constitution fondamentale , est obligé d'attendre le tems de se réunir , choisisse le moment lui-même de s'assembler ; car s'il acquiert ce droit , il se donnera bientôt celui de se proroger. Or , étant en possession de l'un & de l'autre , il fera le maître de ne se proroger jamais , & alors la puissance exécutrice perdrait tous ses droits ; ce qui anéantirait la république.

Comme tous les tems ne sont pas propres pour assembler le corps législatif & qu'il n'y a que

que la puissance exécutrice qui le connoisse ; c'est à elle à le régler.

Il faut que cette puissance ait le droit de s'opposer aux entreprises du corps législatif , pour arrêter son pouvoir absolu , qui ne manqueroit pas de le mener au despotisme. Or , lorsqu'un peuple libre devient esclave , il lui importe fort peu que ce soit par la puissance législative , ou par la puissance exécutrice.

La puissance législative n'a pas le même droit sur l'exécutrice ; car , comme celle-ci est bornée par elle-même , elle n'a pas besoin de l'être davantage. Il seroit même dangereux de rétrécir son pouvoir dans certains cas ; surtout dans ceux où il faut arrêter ou prévenir les maux qui troublent l'ordre de la république. Si elle n'a pas la faculté de s'opposer à ses loix , elle a le droit de les examiner , & surtout de quelle maniere elles ont été exécutées.

La puissance législative n'a pas le droit de juger , ni même d'attaquer la personne de celui qui exécute ; car si elle avoit ce droit , la tyrannie seroit tout auprès ; outre qu'on n'aime pas celui qui jouit d'une autorité suprême , on est toujours l'ennemi secret du Prince qui fait exécuter les loix. Cependant , comme il faut que quelqu'un rende compte de ses actions , la puissance législative cite ses ministres devant elle , qui , par-là , deviennent les garants de sa conduite.

Comme le peuple est jugé par des hommes tirés de sa classe , les grands doivent l'être par leurs pairs : prérogative nécessaire pour retirer la noblesse des mains de ce premier qui la regarde toujours avec envie. C'est donc un droit

pour elle d'être jugée par cette puissance législative dont elle est membre.

Comme la douceur & la modération sont les principes d'un bon gouvernement , & que souvent les loix sont trop rigides ; dans plusieurs cas l'autorité suprême modere la loi en faveur de la loi même : remede , qui , sans violer l'équité prévient les rigueurs de la justice.

Si le monarque avoit l'autorité de faire des loix de sa propre volonté & indépendamment de tout autre pouvoir , tout seroit perdu , parce qu'un prince qui a le droit de faire les loix arbitraires , en fait bientôt de despotiques : mais comme il faut qu'il prenne part à la puissance législative , sans quoi celle-ci se détacheroit du trône & entreroit dans l'état par une porte , il y prend part , comme je l'ai déjà dit , par sa faculté d'empêcher , &c. &c. Le reste de ce tableau ressemble au commencement ; même sûreté pour la liberté des citoyens.

La constitution étant l'ame qui donne un mouvement à la société politique & civile , elle influe sur ceux qui les composent : aussi voit-on à la suite de celle-là une émulation générale pour parvenir à l'honneur de devenir membre d'un corps en qui réside l'autorité & la puissance suprême ; elle se répand dans tous les ordres. Chaque citoyen peut aspirer à la gloire de devenir législateur. Il peut parvenir à jouir même d'une partie de la souveraineté , en s'asseyant dans la chambre haute sur les bancs des pairs ; distinction , qui dans la classe ordinaire des citoyens , ne se trouve dans aucun gouvernement de l'Europe. Un sujet ,



en France , né dans l'obscurité , peut bien par son mérite personnel arriver aux premières marques d'honneur , mais il ne deviendra jamais premier pair.

A Venise , il faut que le besoin de l'état force la république à ouvrir le livre d'or , pour y placer ceux qui veulent acheter le droit de s'y faire inscrire. Le mépris qu'on a aujourd'hui pour ceux à qui l'on fait payer cette prérogative , fait sentir que personne ne peut l'acquérir que par la naissance.

En Espagne , en Portugal , & dans tous les gouvernemens despotiques de l'Europe , il n'y a point d'association au trône ; les trois pouvoirs sont réunis dans la personne du Roi. Il y a plus de despotisme dans les diètes d'Allemagne , qu'il n'y en a dans le divan de Constantinople.

En Angleterre le livre d'or est ouvert pour tous ceux qui ont assez de mérite pour s'y faire inscrire. Lorsqu'ils sont législateurs , ils sont à côté du trône , & partagent avec le monarque , le droit de souveraineté. Comme l'institution libre est au-dessus de ces préjugés vulgaires , qui distinguent les personnes par la naissance & la fortune , les grands ne dédaignent pas les citoyens membres du parlement. Etant assemblés , pour régler les affaires de la république , ils sont tous égaux.

L'égalité introduit l'uniformité ; on n'y voit point de ces distinctions affligeantes , qui anéantissent la nature , en plaçant un homme à une distance infinie d'un autre homme.

Dans un état où l'industrie est l'ame de la société , il n'y a point de profession avilissante ;

tout art , tout métier , qui augmente la richesse politique , est glorieux. Les premiers seigneurs ne dédaignent point de s'allier avec le marchand drapier , le boutiquier , que dans tout autre gouvernement l'on méprise.

Par la constitution fondamentale , le marchand , l'artiste , le mécanicien même , lorsqu'il contribue à augmenter la richesse de l'état , y trouve une considération qu'il chercheroit en vain dans tout autre gouvernement , & y est estimé au-dessus de celle que peut acquérir le héros.

Un auteur [\*] observe que la statue de Marlborough est placée au milieu de ses terres ; c'est-à-dire , hors de l'administration publique ; au lieu que celle de Gresham est élevée au milieu de la bourse de Londres , pour servir de simulacre à tous ceux qui , par quelque sorte d'art , cherchent à enrichir la patrie.

Dans un gouvernement où tous les membres tiennent à la république générale , le corps politique a en lui la source de toute industrie. C'est dans les actes du parlement , en Angleterre , qu'est la science de chaque art ; c'est dans ce maître que chacun trouve le principe de sa profession. Il faut que chaque citoyen soit occupé , & qu'il le soit relativement au bien public. Chacun participant à la république , elle devient l'ouvrage de tout le monde.

Dans un gouvernement où le prince fait tout , il ne reste plus rien à faire aux sujets. C'est cette inaction générale , qui ouvre la porte à

---

[\*] L'auteur des *Avantages de l'Angleterre*.

P'oïfiveté , mere de tous les vices. Alors le luxe & cette fuite de passions qui marchent après lui , désolent la société civile. Quand le peuple Romain n'eut plus de part au gouvernement , il se livra au faste & à la prodigalité. Les jeux , les repas , les spectacles , devinrent ses passions favorites ; il s'occupa des disputes d'un acteur , comme il s'étoit occupé autrefois de la guerre de Carthage.

La constitution Bretonne , étant relative à cette puissance qui donne l'Empire de la mer , chaque citoyen se sent de l'émulation pour cet élément. Le petit peuple se fait matelot , le bourgeois devient pilote , & le grand quitte son palais pour aller s'enfermer dans une prison flottante. Il faut un trésor public. Comme les charges augmentent dans la portion des nouveaux plans d'agrandissement , chacun se taxe volontairement. Le citoyen ne regarde pas comme un vol fait à sa fortune , la somme qu'il donne pour augmenter celle de l'état. L'art militaire acquiert des connoissances & la milice des forces. Il n'y a jamais eu que les grands citoyens qui ont su se battre ; c'est que la véritable bravoure tient à la constitution : l'autre n'est que le masque de la guerre.

Le continent d'Angleterre est défriché , ses communes sont changées en champs & en prairies ; ce qui augmente le nombre de ses denrées & celui de ses grains. Mais lorsqu'un état produit beaucoup , il faut qu'il consomme beaucoup. Un seul acte du parlement [\*] rend cette monarchie le grenier de l'Europe.

---

[\*] Bill sur l'exportation des grains.



Les grands législateurs lient les vertus morales aux politiques ; c'est par le principe de sa constitution , que la Grande-Bretagne s'est rendue respectable à l'univers , par un événement mémorable dans l'histoire de l'humanité.

Tandis que la France bannissoit ses citoyens , l'Angleterre mettoit ces fugitifs au nombre des siens. Jamais la loi de l'hospitalité ne fut exercée avec tant de générosité. L'histoire ancienne & moderne ne produit rien d'aussi grand que l'accueil fait à des infortunés , à qui on ne pouvoit reprocher d'autre crime que de s'assembler dans les temples pour prier Dieu suivant les loix de l'évangile. On ne les reçoit pas comme des étrangers malheureux à qui l'on accorde quelques secours passagers , mais ainsi que des freres de la même communion , à qui on donne un établissement fixe : chacun se cottise. Les Anglois font une bourse commune qui devient , pour les protestans réfugiés , un grenier d'abondance ; on en nourrit près de vingt mille aux fraix de la république. Chez quelle nation de la terre , chez quel peuple du monde a-t-on encore trouvé un gouvernement , qui se soit chargé de la subsistance d'une population d'étrangers ? L'humanité peut produire quelqu'acte particulier de générosité , la constitution seule peut les rendre généraux. On a dit & l'on a écrit dans plusieurs livres , que ce don étoit un trait de l'amour-propre & de l'intérêt Breton ; mais qu'il parte de la cause qu'on voudra lui donner , il lui sera toujours beau de secourir le genre humain , quand même ce seroit par un principe vain.

C'est à cette hospitalité que l'Angleterre doit

ce nombre prodigieux de manufactures , dont la main-d'œuvre le distingue de tous les autres états de l'Europe. Mais ç'eut été envain que tous les protestans de l'univers fussent passés en Angleterre , avec tous les arts & les métiers du monde ; les fabriques ne fussent jamais établies , si le gouvernement & le génie de la nation n'y eussent coopéré. Que n'ont pas fait l'Espagne & le Portugal pour établir la main-d'œuvre dans leurs états ? Ils n'ont épargné ni richesses , ni intrigues ; mais toujours envain , parce que leur despotisme s'y opposoit , & que celui-ci éteint toute sorte d'émulation.

La noblesse , dans tous les autres états , est fiere , haute , ignorante , indolente , laisse l'état économique comme elle le trouve. En Angleterre , ce sont les seigneurs qui jettent les premiers fondemens de l'industrie publique. C'est à mylord Buckingham qu'elle doit sa manufacture des glaces. Lady Salton parcourt la Flandre & la Hollande à ses dépens , afin d'apprendre elle-même l'art de faire des toiles. Le chevalier Thomas Lombé se transporte en Piémont , où il enlève la machine la plus compliquée qui fût alors en Europe , pour la perfection du fil de soie , dont il fait faire un modele à Derby , &c. &c. Ainsi de plusieurs autres seigneurs Anglois , qui passent chez les différentes nations industrieuses , pour prendre d'elles les arts que la Grande-Bretagne n'a pas encore.

C'est par cet esprit général du bien public que des factoreries angloises sont établies dans tous les ports de mer de l'Europe , afin de faire le commerce de la premiere main.

L'Amérique , liée à l'Angleterre , contribue beaucoup à sa puissance ; les sujets Bretons qui l'habitent , sont les enfans de l'état : même gouvernement , même langue , mêmes loix , mêmes mœurs. Le corps politique a pour maxime inviolable , qu'il ne peut faire du mal à ses compatriotes , sans s'en faire encore plus à lui-même. Il est décidé qu'il ne peut faire la guerre à ce peuple marchand , sans se rendre criminel de lèse-nation.

C'est de ce premier principe que sont venus tant d'écrivains utiles.

Pendant que le siècle de Louis IV donnoit à la France des Racine , des Moliere , des Boileau , celui de la Grande-Bretagne faisoit naître des Newton , des Locke , des Temple , des Raleigh , qui ont joint à la philosophie une connoissance plus utile à la société , celle de l'enrichir en l'éclairant sur le commerce.

Child , Polty , Mun , Davenant , King , Gée , Evelyn , Bradley , Miller , Tull , & cent autres , dont on trouve les noms dans les annales économiques de la Grande-Bretagne , ont donné des lumières sur le crédit public , le change , la navigation , les arts , la population , l'histoire naturelle & l'agriculture.

Lorsqu'une constitution est fondée sur de vrais principes , elle anime les différentes parties de la société générale ; c'est une fontaine qui arrose toute la république , & fait croître partout de bonnes plantes. Ce n'est pas seulement autour du trône d'Angleterre qu'est cette noble émulation , les provinces & les états contigus s'en ressentent. C'est ici qu'on peut sentir la différence des constitutions d'un



royaume à un autre. La France est renfermée dans Paris. Tout est mort dans la monarchie ; il n'y a de vie que dans la capitale. En Angleterre, l'influence du gouvernement s'étend partout : l'Irlande en ressent les effets. C'est à cette première émulation qu'elle doit l'importante manufacture de toile, dont le succès a été si rapide, qu'elle a fait, dans quelques lustres, ce que celles de Flandre & de Hollande n'ont pas fait dans plusieurs siècles. Elle ne s'est pas bornée à une seule industrie. Une découverte conduit à l'autre, un premier acte mène à un second, & c'est ce qui conduit à encourager un grand nombre à la fois de différens ordres & de différentes classes.

Mais cette constitution fait plus que de répandre une émulation générale dans toutes les parties les plus éloignées de la monarchie, & c'est ici un de ses grands prodiges. Elle a changé la nature de l'homme qui, naturellement avare, est devenu généreux. C'est elle qui a fait ouvrir les bourses des citoyens, & leur a fait céder l'intérêt particulier au bien général. On a vu plusieurs fondations établies gratuitement, pour perfectionner les différentes professions. Mais, ce qui n'étoit pas encore arrivé chez aucune nation industrieuse, on a vu des artistes rendre le prix qu'ils avoient remporté, afin d'augmenter les fonds pour en perfectionner d'autres ; tant il est vrai qu'une bonne constitution a des effets admirables.

L'Ecosse, quoique royaume séparé, étant membre de celle-ci, a suivi la même émulation. Edimburgh sa capitale a créé, au milieu d'elle, une foule d'arts & de métiers, qu'elle

ne connoissoit pas du tems de ses premiers rois. Ce peuple célèbre dans le monde politique avoit des vertus héroïques, mais il lui manquoit les économiques ; qualités qui décident aujourd'hui de l'aisance des états & du bonheur des sujets. Cette ville, à l'exemple de l'Angleterre, a reçu des familles françoises, que la même persécution bannissoit de leur patrie ; en les recevant comme des artistes utiles, elle leur a fourni non-seulement les besoins physiques qui donnent l'existence, mais même ceux qui entrent dans l'aisance.

C'est du fond de cette émulation qu'est sortie une très-bonne imprimerie, pour ne rien dire des autres établissemens qui ont suivi celui-ci.

Comme tout coule de source, les vertus morales ont accompagné les économiques ; les entrailles de la pitié se sont émues, elles ont ouvert la porte à cette charité d'autant moins d'amour-propre, qu'elle est fondée sur la religion chrétienne, qui a pour base l'humilité.

L'hôpital de l'infirmerie, où l'on entretient continuellement trois cent malades, est un monument éternel d'un patriotisme, d'autant plus difficile à remplir, que les habitans d'Edimbourg ne jouissent pas de ces richesses que procure un commerce florissant.

Si jamais les annales du monde se chargent de transmettre à la postérité cet établissement, les lecteurs des siècles futurs seront étonnés de voir que les architectes, les sculpteurs, les peintres & généralement tous les artistes qui l'ont éleyé, n'ont voulu avoir d'autre récom,

pense, que la gloire d'avoir contribué à sa construction, &c. &c.

Et, comme si la nature s'étoit accordée avec la politique pour rendre l'Angleterre florissante, sa position lui donne l'avantage sur toutes les autres puissances de l'Europe.

Son peu d'étendue donne les moyens à l'administration politique, d'étendre ses bras sur tous les endroits foibles de la république. Dans les vastes empires, il est difficile que la législation prévienne les maux qui naissent de la dévastation.

Comme isle, la Grande-Bretagne possède un grand nombre de provinces maritimes, dont les habitans, en se faisant matelots, deviennent les premiers instrumens de sa puissance.

Les gouffres de la mer sont ses remparts, & les ondes ses canons, qui la mettent à couvert de toute invasion.

En qualité d'état maritime, elle a plus de ressources à la guerre & moins de dangers dans les batailles. Son existence solitaire, qui la sépare des autres continens, fait que son système est à elle & qu'elle ne tient pas sa politique des grands gouvernemens de l'Europe.

Mais par quelle fatalité ces avantages sont-ils changés en autant de vicissitudes ? Par quel malheur la meilleure des constitutions s'est-elle renversée sur elle-même ? Ce qui, en changeant l'ordre des choses, a causé une révolution, dont on ne trouve aucun exemple dans l'histoire politique.

M. de Montesquieu, qui a fait l'éloge de ce gouvernement, prétend qu'il périra, lorsque la



puissance législative aura corrompu la puissance exécutrice. *Vice versa.*

C'est ici où l'on peut appliquer le cas de la loi d'*error personæ*. Il est difficile , par la nature de la chose , que quatre cent personnes deviennent tyrans ; mais il est aisé qu'un homme le soit. Machiavel dit , *que peu sont corrompus par peu* ; mais ici un peut corrompre beaucoup ; il suffit qu'il en ait les moyens , & ceux-ci ne manquent jamais à celui qui a la première autorité , & qui , en disposant d'une grande somme , peut encore disposer des premières charges de l'état.

---

Je ne m'attendois pas si tôt d'avoir des correspondans , d'autant plus que je n'avois pas encore établi mon bureau d'adresse. Quoi qu'il en soit , mon imprimeur m'a remis les deux lettres suivantes , que je donne au public. L'une est pour me demander de l'emploi , & l'autre pour me donner l'histoire du dernier bal de la cour.

#### MONSIEUR L'ESPION ,

„ Le proverbe françois dit ; *qui va le premier au moulin , engraine le premier*. C'est pour moudre à votre moulin que je me suis levé matin.

„ Je vois , par votre préface , que vous vous êtes élevé dans Londres à la première place. C'est parvenir sur l'heure à la plus haute magistrature. Les espions sont hommes d'état , par

la raison que tous les hommes d'état sont des espions. Voyons les ministres & les ambassadeurs chez un prince étranger : ils ne font pas d'autre métier que celui d'espionner.

„ Arrive-t-il un courier ? vient-il une estafette ? les voilà tous sur pied comme une levrette. Ils vont , ils viennent ; ils demandent , ils s'informent : ils n'ont point de repos , qu'ils ne sachent la nouvelle qui leur tracasse la cervelle. Un regard , un geste , une parole les agite à tour de rôle. Pour eux tout est soupçon , tout est ombrage , jusqu'aux cérémonies d'usage. Le roi souhaite-t-il le bon soir à un certain ministre , & à un autre le bon jour , ils font aussitôt partir un courier pour leur cour.

„ Mais laissons-là ces honnêtes gens ; tout le monde connoît leurs talens.

„ Je vois , par le plan de votre espionnage , que vous avez entrepris un grand ouvrage ; & qu'il vous est impossible de vous en tirer , à moins que vous n'ayez un croupier. Je vous offre mes services ; ma famille a toujours été employée dans les affaires secrètes.

„ Vous saurez que je suis descendant du célèbre Mouchard , qui est le fondateur de l'ordre des mouches. Ce n'est pas qu'il ne date que de ce tems-là , l'ordre est très-ancien ; témoin la jeune fille de Loth qui espionnoit son pere , lorsque le bon homme propageoit tout doucement avec sa sœur aînée. Témoin encore Lepidus du tems des Romains , qui étoit si mal-adroit dans les affaires qu'il entreprenoit , que ce n'étoit que par des espions qu'il les achevoit.

„ Mon bifayeul s'appeloit *André Mouchard* ,

mon ayeul *Benoît Mouchard*, mon grand-pere *François Mouchard*, mon pere *Jacob Mouchard*, & je m'appelle *Pierre Mouchard*; vous voyez par cette généalogie, que de peres en fils nous mouchons depuis près de deux siecles.

„ Comme je me trouve à Londres sans emploi, je vous prie de me donner quelque petit os à ronger.

„ Pour vous faire juger que je suis en état d'être initié dans l'espionnerie, je vais vous donner mon analogie.

„ J'ai été espion de l'inquisition de Madrid; tribunal que j'ai servi si bien, que j'ai fait brûler dix juifs au moins. Mais comme je ne suis pas moi-même un fort bon chrétien, j'ai craint d'être grillé un jour comme un lapin. Je m'enfuis d'Espagne pour me rendre à Venise, qui, comme vous l'avez fort bien observé dans une de vos pages, est le pays natal de l'espionnage; mais aujourd'hui ces inquisiteurs d'état sont des gueux, qui traitent les espions comme des poulleux.

„ Ne trouvant pas mon compte avec Saint-Marc, je m'en allai en Danemarck, où je ne fus pas plutôt arrivé, que je fus employé; c'est par moi qu'a été découvert le magoin, qui fit couper la tête au médecin. C'étoit une affaire d'état, & l'on me paya comme un goujat.

„ Je quittai cette cour du nord, où un honnête homme n'a pas de quoi se faire un fort.

„ Je me rendis à Paris, où je me fis inscrire dans le livre sombre de M. le Noir. Mais dans cette capitale, l'espionnage est devenu un pur



brigandage , depuis que les gens de qualité en font le métier.

„ J'ai passé en Angleterre , espérant que le moment présent feroit propre à faire valoir mes talens.

„ La politique est mon fort ; *c'est par-là que je vauz , si je vauz quelque chose*. Si vous me chargez du corps diplomatique , qui est la premiere partie de l'espionnage , je vous donnerai des avis que vous pourrez tourner à votre avantage. Par exemple , quoique les ambassadeurs ne soient que des images , des figures postiches , qui représentent chacun un homme qu'on appelle prince ; ces figures sont si actives , si remuantes , elles cabalent tant & s'intriguent tant , qu'il faudroit quatre espions toujours à leurs talons.

„ J'aurai donc une attention particuliere , aux démarches de ces agens de couronnes , parce que c'est , par celle-ci , qu'on peut percer au travers des desseins de leur cour.

„ Par exemple , si l'ambassadeur de France donne à dîner , à quatre services , à celui d'Espagne , & qu'après le caffè ils passent dans un cabinet dont ils ferment la porte à clef , je conjecturerai qu'il y a une ligue entre les deux puissances pour donner du secours aux Américains.

„ Si celui de Russie est fréquemment vu à la cour , que le roi George lui demande souvent des nouvelles de la santé de l'impératrice , qu'il ait des entretiens secrets avec ses ministres ; c'est une preuve que l'Angleterre souhaite quelques mille Russes , pour aller mettre le

holà dans le nouveau monde, & ainsi des autres démarches.

„ A l'égard des petits ministraillons, ainsi que ceux de B. v. . re, de C. l. . ne, de G. n. s, de V. n. fe, &c. &c. comme ce ne sont que des atômes en politique, des mouches qui volent autour du système de l'Europe, je n'y ferai aucune attention, à moins que les ambassadeurs des grandes puissances, en se liant à eux, ne les fassent sortir de cet état d'anéantissement, où la petitesse de leur souverain les réduit.

„ Je me rendrai au palais de St. James tous les dimanches au matin, jour ministériel, pour y voir la conférence des rois en la personne de ceux qui les représentent, ou, pour me servir de cette expression, la grande république de l'Europe contenue dans une petite salle; ce qui me servira à découvrir le secret de ce cabinet: car si le monarque est gai & de bonne humeur avec les deux agens des couronnes qui lui ont promis une exacte neutralité; c'est une conviction qu'il est sûr de leur fidélité: mais s'il ne rit avec eux que du bout des lèvres, c'est une preuve qu'il les soupçonne.

„ C'est surtout à l'ouverture de la malle étrangère que je ferai valoir ma pénétration, par la chiromancie, qui découvre le secret de l'ame par l'inspection des traits; science que je possède en un degré éminent, l'ayant étudiée à Rome sous un professeur à visage, élève du célèbre pape Ganganelli.

„ Si à l'arrivée du courier de Berlin, le monarque fait la grimace, c'est une preuve

qu'Hanovre est en danger , & que le roi de Prusse pense à exécuter le projet qu'il a formé d'en faire un château de cartes & d'y mettre le feu pour réduire cet électorat en cendres.

„ A l'arrivée des vaisseaux de l'Amérique , je redoublerai mon attention. Si à la suite de la lecture , ce prince fait un grand étternement , pour repousser au loin la nouvelle qu'il vient d'apprendre , c'est une preuve que les rebelles ont repoussé l'armée royale , & que quelqu'un de ses généraux a été fait prisonnier de guerre ; mais si à la dépêche suivante , après avoir lu le contenu des nouvelles , il prend gaiement une prise de tabac , c'est une preuve que quelque grand rebelle est pris.

„ Mais ce n'est pas assez pour un espion , qui veut découvrir les secrets les plus importants de la politique , de suivre un prince lorsqu'il veille , il faut encore le suivre lorsqu'il dort. Les songes des rois sont les images des grands événemens du monde. C'est dans les bras du sommeil que se frappent les plus grands coups d'état.

„ Pour perfectionner cette partie sublime de la politique , j'aurai recours à la physique , car les songes ne sont que des vapeurs qui s'élèvent dans le cerveau , par la fermentation des chyles , excitée par la digestion , & qui produisent ces phantômes monstrueux , cause de la ruine de plusieurs états.

„ Pour cet effet , je me ferai donner une liste de la table de ce prince , pour juger si les mets qu'il mange peuvent former des songes bien digérés.

„ On prétend que le songe obscur du partage de la Pologne fut l'effet d'un grand souper



politique que Frédéric avoit fait la veille, dont l'exhalaison, en montant jusqu'à la tête du Roi de Pologne, fit tomber à terre la moitié de sa couronne.

„ Comme les académies ne s'occupent aujourd'hui que de sujets aussi minces que frivoles, il y a eu une grande dissertation physique au sujet des viandes de ce fameux souper. Quelques-uns ont prétendu que sa majesté avoit mangé du lievre, viande noire, qui fait rêver profondément; d'autres, plus grands naturalistes, ont avancé que ce partage étoit venu de ce qu'il avoit mangé une becaffe, dont le bec long & pointu devoit produire un songe étendu: ce qui, eu égard à un monarque, qui a deux cent mille hommes pour expliquer ses songes, devoit allonger ses domaines.

„ Quoi qu'il en soit, si G. . . . III. rêve que l'océan est couvert de ses vaisseaux, & que ses flottes divisées se répandent dans toutes les mers pour augmenter par-tout sa puissance, ce sera un très-beau songe pour l'Angleterre, & mauvais pour la France.

„ De tous les princes qui ont occupé le trône de la Grande-Bretagne, George II a été celui qui a rêvé le plus profondément sur la marine angloise; depuis sa mort, les songes marins n'ont été ni si longs, ni si fréquens.

Je suis, Monsieur l'Espion,

Votre très-humble,  
& très-obéissant Serviteur,  
PIERRE MOUCHARD.”

---

*La seconde est conçue dans les termes suivans :  
j'ai cru d'abord , à sa lecture , que l'auteur  
étoit poète ; mais il rime si mal , qu'on peut  
seulement regarder son style comme original.*

MONSIEUR L'ESPION,

„ J'Allai dernièrement au bal de la cour , qui se donne chaque année pour la naissance de la Reine. Je vous envoie sur celui-ci une longue page , qui vous servira d'espionnage.

„ Pour vous mettre au fait de mes remarques à ce sujet , je vous dirai que j'ai assisté à l'anniversaire de toutes les souveraines de la terre , & j'ai observé que la salle où se donne le bal , n'est pas moins magnifique , que l'orchestre & la musique.

„ Celle de St. James est dans un autre dessin ; on croiroit voir un dortoir de capucins : les murailles sont bâties en bois , la tribune travaillée en bois , les lustres sciés en bois , les bancs & les chaises y sont de bois.

„ Le trône de leurs majestés n'est pas dans un genre plus distingué ; ce sont deux fauteuils à bras , l'un & l'autre travaillés par un maître charpentier.

„ L'or & la peinture sont bannis de cette salle , ainsi que la sculpture ; le quartier de la politique n'est pas mieux étoffé que celui de la musique. Je restai comme extasié d'y voir les ambassadeurs renfermés dans une cage (\*).

---

(\*) Ils sont renfermés à leur place par une balustrade de bois.

„ Comme j'ai les idées extrêmement réfléchies sur les objets relatifs, il me sembla que j'étois à la fête du grand Colas, qui célébroit la naissance de sa femme Collette, & qui, après avoir rassemblé un grand nombre de bergeres ornées de fleurs & de guirlandes, les avoit conduites le soir pour les faire danser chez M. le Bailli, dont la salle de bal étoit faite en forme d'étui.

„ Mais laissons M. Colas & Mlle. Collette, pour venir à la description de la fête.

„ L'assemblée en mélange étoit complète, car à chaque coin de la tribune l'on voit une foubrette. Les cavaliers y étoient aussi assez mal mêlés. En effet, dans une cour où la liberté doit subsister toute entière, pour les aventuriers il n'y a point de portière. En y entrant, on ne vous demande ni votre nom, ni votre qualité; il suffit aux fripons d'être un peu habillés.

„ L'assemblée étoit très-nombreuse en Dames; la plupart avoient beaucoup de diamans & étoient aussi riches en aigrettes, que *Notre-Dame de Lorette*. Mais chacune d'elles me parut si froide que la *Madona de la Nèvé*.

„ En général, les robes étoient superbes & d'un grand goût; mais ce goût n'étoit pas du crû du pays, il étoit copié de la poupée de Paris.

„ Quelques-unes me parurent plus embarrassées de leur ajustement, qu'elles n'en étoient ajustées. Il ne faut pas qu'une Dame, dans une fête, sache qu'elle est parée.

„ Cependant il y en avoit parmi elles de très-bien mises; entre les élégantes de la cour qui se disputoient les atours d'une belle &



jeune Dame , la duchesse de *Devonsh.* l'emporta sur toutes les autres. Ses diamans étoient bien placés , ses rubans bien nuancés , d'un beau coloris ; & un seigneur me dit à l'oreille qu'elle-même les avoit choisis ; ce qui en relevoit le prix. Lorsqu'une dame doit à sa fille-de-chambre le goût de son ajustement , & qu'elle se fait habiller , elle n'a d'autre mérite que celui de se laisser parer.

„ Parmi les beautés qui honoroient le bal , j'y remarquai plusieurs monstres en habits fort galans ; je dis monstres , car il n'est rien de plus laid sur la terre qu'une femme laide lorsqu'elle est parée. La laideur s'échappe , lorsqu'elle est sans fard : mais elle saute aux yeux relevée par l'art.

„ J'y remarquai aussi des dames surannées qui venoient se réjouir de la naissance de la Reine. Quand une femme a passé soixante ans , la cérémonie d'un anniversaire devient pour elle un mortuaire.

„ Le bal commença ; je n'en fus pas satisfait. A vous parler clair & net , je n'y vis pas quatre dames qui fussent danser le menuet. Point de bras , point de port , point de graces ; le tout étoit d'une mauvaise encolure & presque toujours sans mesure. Je fis cette observation à un officier Breton , près de moi , qui avoit laissé une jambe à Boston , qui voulant briller par un bon mot , me dit d'un ton de marot , *ne vous étonnez pas de cela , Monsieur ; il n'y aura jamais ni ordre , ni mesure dans la maison du roi d'Angleterre , jusqu'à ce qu'il ait fini la guerre.* La pointe étoit un peu tirée , mais c'est à la militaire.

„ Messieurs les cavaliers , qui faisoient les honneurs du bal , n'étoient pas non plus bien savans : ils dansoient à l'apostolique , sans trop écouter la musique.

„ Je remarquai un militaire qui faisoit rire par sa mal-adresse. Le même uniforme mutilé me dit pour le justifier , *que c'étoit un brave officier , qui se battoit très-bien*. Eh bien ! lui dis-je , qu'il se batte toujours & ne danse jamais. *On peut être honnête homme & faire mal des vers*. Un grand capitaine peut danser mal le menuet ; mais lorsqu'il ne le fait pas danser , il ne doit pas s'exposer.

„ Il est ridicule , repris-je , de prendre la plus auguste assemblée du royaume pour témoin d'une chose qu'on ne fait pas faire , & que personne ne vous oblige à faire.

„ Je vous dirai à l'occasion du menuet , qu'il me causa une frayeur mortelle ; car toutes les fois qu'une dame entroit en danse & qu'elle faisoit la révérence , elle plioit si bas , que je craignois que , ses genoux venant à lui manquer , elle ne tombât à terre , & comme un singe ne restât sur son derrière. Celle-ci augmentoit , lorsque la danseuse venoit faire sa génuflexion à la reine & qu'elle se retiroit à reculons , je mourois de peur que la queue de sa robe lui jouant quelque mauvais tour , elle ne fit la culbute en arriere ; ce qui eût été fort indécent devant une aussi auguste assemblée.

„ Je fus plus satisfait des contredanses ; la plupart des dames , qu'en dansant le menuet j'avois cru perclues de tous leurs membres , me firent voir qu'elles n'avoient pas la goutte aux jambes.

„ Elles se demenoient dans celles-ci avec tant d'agilité, qu'on les eût prises pour des esprits follets. C'étoient d'autres machines, du moins des machines plus mouvantes & plus brillantes: ce qui me fit penser qu'il en est de la danse comme de tous les arts, qui deviennent personnels aux nations qui les exercent. Selon l'état actuel de notre monde dansant, le menuet est la danse du François, & la contredanse celle de l'Anglois.

„ Cependant il manque un établissement à ce bal royal, je veux dire des loges, ainsi qu'à l'opéra, pour s'habiller & se déshabiller, selon les rôles qu'on doit y jouer. Il devrait y avoir un appartement séparé pour varier les décorations qui se font au son des violons; afin que les dames parées, qui, après avoir dansé le menuet, veulent encore exercer les contredanses, pussent se mettre en casaquin, pour s'agiter en lutins, c'est-à-dire, courir après son danseur, le faire courir après elles, voltiger, échaper, s'entremêler, s'entrelacer, ce qui est le fort de cette danse: chose qu'on ne peut pas faire commodément, si l'on n'est en petit corset blanc.

„ Je remarquai que le roi & la reine étoient fort contens de leur soirée; du moins je les vis souvent rire sous cape: ainsi ce monarque, pour se tenir gai, devrait, une fois la semaine, établir l'anniversaire de la reine; d'autant plus que les rois d'Angleterre sont si peu accoutumés à se divertir, que lorsqu'ils en trouvent l'occasion ils doivent la saisir.

„ A onze heures le roi & la reine s'en allerent, & à l'instant les violons cessèrent; car



Il n'est permis de danser que devant leurs majestés.

„ Il y auroit bien quelque petite chose à dire sur cette heure où finit le bal , qui est précisément celle à laquelle , dans toutes les cours de l'Europe , il commence : mais , comme disoit Louis XIV , *le charbonnier est maître chez soi.*

„ Selon le proverbe italien , *dopo la danza, viene la panza.* En effet ; on m'avoit dit qu'après le bal de St. James venoit la collation. Je disois en moi-même , la collation d'une princesse royale vaut mieux que le souper d'un fermier général ; ainsi je me préparois à bien collationner. Comme à table , en Angleterre , on ne donne point de serviette & que la table du roi George est angloise , j'en mis une dans ma poche , pour m'essuyer les levres ; mais , pour le coup , je n'eus pas besoin de serviette ; le souper fut sec & sans ragoût ; tous les services furent servis à la fois. En voici l'ordre :

„ Après le départ du roi , on ouvrit les portes d'une chambre voisine , d'où sortirent quelques bouteilles de différens vins , qu'on s'arrachoit des mains. Un Anglois , du quartier où j'étois , se détacha pour aller à la picorée d'une bouteille ; en effet , il l'escamota & l'apporta. Nous la bûmes tour à tour dans le même verre , à la santé de sa majesté la reine d'Angleterre.

„ Je crois qu'un règlement là-dessus prévient les abus. En voici un que j'ai imaginé ; c'est à vous , comme Espion , à le proposer.

RÈGLEMENT

R È G L E M E N T

*Anniversaire pour tous les R—s & R—s  
d'Angleterre.*

I.

„ Qu'une dame ne pourra être admise au bal,  
si chacun dit qu'elle danse mal.

II.

„ Si elle est tortue ou bossue, elle ne sera  
point reçue ; parce que , pour danser dans une  
fête, il faut avoir la taille bien faite.

III.

„ Si une dame est courte & sans grace, elle  
n'y aura point de place.

IV.

„ Un cavalier qui dansera mal, sera mis à  
la porte du bal.

V.

„ Tous les uniformes qui feront le menuet sans  
cadence, seront envoyés à l'école en France.

VI.

„ Celui qui dans le menuet marchera sans  
danser, sera aussi-tôt renvoyé.

„ Je suis , Monsieur l'Espion ,

Votre très-humble ,  
& très-obéissant Serviteur,

REGLE-BAL”

*Prem. Part.*

D

## A P O S T I L L E.

„ Si vous avez besoin de quelques visages de ce bal , je puis vous en donner qui ne vous divertiront pas mal. J'en ai fait tirer un assez bon nombre : par exemple , j'en ai de plâtrés , d'illuminés , de bigarrés , de mouchetés , de piquetés , & , si vous voulez , même de bourgeonnés.

„ En hommes , je puis vous accommoder encore mieux : pour ne vous parler que d'un d'eux , j'ai le visage d'un petit maître de soixante-dix ans , qui est un vrai original ”.





## SUPPLÉMENT

A U

SECOND NUMÉRO

D E

L'ESPION FRANÇOIS

A LONDRES.

J'Avois fermé mes Paquets, & mes libraires alloient les expédier, lorsque j'ai reçu un pli avec un billet, par lequel on me prioit de transmettre le manifeste suivant à la postérité. La plainte est dans les formes, adressée par un orateur femelle à la chambre des communes assemblée.

„ MILORDS ET MESSIEURS,

„ Dans tous les pays il est convenu que Ma-  
 „ dame vaut Monsieur; c'est-à-dire que, dans  
 „ le conseil & dans le cabinet, une coëffe vaut  
 „ un bonnet. Pour vous prouver cette asser-  
 „ tion, il faut que je remonte à la création;  
 „ car lorsqu'on parle dans un parlement, il  
 „ faut prendre les choses de loin, pour parler  
 „ long - tems. Dieu créa le monde, ensuite

„ l'homme , & afin de donner à l'univers une  
 „ ame , il créa la femme : voici comment cela  
 „ se fit ; ou du moins comme on le lit. Le  
 „ grand Etre tira une côte d'Adam , & en com-  
 „ posa Eve ; vous voyez par cette première  
 „ note , que nous sommes avec vous côte à  
 „ côte.

„ Le mariage nous unit encore de plus près ;  
 „ l'épouse est la chair de l'époux , & l'époux  
 „ est l'os de l'épouse ; & lorsqu'entre deux on  
 „ est chair & os , la chair est égale aux os ; il  
 „ fuit de cette unité , que nous valons autant  
 „ que vous , & que vous ne valez pas plus que  
 „ nous.

„ Comme législateurs suprêmes , vous avez  
 „ droit à la souveraineté , car la véritable  
 „ royauté est celle où git l'autorité ; ainsi en  
 „ qualité de vos moitiés , nous sommes reines  
 „ *in partibus* , puisque vous êtes rois *innatu-*  
 „ *ralibus*. Est-ce donc ainsi , Milords & Mes-  
 „ sieurs , qu'on en agit avec des souveraines ?  
 „ Vous nous avez traitées comme des cham-  
 „ brières. Nous étions dans la galerie des com-  
 „ munes à vous écouter , lorsqu'un huissier est  
 „ venu de votre part nous dire qu'il falloit nous  
 „ en aller : qu'appellez-vous nous en aller ?  
 „ Savez-vous bien que nous sommes des femmes  
 „ de qualité ?

„ Comme la sentence étoit sans appel , étant  
 „ dictée par le parlement séant , il nous fallut  
 „ dénicher promptement.

„ J'ignore si aucun de vous a été militaire ,  
 „ & s'il s'est jamais trouvé à une retraite pré-  
 „ cipitée ; mais je ne saurois mieux vous la

„ représenter que par celle que vous nous avez  
 „ causée.

„ Comme nos coquins de valets savent que ,  
 „ lorsque vous commencez vos débats , vous  
 „ ne finissez pas , ils s'étoient enfuis au cabá-  
 „ ret , où pour nous attendre plus aisément ,  
 „ le verre à la main , ils buvoient commodé-  
 „ ment. Ainsi dans ce moment nous ne trou-  
 „ vâmes aucun de nos gens. Ce fut alors qu'à  
 „ la porte de Westminster on entendit un beau  
 „ concert ; l'une appeloit John , l'autre Tho-  
 „ mas , celle-ci Henrique , celle-là Jacob , la  
 „ cinquieme Francisque , la sixieme Antoine ;  
 „ mais aucun de ces misérables ne parut. A  
 „ l'égard de nos équipages , il n'en fut pas  
 „ question. Ils étoient partis sur l'heure , &  
 „ devoient revenir Dieu fait quand. Cepen-  
 „ dant les *Hackney-coaches* (\*) parurent ;  
 „ celles qui étoient les plus près de la porte ,  
 „ de quatre en quatre , s'élancerent dedans ,  
 „ & disparurent promptement. Après les *Hac-*  
 „ *kney-coaches* , vinrent les chaises à por-  
 „ teurs : *Pull-off* , *pull-off* ; aussitôt une Dame  
 „ s'y enferme & s'échappe. Après celle-ci une  
 „ autre s'avance : *Pull-off* , *pull-off* , & de  
 „ *pull-off* en *pull-off* une douzaine décampe-  
 „ rent. J'attendois aussi mon *pull-off* , mais je  
 „ restai à la porte sans être *pulloffée*. Pen-  
 „ dant ce petit divertissement , il faisoit un  
 „ très-joli tems ; car il pleuvoit , neigeoit &  
 „ ventoit tout-à-la-fois , & malheureusement  
 „ je n'avois point de mantelet.

---

(\*) En François : fiacres.



„ Dans cette confusion j'aperçus mon valet  
 „ dans la foule , je l'appelai : *Peter ! Peter !*  
 „ *Here I am , Madam. -- Bid the coach-man*  
 „ *drive up here , said I. -- Your coach Ma-*  
 „ *dam ? It is not here. --- What ! is not my*  
 „ *coach and coach-man at hand ? Where are*  
 „ *they ? The horses , Madam , are gone home*  
 „ *to eat their oats , and the coachman to*  
 „ *dine with his wife. --- Very well ! very*  
 „ *well , Peter , said I , I have very good ser-*  
 „ *vants ; and how far they ought to be trus-*  
 „ *ted , my présent situation convinces me. ---*  
 „ *Who would have supposed , answered he ,*  
 „ *that these rascals , who commonly chatter*  
 „ *from morning till night , would have broke*  
 „ *up so early today ? We hare not conjurers ,*  
 „ *Madam. -- Call a Hackney coach , said I. --*  
 „ *There is not one to be had , Madam. -- Then*  
 „ *call me a chair , said I. -- That is equally*  
 „ *impossible to procure , Madam. ---- Very*  
 „ *well ! Very well ! M. Peter ; I have very good*  
 „ *servants ! -- I cannot help it , Madam ; I am*  
 „ *neither coach-man nor chair-man ; I am a*  
 „ *foot-man , Madam. At last , after having*  
 „ *sufficiently vented my rage , I was obliged*  
 „ *to return home on foot ; I was not howe-*  
 „ *ver the only one in this disagreeable pilgrima-*  
 „ *ge ; there were six of us in company , three*  
 „ *of which caught such colds , as obliged*  
 „ *them to keep their beds for a vohole month.*  
 „ J'oublois de vous dire qu'en nous en  
 „ allant , nous vous donnâmes tant de malé-  
 „ dictions , que de plusieurs générations la  
 „ chambre des communes ne pourra prof-  
 „ pérer , quelque plan qu'on puisse lui proposer.

„ Vous avez dit pour raison de cette expul-  
 „ sion , que nous faisons trop de bruit , & que  
 „ vous ne vous entendiez pas dans vos débats ;  
 „ mais je vous prie , Milords & Messieurs , de  
 „ me dire quand est-ce que vous vous êtes en-  
 „ tendus ? Ce n'est pas que vous ne parliez  
 „ Anglois , mais l'on dit que ce n'est pas le  
 „ bon Anglois ; de-là vient que le *Nord-Bre-*  
 „ *ton* n'entend rien à votre jargon.

„ Puisque me voilà sur le chantier de la ré-  
 „ publique , permettez-moi , Milords & Mes-  
 „ sieurs , de parler politique ; quoique femmes ,  
 „ l'Angleterre appartient à nous , ainsi qu'à  
 „ vous ; car si vous ruinez tout , nous en souf-  
 „ frirons comme étant nous-mêmes parties de  
 „ ce même tout. Au lieu de nous chasser de la  
 „ galerie , vous auriez mieux fait de nous ap-  
 „ peler dans la maison , pour nous consulter  
 „ sur le grand sujet dont il est aujourd'hui  
 „ question ? Vous consulter ? direz-vous , le  
 „ cas seroit irrégulier : pas tant que vous pou-  
 „ vez l'imaginer.

„ Vous savez que , par notre constitution ,  
 „ lorsque la ligne mâle de la couronne finit , le  
 „ trône passe à la femelle qui suit : or , si nous  
 „ sommes propres à gouverner un état , à plus for-  
 „ te raison pouvons-nous gouverner une maison ,  
 „ C'est à la reine Elisabeth que l'Angleterre  
 „ doit la grandeur où elle est ; quoiqu'alors ,  
 „ comme aujourd'hui , il y eût un parlement :  
 „ mais il étoit si ignorant , qu'il ne favoit pas  
 „ distinguer l'avoine du froment.

„ C'est elle qui jetta les fondemens des ma-  
 „ nufactures ; elle fit vos premiers ayeux arti-  
 „ sans : ceux-ci se firent marchands , les autres

„ qui vinrent après devinrent négocians ; ce  
 „ qui , en enrichissant vos familles , a donné  
 „ à vos peres beaucoup d'or , avec lequel la  
 „ plupart de vous sont devenus Milords ?

„ Que seroit devenue l'Angleterre , si le roi  
 „ Jacques n'avoit eu une fille qui réparât l'hon-  
 „ neur de la famille ? Car en détrônant son  
 „ pere , & mettant Guillaume à sa place , ce-  
 „ lui-ci montra à l'Europe beaucoup d'audace.  
 „ Vous savez que Jaques étoit de la compagnie  
 „ de Jésus ; insensiblement nous serions de-  
 „ venus Jésuites , car tel roi , tel peuple :  
 „ or , comme le pape a détruit cette con-  
 „ grégation , l'Angleterre seroit aujourd'hui au  
 „ billon.

„ La reine Anne éleva l'Angleterre au plus  
 „ haut période de sa gloire : sous son regne les  
 „ armées Françoises furent dissipées , & la va-  
 „ nité de Louis XIV humiliée : mais qui croyez-  
 „ vous qui fit tout cela ? Malborough ? Non ;  
 „ c'est la Sara qui commandoit dans ce tems  
 „ l'état , la reine & le parlement.

„ Maintenant vous n'êtes pas dans votre  
 „ affiette , parce que la guerre de l'Amérique  
 „ vous inquiète ; *Ma chi e' causa del suo male*  
 „ *pianga se stesso*. Prenez - vous - en à vous-  
 „ mêmes , pourquoi l'avez-vous gâtée ? A l'A-  
 „ mérique la meilleure guerre est celle de n'en  
 „ point faire. Les divisions de ces colonies ne  
 „ sont pas nouvelles. Du tems du Roi Jaques ,  
 „ de Guillaume & de George II , elles étoient  
 „ fuscitées ; cependant le parlement fut assez  
 „ prudent , pour convenir qu'il ne faut jamais  
 „ tirer le canon dans les plantations. On né-  
 „ gocia , on temporisa , on pacifia ; enfin on



„ prit le sage parti de fermer les yeux sur cer-  
 „ tains abus ; car la meilleure politique est  
 „ celle qui ne voit pas clair , lorsqu'il ne faut  
 „ pas y voir.

„ Si l'on nous avoit consultées sur cette  
 „ grande affaire , quoique nous n'ayons pas  
 „ étudié à Oxford , & que nous n'entendions  
 „ pas le langage des morts , nous nous serions  
 „ cottisées pour rassembler ces deux mots de  
 „ latin : *respice finem*. Si vous faites la guerre  
 „ à l'Amérique , vous perdez l'Amérique. Dé-  
 „ battez-vous , démenez-vous , parlez , ne par-  
 „ lez pas : *cet oracle est plus sûr que celui*  
 „ *de Calchas*.

„ J'ai ouï dire à un grand politique , qu'il y  
 „ a dans toutes les affaires un point décisif ,  
 „ qu'il faut saisir promptement , dans le com-  
 „ mencement ; vous avez fait trop , & n'avez  
 „ pas fait assez. Je vous comparerois à ces  
 „ hommes avarés & prodigues à la fois , qui ,  
 „ d'un côté , épargnent une chandelle , & de  
 „ l'autre brûlent cent flambeaux. Si pour ré-  
 „ duire les rebelles , vous aviez envoyé en gros  
 „ en Amérique , les armées que vous y avez  
 „ fait passer en détail , vous en auriez soumis  
 „ tous les habitans. Pour moi , je trouve que  
 „ la devise de Shakespear peut être appliquée  
 „ partout : *to be ; or not to be*. Lorsqu'il est  
 „ question d'une guerre , il faut la faire , ou  
 „ ne la pas faire ; c'est-à-dire , la saisir dans  
 „ toutes ses parties , ou ne l'embrasser dans  
 „ aucune de ses parties.

„ On s'étoit fait une idée singulière sur les  
 „ Américains. On avoit supposé que quelques

„ régimens , en habit d'ordonnance , suffisoient  
 „ pour les foumettre à l'obéissance.

„ Il est étonnant , que de tant de membres  
 „ qui forment la chambre des communes , il  
 „ y en ait si peu qui , dans cette affaire , aient  
 „ méconnu les progrès de l'esprit militaire.

„ Il est certain qu'un peuple qui ne s'est  
 „ jamais battu , est d'abord timide , irrésolu ;  
 „ mais laissez-lui faire deux ou trois campa-  
 „ gnes , & que dans celles-ci il ait l'avantage ,  
 „ le voilà d'abord fier , superbe , haut , arro-  
 „ gant ; il parle à son ennemi impérieusement :  
 „ c'est un feu qui commence lentement , &  
 „ qui finit par un embrasement. A présent que  
 „ tout est perdu. Milord N---th dit qu'il avoit  
 „ cru .... qu'il *croyoit* .... qu'il devoit croire....  
 „ Pour justifier de notre gloire , il décline le  
 „ verbe croire ! Peut-être qu'avant la guerre  
 „ d'Amérique , il eût mieux valu décliner le  
 „ verbe *accorder*. La question n'est pas d'avoir  
 „ cru , le mal est d'avoir mal cru. Tous les mi-  
 „ nistres qui ont ruiné les états comme lui ,  
 „ avoient mal cru en pareil cas.

„ Ce n'est pas la fortune qui gouverne le  
 „ monde ; si elle gouvernoit , il ne faudroit ni  
 „ système , ni politique , ni loix : ce nom n'est  
 „ fait que pour les ignorans , qui après avoir  
 „ mal combiné s'en prennent à cette divinité.

„ Il fait beau voir un ministre à la tête d'un  
 „ parlement , dire : je ne pouvois pas prévoir...  
 „ Il m'étoit impossible de penser... Qui auroit  
 „ pu imaginer ... Si nous avions d'abord vain-  
 „ cu.... Si nous n'avions pas été battus... Si  
 „ Washington avoit été pris... Si le général Bur-  
 „ goyne n'avoit pas été pris.... Je dis , Milords

„ & Messieurs, qu'un gouvernement est bien  
 „ malheureux, lorsque de sa dégradation à un  
 „ état glorieux, on met un *fi* entre les deux.  
 „ Pour moi, je ne suis qu'une femme ; ce-  
 „ pendant je m'oblige à prouver à M. N---th  
 „ que, quoique Burgoyne n'eût pas été pris  
 „ avec son armée, la guerre avec l'Amérique  
 „ étoit toujours désespérée. Qu'auroient fait  
 „ ces pauvres malheureux avec trois ou quatre  
 „ mille hommes de plus, contre deux ou trois  
 „ millions d'hommes, armés, désespérés, qui  
 „ ont déclaré à toute la terre, qu'ils aimoient  
 „ mieux périr, que de se soumettre à l'Angle-  
 „ terre ; qui se battant dans leur propre pays,  
 „ sont aujourd'hui si aguerris, que deux fol-  
 „ dats en valent six. Il faut, dit le même Mi-  
 „ lord, *consentir à l'indépendance, ou conti-  
 „ nuer la guerre avec plus de violence. Cet  
 „ ou ne dit rien là : l'alternative ne décide  
 „ pas. Ceci n'est propre qu'à faire de nouveaux  
 „ embarras. Il est bien moins question aujour-  
 „ d'hui d'argumenter, que de vous décider. La  
 „ chose est trop avancée pour la traiter, com-  
 „ me si elle n'étoit que commencée.*  
 „ Aux maux désespérés, il faut de l'éméti-  
 „ que ; hâtez-vous, décidez-vous, ne parlez  
 „ pas tant, allez au fait promptement : pour  
 „ peu que vous tardiez, vous ne serez plus à  
 „ tems ; si une fois vous laissez allier les Amé-  
 „ ricains à la France, vous perdez l'honneur,  
 „ le commerce & leur donnez l'indépendance ;  
 „ mais, si le traité est déjà écrit, supposez,  
 „ Milords, que je n'aye rien dit.





# L'ESPION FRANÇOIS. A L O N D R E S.

---

N U M E R O   I I I .

---

**L**E S songes entrent aujourd'hui dans le plan des auteurs. Il n'en est aucun d'un peu savant qui n'en ait quelqu'un à son commandement. De-là vient peut-être que la plupart des meilleurs livres contiennent de jolis rêves. Quoi qu'il en soit, il n'est point de lecteur un peu versé dans la chronologie des idées sombres, qui ne sache que le *Spéctateur Anglois*, en entrant dans le monde, eut une vision sur la banque de Londres, & qu'il rêva avec beaucoup d'esprit sur le *crédit public*.

Comme le champ de la rêverie est ouvert à tout le monde, & que le dernier, ainsi que le premier individu a le droit de rêver très-croix, je fais part ici au public d'une spéculation que j'ai faite, en dormant, sur le *crédit national*.

Quoique le songe soit sur le même sujet, il varie dans quelques endroits; car un auteur qui rêveroit aujourd'hui comme on rêvoit il y a quatre-vingt ans, passeroit pour un vieux rêveur à romans.

Etant dans les bras du sommeil, il me sem-

bla donc d'être transporté tout d'un coup dans la grande salle de la banque de Londres. Du tems du *Speſtateur*, celle-ci étoit tapiffée de l'acte d'*uniformité*, de *Conformité*, de *Tolérance*, d'*Union*, de *Réunion*, de *Réviſion*. Mais je m'apperçus que cet ameublement n'y étoit plus, ſoit que le tems l'eut dévoré, ou que dans ce bas monde les modes changent même en ſonge.

Il eſt vrai que j'y remarquai ſur les murailles quelques vieilles pancartes parlementaires; mais outre que le tems les avoit dévorées, je vis un homme que je reconnus pour l'avoir vu au quartier de la cour, qui, avec un pinceau à la main, effaçoit ces actes & les effaçoit ſi parfaitement, que je n'en pus pas lire un ſeul diſtinctement.

Au lieu de la belle *Pucelle* que le *Speſtateur*, en dormant, tira de ſa cervelle, aſſiſe ſur un trône d'or, je vis une vieille *Courtifanne*, appuyée ſur un tas immense de papiers, portant le même nom que cet auteur décrit: *Crédit public*. Elle étoit ſi coquette qu'elle prêtoit tour à tour l'oreille à une foule d'adorateurs qui la cajoloient.

Au lieu de ce tempérament ſi foible & ſi délicat de la première, que la moindre choſe qui attaquoit ſa *réputation* altéroit ſa *conſtitution*; celle-ci paroiffoit d'un tempérament vigoureux, accoutumé aux plus grandes attaques ſur ſon honneur.

Cependant je m'apperçus un moment après, qu'elle étoit ſujette aux vapeurs, & qu'elle ſouffroit des convulſions, qui d'un inſtant à l'autre la rendoient méconnoiſſable.

Je vis entrer une foule d'agioteurs , que je reconnus pour les avoir vus au café dans l'allée du change. Ils portoient à la main des gazettes & autres papiers , qui contenoient les nouvelles des cabinets de l'Europe. Selon les différentes notions de celles-ci , la vieille courtisane changeoit de face. Elle prenoit de l'embonpoint , & étoit habillée superbement ; ce qui annonçoit la prospérité prochaine de l'état. Un moment après , elle devenoit maigre , décharnée , couverte de vieux haillons ; ce qui présageoit la ruine totale de la monarchie.

Ces agioteurs mettoient le *crédit public* à l'enchère. Quelques-uns achetoient la fortune de l'état en gros , pour la vendre ensuite en détail au plus offrant & dernier enchérisseur. Je remarquai que ces joueurs , qui jouoient un jeu affreux , ne mettoient jamais au jeu , & que le plus grand commerce , en comptant , se faisoit toujours sans argent. Mais un homme , qui étoit à côté de moi , me mit au fait : „ ces gens que vous voyez-là „ , me dit-il , „ sont des fripons , qui ayant fait banque-  
„ route , faute de fonds , se sont jetés dans  
„ les fonds. Ils acquierent ce qu'ils ne peuvent  
„ payer „. En effet , il y en avoit qui achetoient pour cent mille livres d'effets , qui n'avoient pas un écu dans leur poche pour acheter leur dîner.

Il y avoit dans la salle un grand nombre de sacs pleins d'or ; mais on y en remarquoit encore plus de vuides.

Comme je faisois réflexion à ces tas prodigieux de non-valeurs , j'aperçus un tableau dans le coin de la salle , qui fixa mon atten-



tion. Il y avoit peint un roi du nord , qu'à ses yeux aigus , & ses doigts crochus , je reconnus d'abord. D'une main il prenoit les guinées , dont il faisoit un gros tas devant lui , & avec l'autre il tenoit à sa bouche un long tuyau , dont il souffloit dans les sacs qu'il venoit de vuidier & qu'il remplissoit de vent.

Au bas du tableau on lisoit cette inscription , en gros caracteres :

*Alliance du Roi de Prusse , dont on voit ici le monument , à raison de six cent mille livres par an.*

J'observai , dans un coin le plus pauvre de la banque , une non-valeur , dont l'immensité me frappa. C'étoit celle des *Subsides* , dont les sacs d'or étoient très-vuides.

Néanmoins ce vuide étoit réparé par un tableau mouvant qui étoit à côté. J'y vis d'abord un personnage , qui d'une main tenoit un sceptre , & de l'autre une corne d'abondance , d'où sortoient des pieces d'or d'une grande beauté. Il falloit que dans celle-ci il y eut une mine de ce métal ; car il en sortoit toujours & rien n'y étoit remplacé. Pendant que j'admirois cette fécondité , il parut tout à coup une autre figure , qui avoit la même marque de distinction suprême. Ils s'embrassèrent. Pendant cette accolade , je demandai au même homme qui m'avoit déjà parlé , que signifioit cette rencontre , ainsi que les marques d'amitié de ces deux personnages ? " C'est ,, me dit-il , " l'entrevue ,, du roi de Portugal , avec celui d'Espagne , ,, où ils conviennent ensemble d'oublier leur ,, ancienne inimitié pour établir dans leurs ,, royaumes les arts & les métiers , & de gar-

„ der leurs richesses pour leurs sujets , au lieu  
„ d'en faire jouir les Anglois „.

En ce cas-là , dis-je en moi-même , si ces deux monarques s'embrassent encore une fois avec le même transport , Londres ne recevra plus une piece d'or.

Dans un autre endroit de la banque étoient des arithméticiens , qui nombroient sans fin. Je m'apperçus que ceux-ci avoient employé cent mille rames de papier , pour savoir , si les taxes publiques pouvoient subvenir aux charges politiques ; c'est-à-dire , en d'autres termes , si le gouvernement pouvoit être modéré & ambitieux en même tems.

On étoit là-dessus dans un grand embarras , lorsqu'un maître d'école , que je reconnus à deux écoliers qui le suivoient , & qui , apparemment , étoit venu-là , comme moi , par curiosité , leur dit à haute voix : “ Messieurs , „ vous ne viendrez jamais à bout de cette „ question , si vous n'employez la soustraction „. En disant ces mots , il prit un papier blanc où il traça un chiffre , & un autre par dessous. Puis appelant le plus jeune de ses écoliers , il lui dit : “ *Peter* , qui de deux paye trois „ ? L'écolier répondit aussitôt , ne peut. *Very good* , *Peter* , *thou speaks as wel as when* : *M. Pitt did spoke well*.

Dans le tems que *Peter* venoit de résoudre cette grande question , il s'en éleva une autre dans le même goût , quoique dans un autre genre. Il s'agissoit de savoir , si la dette publique étoit payable ou impayable ? c'est-à-dire , si la banqueroute de l'Angleterre étoit faite ou à faire ? La plupart étoit pour la négative.

Chacun donna ses états , où d'un côté étoit la recette , & de l'autre la dépense ; où ils laissoient un vuide entre deux à l'avenant , pour placer une caisse d'amortissement. “ Mes-  
 „ sieurs „ , reprit alors un calculateur maigre & sec , comme la plupart de ceux qui vivent de chiffres , “ vous ne mettez dans nos états  
 „ què les dettes *passives* : pour moi je vais plus  
 „ loin , je contiens dans les miens les *actives*.  
 „ Le voici : le bordereau est fort court ; il ne  
 „ contient que trois articles.

	Millions.
Pour la dépense extraordinaire de la guerre présente de l'Amérique - - - - -	30
Pour la présente - - - - -	15
Pour la future - - - - -	100
Total -	145

„ Si vous joignez , reprit-il , cette seconde  
 „ dette à la première , vous trouverez tout juste  
 „ la ruine de la monarchie entière „.

A cet endroit de mon songe la scène changea. La procession des spectres entra. Ils étoient le même nombre , & marchaient dans le même ordre. Les deux premiers n'avoient changé ni de nom , ni de hiérarchie ; l'un s'appeloit la *Tyrannie* , & l'autre l'*Anarchie*.

Mais à la place de l'*Athéisme* & de la *Bigoterie* , il parut deux phantômes plus affreux , que tout ce qu'on peut voir de plus hideux. Leurs habits , même en songe , étoient bizarres. La couleur varioit à chaque instant. Il me sembla qu'ils n'étoient pas fermes sur leurs pieds ; l'un & l'autre étoient chancelans.



Ils portoient sur la poitrine un écriteau ; sans doute pour désigner leur caractère nouveau. Sur le premier on lisoit ces mots en anglois , *the Minority* , & sur celui du second ceux-ci , *the Majority*. Ils se querelloient toujours ensemble , & chacun paroissoit être fort attaché à son opinion ; mais je découvris bientôt que ce n'étoit qu'un jeu de mots , car je ne fis que me tourner & ensuite me retourner , & à l'instant je trouvai chaque écriteau changé ; celui de *Minorité* étoit devenu celui de *Majorité* , & celui de *Majorité* étoit *Minorité*.

Surpris de cette métamorphose , j'en demandai la cause ; le même homme que j'avois interrogé jusqu'alors , me fit appercevoir une certaine figure en homme , qui par derriere avoit compté une certaine somme au premier ; “ & „ l'autre, dis-je , pourquoi a-t-il ehangé ? C'est „ qu'on ne l'a pas payé. Ha ! j'entends à présent. On est *Mineur* ou *Majeur* ; selon la „ somme qu'on reçoit en valeur „.

Le troisieme couple qui entra , étoit composé du génie anti-républicain , & du jeune homme qui avoit paru en songe au *Spéctateur* , mais qui avoit un peu vieilli ; car , au lieu de la *vingtaine* ; il approchoit la *quarantaine* (\*). Mais il étoit mieux armé que l'ancien ; car , au lieu d'une épée seule , il traînoit après lui une artillerie entiere de guerre. C'étoit des mortiers , des bombes , des boulets , des cartouches , des bayonnettes , des fusils. Et je remarquai qu'il avoit à côté de lui un canon , qui tiroit conti-

---

(\*) Dans le songe du *Spéctateur* , il y a un jeune homme de vingt-deux ans.

nuellement terre à terre , sur un papier que les Bretons appellent la *Chartre d'Angleterre*. Au lieu d'une éponge à la main , il en avoit deux à chaque main.

Je m'attendois à tout moment à voir un autre changement ; comme je m'impatientois , j'appris de l'homme qui m'avoit parlé plusieurs fois , que la décoration seroit longtems la même ; & s'approchant de mon oreille , il me dit tout bas une chose que je ne dirai pas. Cette chose m'effraya si fort , que je m'éveillai d'abord.

Etant dégagé du sommeil , maître de mes esprits , je formai le dessein de chercher la cause de la dette nationale.

Il est difficile de manier un sujet qui a été traité par tant d'habiles écrivains , & qui a passé en revue devant les premières plumes de l'Europe.

Ce n'est pas une chose aisée à imaginer que le nombre d'idées qui ont été formées à ce sujet. Je ne parle point de celles qu'ont créées les cerveaux de ces hommes oisifs , qui n'ont rien à faire depuis le matin qu'à rêver creux , dont Londres abonde ; mais même de ceux qui ont la réputation d'auteurs , & qui font des livres. Comme je voulois ramasser toutes les différentes opinions qui ont été publiées à ce sujet , je m'adressai aux libraires du Strand , qui me fournirent quatre-vingt volumes qui traitoient directement ou indirectement de la dette publique. Je divisai cette armée d'auteurs en deux corps de troupes réglées , que je distinguois par le nom de Whigs & de Torris. Je séparai la cavalerie de l'infanterie ; c'est-à-dire , les au-

teurs à carrosse , de ces misérables pédans qui vont de libraire en libraire mendier leur pain , un livre à la main. Je mis encore la troupe générale sur deux colonnes ; c'est-à-dire , les écrivains riches qui , après avoir bien diné , écrivent pesamment , & ces pauvres diables d'auteurs , qui ayant l'estomac creux pensent cruellement.

Mais pour passer tout d'un coup de l'allégorie à la réalité , j'ai lu ces brochures sur le même sujet ; j'en ai trouvé près de la moitié qui prétendent prouver que la dette nationale n'est rien , & l'autre qu'elle est quelque chose. Ces livres sont écrits avec beaucoup d'art. On ne sauroit employer plus d'esprit & d'imagination pour se tromper soi-même.

Je ne connois rien de plus dangereux sur la terre que le génie géométrique & l'esprit de calcul , lorsqu'il est employé à prouver vraie une chose évidemment fausse ; je veux dire , donner au mensonge le caractère de la vérité. C'est alors que la démonstration est mise à la place de la conviction , que le blanc devient noir , & que le noir est changé en blanc ; suivant le système de certains auteurs la dette nationale ne change rien à l'ordre des finances : „ c'est , disent-ils , une main qui lave l'autre „.

Un autre compare ces dettes à une navette , qui va & vient dans le métier des finances. „ Il est indifférent en soi , ajoute-t-il , de quel côté soit celle-ci , puisque le même mouvement qui la fait aller à gauche , peut la faire revenir à droite „. Le grand point consiste à faire aller toujours le métier pour faire aller la navette.



Un troisieme va plus loin , il prétend que plus la dette est grosse , plus l'état est riche & florissant. " Un gouvernement , dit-il , n'em-  
 ,, prunte pas pour lui personnellement ; il rend  
 ,, d'une main ce qu'il reçoit de l'autre ; la  
 ,, somme n'est pas plutôt dans ses coffres , qu'il  
 ,, les vuide en faveur de ceux qui la lui ont  
 ,, prêtée ,, . Ainsi les créanciers ont l'argent &  
 la créance , ce qui double leurs richesses. Je  
 ne finirois point si je voulois rapporter toutes  
 les fatuités qui ont été écrites sur un sujet qui  
 intéresse la fortune publique , & sur lequel ,  
 par la nature de la chose , il ne devoit y avoir  
 qu'une opinion ; car si l'on ne s'accorde pas  
 dans l'objet le plus important de l'administra-  
 tion , quel désordre n'en résulte-t-il pas pour  
 les autres ? Si l'on se trompe sur les effets ,  
 comment remédiera-t-on à la cause ?

Le mal seroit moins grand ; si ces livres res-  
 toient dans la basse region du monde qui les  
 crée ; mais ils percent dans les cabinets des  
 ministres , qui en méprisant les auteurs adoptent  
 leurs systêmes ; car telle est la nature de l'esprit  
 humain , qu'on ne sauroit lire un livre sans se  
 former de nouvelles idées , & ces idées restent  
 imprimées dans le cerveau : de- là vient qu'en  
 Angleterre , où l'on imprime plus qu'ailleurs de  
 ces ouvrages contradictoires , le gouvernement  
 est devenu un problème.

Les raisons qu'on vient de citer sur la dette  
 nationale , sont si foibles qu'elles ne valent pas  
 la peine d'être réfutées.

Je ne dirai qu'un mot sur la premiere asser-  
 tion ; lorsqu'une administration se lave les mains

pour se dégraisser de la dette publique , c'est une preuve qu'il les a sales.

Qu'un citoyen prête son argent au public , ou à un particulier , la perte est la même : la qualité du débiteur ne change rien à la nature de la dette. Il n'est pas vrai qu'un état , qui emprunte & qui rend l'argent à la population , forme une bonne circulation. Ordinairement c'est le marchand qui donne , & le soldat qui reçoit ; car ce n'est que pour la guerre que ces emprunts se font : or cette rentrée , faite d'analogie relative à l'économie publique , est toujours vicieuse.

Dire qu'un état s'enrichit en appauvrissant ses sujets , c'est un parolisme en politique.

Il ne seroit pas impossible qu'un gouvernement fit un grand emprunt , sans avoir les inconvéniens de la dette & le peuple l'incertitude de la recette ; il suffiroit d'employer la somme à un établissement utile , dont il reçut un intérêt relatif à celui qu'il paye , c'est le seul cas où l'on puisse dire qu'une main lave l'autre ; mais lorsque l'emprunt a été employé à des expéditions au loin , où l'argent est resté , les créanciers & les débiteurs sont mal ; l'un parce qu'il ne peut pas payer une somme qu'il n'a plus , & l'autre parce qu'il ne peut pas recevoir un argent qui n'existe plus.

D'ailleurs , toutes choses égales , quand même le capital de la dette subsisteroit , l'intérêt qu'on paye aux étrangers l'absorberoit : lorsqu'on dit que cet intérêt est fort bas , cela veut dire seulement , que la ruine des finances est un peu plus éloignée.

Remplissez une cuve d'eau , soutirez-la goutte

à goutte , insensiblement vous la vuiderez : l'épuisement est certain : tout est mesuré ; ce qui a un commencement a une fin. Le plus grand mal qu'a fait la dette nationale , est la classe des rentiers , à laquelle elle a donné naissance , vers qui rongent les finances de la république.

Un citoyen qui , après avoir fait valoir ses domaines , vit du produit de ses denrées , est un rentier utile ; mais celui qui vit de l'intérêt de son argent , est un rentier nuisible : l'un a donné à vivre lui-même : l'autre n'a donné à vivre à personne ; il n'est utile qu'à lui seul , c'est un être isolé dans la république , qui se borne à son existence ; l'inconvénient de la dette nationale est que son remboursement est plus dangereux que sa recette.

Dans quels embarras ne seroit pas plongée aujourd'hui l'Angleterre , si le gouvernement trouvoit une mine abondante pour liquider sa finance ? Que feroient de leur capital ceux qui sont accoutumés , de père en fils , à vivre sur l'intérêt , & qui ne connoissent d'autre industrie , que d'aller , deux fois l'année , recevoir leur rente. Il ne faut pas croire qu'ils pussent l'employer ailleurs , car cette surabondance d'argent feroit que personne n'en auroit besoin.

Après la mort du dernier empereur d'Allemagne , la maison d'Autriche ayant signifié à ceux qui , pendant la guerre , avoient prêté de l'argent au gouvernement , de se présenter pour en avoir le remboursement ; cette ordonnance causa un grand embarras parmi les créanciers



qui , devant retirer leurs effers , ne favoient où les placer.

La même signification , en Piémont , causa la même révolution.

J'ai ouï dire que , si les actionnaires Anglois étoient remboursés , ils feroient de l'argent ce qu'on en faisoit auparavant ; c'est-à-dire , qu'ils l'emploieroient à faire valoir les arts ; l'industrie & le commerce : cela n'est plus de même après l'établissement de la dette. Chaque genre d'industrie s'est réglé sur ce vuide qui s'est formé dans la finance ; & rien ne feroit plus dangereux que de le remplir tout-à-coup par une grande somme de numéraire. -

L'Europe a deux exemples de ceci. L'Espagne n'eut pas plutôt découvert une mine abondante , qu'elle fut ruinée ; & comme cette abondance a continué , sa misère a toujours augmenté.

Le Portugal a essuyé la même indigence , par la même influence. Il n'a jamais été si pauvre que depuis qu'il a eu beaucoup d'or.

Le mal n'est pas qu'un gouvernement reçoive beaucoup de numéraire , mais qu'il le reçoive subitement & sans y être préparé.

Avant l'établissement de la banque , le gouvernement ne savoit où prendre de l'argent. Après la levée de l'impôt pour faire la guerre , toute communication étoit coupée entre lui & les finances ; mais après qu'on eut établi un trésor public , où toutes les richesses de la nation étoient réunies dans une seule caisse , le gouvernement tourna ses vues du côté des emprunts ; l'opération des taxes est longue , il faut les lever , l'argent ne vient que par lam-  
beaux :

beaux ; au lieu qu'un emprunt se forme tout d'un coup, & se leve de même.

Lorsque par la ressource de la banque , le ministère put trouver tout l'argent qu'il voulut , il forma tel projet qu'il lui plut. Ce fut alors qu'on vit des systèmes inouis, qu'avant cet établissement l'Angleterre n'avoit jamais suivis. Qu'un ministre sache où prendre de l'argent , il formera mille plans ; s'il ne fait où le trouver, il sera modéré. L'or , si je puis m'exprimer ainsi , est l'huile de la lampe de l'ambition.

Ce fut alors que la Grande - Bretagne s'éleva au dessus d'elle-même , en voulant figurer avec les premières puissances de l'Europe. Il y avoit huit cent ans que ses forces de terre & de mer étoient relatives à sa population , à ses facultés & à l'étendue de son continent ; ce qui est la vraie puissance politique d'un état : après l'établissement de la banque , cet équilibre fut rompu : elle n'eut plus une marine , mais une armée de terre supérieure à son état naturel.

Il ne faut pas chercher , dans d'autres causes que celle-ci , les vicissitudes qu'elle éprouve aujourd'hui.

Comme la nation & le parlement ont été longtemps prévenus en sa faveur , & que beaucoup de gens le sont encore , je remonterai à son origine.

Ce fut en 1694 , que son établissement se fit. On peut juger par cette date , qui est tout près de nous , de ses vues intérieures par la révolution précipitée qu'elle a causée dans les fonds , révolution qui n'a point d'exemple dans aucune finance de l'univers , depuis l'établissement des sociétés économiques.

*Prem. Part.*

**E**

Regle générale, lorsqu'on voit un établissement changer toutes les anciennes opérations, en former de nouvelles qui n'ont aucune relation aux anciennes, comptez qu'il est mauvais.

Si le roi Guillaume, qui l'institua, l'avoit simplement déclarée représentative des billets, auxquels elle donnoit cours, elle eût pu être de quelque utilité; pour cela, il eût fallu faire plusieurs réglemens, pour prévenir cette longue fuite d'abus qui en ont résulté; mais il est rare que les monarques capitaines joignent, aux vertus militaires, celle des détails économiques, ils sont politiques, soldats, mais jamais financiers.

De tous les établissemens, celui d'une banque est le plus fictif. Elle n'a aucune réalité, son existence est dans son nom: c'est un être de raison, qui tire sa création de l'opinion des hommes; son plus grand enchantement est de substituer des signes imaginaires à des sommes réelles: opération forcée, qui porte toujours une vue avec soi, comme on vient de le voir.

Les Juifs avoient été chassés autrefois de plusieurs états de l'Europe, pour avoir imaginé les premiers qu'on pouvoit changer l'argent en papier, & ensuite changer ce même papier en argent, opération malheureuse, qui a bouleversé la fortune particulière de plusieurs états, dont les sujets ont pu se changer dans d'autres, en emportant tous leurs effets, meubles & immeubles, sans laisser aucune trace de leur évasion.

La première opération que fit la banque de Londres, fut de prêter au gouvernement un mil-



Non deux cent mille livres : somme qui lui avoit été confiée , comme en dépôt , par les souscripteurs , qui n'étoit pas à elle , & qui par conséquent ne lui appartenoit pas.

La seconde , fut d'attirer dans ses coffres tout le numéraire de la nation ; persuadée qu'avec ce grand dépôt elle pourroit former de grands projets , soit en continuant à faire des avances à l'état , soit à gagner de grandes sommes par l'intérêt de l'argent qu'on lui avoit prêté , sans intérêt ; spéculation qui ne tendoit pas à moins qu'à s'approprier tous les capitaux de la Grande-Bretagne.

Le projet fut bien conçu ; il fut bien exécuté. La banque royale devint un gouffre , où toutes les richesses de la nation vinrent se précipiter.

Quand elle eut attiré à elle à peu près tout le numéraire , elle offrit en prêt de nouvelles sommes au gouvernement , qui ne demandoit pas mieux que de les prendre ; c'est-à-dire , comme on vient de le voir , qu'elle lui confia un argent , que les actionnaires ne lui avoient confié que pour qu'elle ne lui confiât pas. Ce qui étoit violer la foi publique.

Le parlement qui auroit dû voir cette lésion des finances , dont le désordre ne tendoit pas à moins qu'à ruiner l'état , s'y prêta ; il ne vit en elle que la facilité de trouver de l'argent , & , au lieu d'arrêter ce monopole , il le favorisa , en se rendant lui-même caution du gouvernement , d'un emprunt qu'il n'auroit jamais dû lui permettre de faire ; ce qui fit le grand triomphe de la banque ; car celle-ci ayant par-là , de son côté , le grand tuteur de la nation , ne

craignit plus ses reproches. Quand la législation elle-même se prête à de pareils abus, la république est perdue.

La cour, qui vit clairement d'où les communes tiroient cette nouvelle richesse, ne manqua pas de profiter de cette découverte.

Avant le regne de Guillaume, lorsque le roi d'Angleterre demandoit de l'argent au parlement, ce corps lui fermoit d'abord la bouche, en lui disant qu'il n'en avoit point : mais, dès que les directeurs de la banque lui eurent remis les clefs du trésor public, le monarque en put puiser tant qu'il voulut, & dès lors les subsides accumulés accablèrent la nation ; c'est ainsi qu'une opération mal combinée peut causer la ruine d'un état.

L'influence de la banque s'étendit par-tout. Elle devint le chaînon qui lia *la puissance législative à la puissance exécutive*. On ne put plus fournir de subsides, déclarer la guerre, lever des troupes, entrer en campagne, sans la consulter. C'est qu'elle avoit dans ses mains les finances, qui sont le premier mobile des opérations militaires.

Regle générale encore, lorsqu'on voit une compagnie passer les bornes de son institution, elle est corrompue. Ceux qui veulent justifier la banque, prennent en garantie la chambre des communes, qui a fait plusieurs fois l'éloge de ses opérations. Mais, ce n'est pas la première fois que cette compagnie a pris le change, & qu'elle s'est trompée sur le choix des moyens qui conviennent pour enrichir l'état. Par quel endroit peut-on louer la banque ? Est-ce par son administration ? Elle a été vicieuse, ayant

avancé, à diverses reprises, au gouvernement, un argent qui n'étoit pas à elle, & a abusé de la confiance publique, en prenant des intérêts qu'elle ne devoit pas prendre.

Je donnerai ici un peu plus d'étendue à ce sujet, en le rapportant aux autres états. Il faut bien que les banques, en général, portent un vice avec elles, puisque leur établissement a causé par-tout le même désordre.

Si l'on examine l'état financier de l'Europe, depuis un siècle, on ne trouve aucun gouvernement qui n'ait souffert de cet établissement.

Quelquefois les directeurs l'ont mal dirigé; souvent les caissiers ont malversé; car toutes les fois qu'on met l'argent du public dans les mains d'un particulier, on lui fait naître la tentation de se l'approprier. Le gouvernement a beau prendre des précautions par des répondans pour le dépôt confié; il n'y a point de caution contre la mauvaise foi.

La France n'est pas encore rétablie des malheurs que lui causa sa banque au commencement de ce siècle, & ne le sera peut-être jamais. Lorsqu'il est question d'un bouleversement général des finances, il faut des générations pour le rétablir; le tems même, qui est un remède à tous les maux, ne fait qu'aggraver celui-ci.

Naples est accablée sous le poids de cette malheureuse administration. Il y a sept monts de piété qui se sont érigés en banques, & qui ont formé un papier circulant. Ces banques se sont rendues dépositaires de tout le numéraire de la nation: toutes les richesses appartiendront un jour aux banques.

Celle de Rome est aussi vicieuse; lorsqu'on



a reçu des billets en paiemens, on ne fait qu'en faire; personne n'a de l'argent pour les escompter : on perd quelquefois deux ou trois pour cent du soir au matin; monopole qui doit à la fin ruiner les finances de cette monarchie ecclésiastique, qui a d'ailleurs tant d'autres vices, que celui-ci est le moindre.

Rien ne prouve plus combien il y a peu d'hommes d'état qui soient à l'abri de la prévention, que d'avoir vu un Greenville faire l'éloge de la banque de Londres. Il élève sa générosité, pour avoir fait présent au gouvernement de cent mille livres sterlings, & avoir avancé un million sur les billets de l'échiquier à trois pour cent, quoique les billets fussent à quatre & perdissent sur la place, & en s'engageant de ne pas demander les fonds pendant deux ans. D'ailleurs, elle avoit été la première à donner l'exemple de la dette publique.

On peut appliquer ici à cette compagnie le proverbe françois: *du bien d'autrui large courroie*. En effet, voilà bien du désintéressement pour une banque fondée sur l'intérêt. Lorsqu'une société d'hommes livrés à l'argent par état, fait un grand présent au gouvernement, il me semble voir une compagnie de traitans qui, l'argent à la main, viennent acheter le droit de faire des monopoles.

Ce ministre auroit dû favoir que les compagnies ne sont généreuses que par avarice, & qu'elles ne donnent beaucoup que pour recevoir davantage.

Il n'y en a point qui se montre plus splendide que celle des fermiers-généraux en France. Elle offre toujours au roi des millions en sus

de l'ancien contrat , mais ce n'est que pour mieux accabler l'état. Le désintéressement des compagnies n'est autre chose qu'un raffinement d'intérêt.

Ce n'est point par générosité que la banque a fait ses efforts pour soutenir le crédit national , elle savoit que si celui-ci étoit entièrement détruit , la banque restoit ensévelie sous sa ruine , ainsi que la direction. Voilà la clef de sa conduite & celle de son désintéressement , que Greenville & le parlement ont tant loué. On ne lui a pas plus d'obligation qu'à une société qui , étant à la veille d'être éteinte , fait tous ses efforts pour se maintenir. Si son existence eût été indépendante des révolutions du *crédit national* , on l'eût vue froide & indifférente pour ce même crédit , au soutien duquel elle s'est prêtée avec tant de zèle. Que si l'on ne veut pas donner à cette banque des vues si criminelles , on ne peut s'empêcher de se prêter à cette idée , qu'elle a été la source de tous les emprunts , qui font gémir aujourd'hui la nation sous le poids des impôts.

Telle est l'alternative d'un gouvernement lorsqu'il doit beaucoup , que non-seulement il ne peut pas payer , mais que même il ne doit pas payer. Voilà les inconvéniens de la dette nationale : je n'en connois point les avantages.

On a beau mettre de la métaphysique numérique dans les calculs que l'on fait à ce sujet , il fera toujours vrai , que la grande famille doit ressembler aux petites , dont elle est composée. Il est certain , qu'un citoyen endetté au delà de ses facultés , est dans une crise violente. Sa famille languit , sa maison est en désordre ; &

généralement toutes les branches de l'administration domestique en souffrent : or , ce qui est en petit dans une maison particulière , doit se trouver , en grand , dans la maison de la république générale.

Voici d'autres réflexions. Lorsqu'un gouvernement emprunte au delà de ses facultés , il faut qu'il y ait en lui un vice qui l'a porté à contracter une pareille dette. Or , le moyen que l'Angleterre a employé pour se procurer de l'argent , est si désordonné , que le fils de famille , le plus dérangé , les imagine à peine.

C'est en vain qu'on veut attribuer ce désordre aux guerres du siècle ; de tout tems l'Angleterre s'est battue avec la France , si on fait même attention aux divisions des deux nations , & qu'on compare les faits d'armes , on trouvera que les batailles d'aujourd'hui , comparées aux anciennes , ne sont que de petits combats.

Comme tous les désordres ont leur origine , cette dette immense tire sa cause de la banque royale.

Ses défenseurs ont dit que son établissement a cet avantage , qu'il double son numéraire , en ajoutant une valeur fictive à la réelle ; c'est-à-dire que , lorsque le papier qui représente l'argent circule , l'argent circule aussi. C'est dans cette seconde circulation qu'est le premier vice de la banque.

Toutes les fois qu'un particulier confie ses fonds à une caisse & que celle-ci lui donne un billet , ce fonds doit y rester , & ne pas en sortir. C'est un *mont de piété* , où l'on a mis des effets en dépôt.

Il est de droit que les actionnaires puissent



avoir leur argent , en aussi peu de tems qu'il en faut pour le compter.

Au milieu du siècle passé , la Hollande donna un exemple de cette bonne foi , qui doit régner dans les dépôts publics. L'invasion de l'armée Françoisé dans les Provinces-Unies , ayant fait craindre aux actionnaires une révolution générale dans les finances , chacun voulut réaliser. Les directeurs de la banque sortirent des caves l'argent qui leur avoit été confié , & qui y étoit enseveli depuis plus de soixante ans : probité qui ne se trouve point dans celle d'Angleterre. On sait l'embarras où elle se trouve , lorsque quelque événement imprévu diminue la confiance publique. Les commis paient alors en argent blanc , qu'ils comptent & recomptent plusieurs fois pour gagner du tems , & se procurer par des remises des caisses étrangères un argent qui devroit se trouver dans sa caisse.

Il est inutile de dire , qu'il est indifférent à un créancier de savoir l'usage qu'on a fait de son argent , pourvu qu'il soit remboursé dans le tems qu'il le demande. L'intention de l'actionnaire , lorsqu'il a confié son dépôt , a été qu'il ne soit point déplacé. C'est le local qui le détermine. Il est tranquille lorsqu'il sait où est sa somme ; & il ne l'est plus quand il soupçonne qu'elle n'est pas au lieu où il l'a portée.

On a beaucoup fait valoir cette augmentation des richesses fictives , ajoutées à la réelle par l'établissement de la banque. Mais on ne fait pas attention que ce double emploi est plus propre à appauvrir la nation qu'à l'enrichir. Le capital du numéraire n'est point réparti géométriquement ; il est dans la masse com-

mune des richesses. Les arts , le commerce & l'industrie peuvent seuls en faire jouir les différentes classes de la société. Or , lorsqu'une fois la mesure de la richesse générale est remplie , & que le prix de toutes les choses qui représentent l'argent est établi , rien n'est plus dangereux que d'augmenter cette mesure.

Il faut expliquer ceci. Toutes les choses sont représentées par l'or & l'argent , qui sont représentés à leur tour par ces mêmes choses ; car nous n'avons pas d'autre mesure que celle des métaux. Si le total de la somme est de cent millions , toutes les choses qui sont dans le commerce ou dans l'état civil seront représentées par cent millions ; cinquante millions représenteront la moitié ; dix millions le dixième ; cinq le vingtième ; jusqu'à une livre , qui représentera la millionième partie des choses qui ont une valeur : or ces prix relatifs étant une fois fixés , si , par une spéculation particulière de la banque elle ajoute trente millions de plus à la première somme capitale qui avoit fixé les valeurs , & que dans peu , par une seconde , elle les augmentât , cela causeroit dans l'industrie , les arts & le commerce , une altération relative à cette nouvelle somme ; c'est à quoi ceux qui ont traité jusqu'ici cette matière n'ont pas fait attention. J'en fais bien la raison ; c'est que leur génie spéculatif n'a pas percé jusques-là.



Je donne ici plusieurs lettres que mon Libraire m'a remises. Les deux premières ne signifient pas grand chose ; elles sont sur la danse : ainsi, si je les publie , ce n'est que pour l'honneur de la correspondance.

„ MONSIEUR L'ESPION ,

„ DE tout tems la danse découvrit à l'univers les mœurs des peuples divers ; voilà pourquoi les auteurs qui , en écrivant l'histoire , se sont piqués de cadence , ont tous jours parlé de la danse ; voilà aussi pourquoi M. Hamilton a acheté à Naples tous les vases Etrusques qui représentent les figures dansantes , dont les morceaux , qu'il a vendus fort chers à George III , ont formé une fort belle collection de pots cassés : pots cassés qui ont raccommode sa marmite , qui étoit si fêlée que , sans les Etrusques , elle seroit renversée. Les Italiens ont un terme pour exprimer cette nouvelle industrie ministériale ; ils appellent cela *ingeniarfi*. Quoi qu'il en soit , comme espion-gazetier , je vous prie de faire passer ces réflexions à la postérité : on saura par elles comment dansoit l'Angleterre à la fin du dix-huitième siècle.

„ Je fus dernièrement au bal de Cornelys. La salle étoit bien garnie ; mais la compagnie étoit mal choisie. En général , l'assemblée de femmes n'étoit composée que de ces créatures qu'à Paris on nomme *impures*.



„ Chaque bagno y avoit envoyé une pièce  
 „ de son gibier , & comme celui-ci a un goût  
 „ fort & relevé , on y sentoît la venaison de  
 „ tous côtés.

„ Les habits y étoient sans goût , sans génie.  
 „ La plupart des caracteres étoient tirés du  
 „ théâtre de la comédie Italienne : c'étoient  
 „ des Pierrots , des Arlequins , des Pantalons ,  
 „ & autres masques polîcons.

„ Les amusemens publics en Angleterre dé-  
 „ clinent. A force de se divertir souvent , on  
 „ se divertit mal. Autrefois les mascarades de  
 „ Haymarket étoient mieux choisies. Le carac-  
 „ tere des hommes , des peuples , des nations ,  
 „ des sectes , y étoit représenté. Outre les  
 „ filles de joie , qui étoient déguisées , les reli-  
 „ gions y alloient masquées. On y voyoit des  
 „ quakers , des ministres , des imans , des man-  
 „ darins , & des prêtres romains ; quelquefois  
 „ même le pape y assistoit pontificalement.  
 „ Alors pour rendre la fête plus belle , le haut  
 „ clergé y venoit masqué avec toute sa suite.  
 „ Mais l'église catholique ce soir n'étoit pas  
 „ au bal ; je n'y vis pas un seul cardinal. Je  
 „ n'y rencontrai que quelques moines. Un  
 „ Capucin m'aborda , un Théatin m'approcha ,  
 „ & un Bernardin me parla. Mes réverends ,  
 „ leur dis-je , permettez-moi de vous repré-  
 „ senter qu'au lieu d'être céans , il seroit mieux  
 „ pour vous d'être dans vos couvens. Pour  
 „ moi , dit le Capucin , je n'attends que le  
 „ signal de mâtines pour quitter la compagnie ;  
 „ mais je crois que cette nuit je n'y assisterai  
 „ pas , car la cloche de mon couvent de Calais  
 „ ne s'entend pas ici.

„ Cependant ce bal , valant , malant , valoit  
 „ mieux que celui du roi ; car après avoir dan-  
 „ sé , on y a de quoi croustiller. A une heure  
 „ après minuit on vint nous avertir qu'on avoit  
 „ servi. Alors l'assemblée , qui étoit au grenier ,  
 „ descendit à la cave pour souper ; où , pour  
 „ que la fête fut plus magnifique , on y devoit  
 „ manger au son de la lanterne magique. Le  
 „ caveau étoit mal illuminé , mais on y avoit  
 „ toujours assez pour manger ; chaque table  
 „ étoit en long , ainsi que dans un réfectoire.

„ Cependant je m'aperçus que le maître  
 „ d'hôtel s'étoit trompé ; car , soit par mégar-  
 „ de ou de dessein prémédité , il n'avoit placé  
 „ que cinquante couverts à chaque rang , quoi-  
 „ qu'à la porte nous fussions plus de cinq cent  
 „ qui avions également payé. Il y avoit cette dif-  
 „ férence que , chez les moines dans le réfec-  
 „ toire , *chacun y rit en branlant la mâchoire* ;  
 „ au lieu que dans celui-ci , les uns mangeoient  
 „ & les autres regardoient.

„ Ceux qui étoient par derrière escamot-  
 „ toient de tems en tems quelques cuisses de  
 „ canard , couvertes de grandes pieces de lard.  
 „ J'envoyai le Capucin à la quête , qui , un  
 „ moment après , revint la besace comble.  
 „ Il avoit tant de vivres , que la moitié auroit  
 „ pu nourrir une communauté ; c'étoit un gros  
 „ pâté doublé de trois chapons , six langues  
 „ fourrées , quatre cent écrevices , avec un  
 „ gros dindon. A la vue de tant de munitions ,  
 „ tu Dieu ! mon révérend , lui dis-je , il faut  
 „ que vous ayez un talent particulier pour  
 „ émouvoir ainsi les âmes à pitié : si jamais je  
 „ deviens général des capucins , je vous ferai

„ pourvoyeur à vie de toute la capucinière.  
 „ D'ailleurs , le souper par lui-même étoit  
 „ confus , mal arrangé , mal ordonné. On me  
 „ dit , pour raison de cette déroute , que la  
 „ maîtresse du bal avoit fait banqueroute. Ce  
 „ n'est pas , me dit un masque , que la nation  
 „ angloise n'ait pas été généreuse envers elle ,  
 „ car dans quinze ans elle lui a fourni près de  
 „ cinquante mille livres ; mais vous savez que ,  
 „ dans la danse , il arrive toujours que ce qui  
 „ vient par la flûte , s'en va par le tambour.  
 „ Après qu'on eut bien bû & mal mangé , on  
 „ retourna au grenier , où on dansa avec plus  
 „ de gaieté. Cependant je m'aperçus que les  
 „ femmes à gibier avoient les jambes chan-  
 „ cellantes : j'en ramassai trois ou quatre qui  
 „ s'étoient laissé tomber ; on dit que c'est  
 „ l'effet du vin de France qui , pris en abon-  
 „ dance , est contraire à la danse.  
 „ Le bal étant avancé , il fut question de  
 „ s'accoupler ; la moitié de l'assemblée fémi-  
 „ niné engagea la masculine à l'accompagner ,  
 „ & comme deux moitiés unies font un tout ,  
 „ j'observai que la plus grande partie de cet  
 „ hôtel, alla cette nuit coucher au bord--l.



#### MONSIEUR L'ESPION,

**J**E descends en droite ligne de la famille  
 d'Elie. „ Je m'appelle Salomon , usurier de  
 „ métier , Juif de religion. Mes premiers an-  
 „ cêtres étoient à Jérusalem , lorsque le tem-  
 „ ple s'écroula soudain. Je ne fais pourquoi



„ cet édifice , qui devoit durer si long-tems ;  
 „ périt , à ce qu'on nous dit , dans un moment :  
 „ mais c'est un point de notre religion , dont il  
 „ n'est pas question.

„ Je fus , il y a quelque tems , au bal de la  
 „ Cornelys , où je ne trouvai de ma connois-  
 „ sance , ni corbeau , ni corneille. L'assemblée  
 „ étoit brillante , mais elle étoit bâillante ;  
 „ je ne fais ce que c'étoit , mais chacun s'y  
 „ ennuyoit.

„ Pour qu'on ne me connût pas , je m'étois  
 „ masqué en Rabin ; en effet , comment diable  
 „ deviner qu'un Juif se soit lui-même rabinisé.

„ Comme je m'étois mis en pension chez la  
 „ maitresse de l'assemblée , pour la nuitée , &  
 „ que je savois qu'on y mangeoit , j'avois ré-  
 „ solu de bien escompter mon *ticket* [\*]. Je  
 „ me préparai à bien officier ; pour cet effet je  
 „ descendis au buffet , après qu'on eut fini les  
 „ violons ; mais je n'y trouvai que du cochon.  
 „ Il y avoit deux tables , sur lesquelles la plus  
 „ grande pitance étoit cent jambons de Ma-  
 „ yence : or pour peu que vous soyez Juif ,  
 „ vous saurez que de cette viande immonde  
 „ nous n'en mangeons jamais.

„ Comme depuis la confusion des mœurs ,  
 „ des coutumes & des langues , les enfans de  
 „ la tribu d'Israël sont aussi gais que ceux de  
 „ la tribu de Bethléem , & que nous ne vou-  
 „ lons pas renoncer au bal ; car puisque le roi  
 „ David gambadoit autour de l'arche , nous

---

[\*] On appelle ici ticket , ce qu'en France on nomme  
 billet.

„ avons droit de maintenir notre tribu en danse.  
 „ Voici donc quel est mon plan ; je propose  
 „ une table dans cette assemblée , qui ne sera  
 „ formée que d'Israélites ; & afin que nos frè-  
 „ res les Juifs puissent s'y rendre en foule ,  
 „ nous enverrons la veille du bal notre tueur  
 „ de poules , car c'est encore ici un point de  
 „ notre religion qu'il ne peut entrer dans notre  
 „ corps aucun animal , que nous n'ayons nous-  
 „ mêmes égorgé. Si nous mangions une arai-  
 „ gnée , il nous faudroit en pareil cas , la tuer  
 „ avec le couteau de Judas.  
 „ Si vous faites réussir ce projet , je vous  
 „ promets à chaque fête de vous faire souper  
 „ avec la synagogue tête-à-tête.

„ Je suis , &c.

„ SALOMON „



„ MONSIEUR L'ESPION ,

„ J E vous vis au théâtre de Covent-Garden  
 „ dernièrement , où l'on jouoit la comédie du  
 „ *Rehearsal*. Je ne sais si vous connoissez l'ac-  
 „ teur qui jouoit le rôle de *Bay* , il y a quel-  
 „ ques années , qu'on le comparoit à celui qui  
 „ le joue cette année. Le premier le repré-  
 „ sentoit avec toute la finesse de l'art , sans  
 „ sortir de la nature ; le second le charge tant ,  
 „ qu'on prendroit son *Bay* pour un vrai char-  
 „ latan. Lorsqu'au théâtre on s'éloigne du bon  
 „ sens & de la raison , il faut en fermer la

„ porte , car il n'y a plus de représentation.  
 „ Cette piece est déjà par elle-même trop  
 „ chargée ; or si l'acteur par son habit , ses  
 „ gestes , ses contorsions , en change tout-à-  
 „ fait la figure , elle devient pour me servir  
 „ d'une expression Italienne , *una caricatura*.

„ Il est question , dans celle-ci , de la cri-  
 „ tique d'une répétition : or si un entrepre-  
 „ neur de théâtre , comme ce second *Bay* ,  
 „ faisoit ainsi répéter , on le prendroit pour  
 „ un fou à lier ; non-seulement il fait alors  
 „ du *Rehearsal* , une comédie , mais même  
 „ une bouffonnerie. Il faut distinguer le carac-  
 „ tere de la scene , sans quoi l'acteur reste en  
 „ arriere & le spectateur en défaut.

„ Si on compte cent lieues du tragique au  
 „ comique , il y en a un million du comique  
 „ au bouffon.

„ On doit cette justice au célèbre Garrick ,  
 „ que dans tous les rôles qu'il joua , jamais  
 „ il ne les outra. Il prit toujours la nature pour  
 „ guide , & c'est par-là qu'il excella. Il ne con-  
 „ fondit point la bonne comédie avec la fausse  
 „ plaisanterie. Le vrai comique est fin , rempli  
 „ de sel , aisé , délié , & lorsqu'il est chargé ,  
 „ il est toujours défiguré ; le bouffon est le  
 „ monstre de la scene comique , il ne la repré-  
 „ sente pas , il la rend difforme ; c'est un ori-  
 „ ginal informe.

„ Je remarquai que vous étiez étonné de  
 „ voir ce nouveau *Bay* si claqué , car il ne  
 „ faisoit pas un geste & ne chargeoit pas une  
 „ seule mauvaise plaisanterie qu'elle ne fût ap-  
 „ plaudie : mais cela ne doit pas vous sur-  
 „ prendre , le spectateur Anglois n'a point de



„ sentiment passif , au théâtre tout en lui est  
 „ monté sur le pied de l'actif. Son esprit est  
 „ local , il est logé là où il se trouve planté.  
 „ A la comédie il rit souvent sans savoir pour-  
 „ quoi , il rit & cela lui suffit.

„ Il y a des Bretons qui , depuis soixante  
 „ ans de pere en fils , rient au *Rehearsal* ;  
 „ c'est une affaire de famille , or on ne peut  
 „ pas changer ce que le sang a formé. Donnez  
 „ à ceux-ci un *Bay* qui ait de la raison , où  
 „ un *Bay* qui soit poliçon , cela leur est égal ,  
 „ ils riront.

„ Le spectateur Anglois a une autre excel-  
 „ lente qualité , c'est qu'il ne se ressouvient  
 „ pas du passé ; il oublie dans un moment  
 „ l'acteur qui l'a diverti pendant trente ans.  
 „ Celui-ci s'est-il crevé à force de représenter ?  
 „ Veut-il alors se reposer ? Est-il mort pour  
 „ le théâtre ? A-t-il quitté la scene ? On a  
 „ d'abord fait son oraison funebre. Pauvre  
 „ diable ! c'étoit un bon acteur ; c'est dom-  
 „ mage qu'il ne nous divertisse plus ; moyen-  
 „ nant quoi tout est dit , & on n'en parle plus.

„ J'ai voulu vous prévenir par cette piece  
 „ d'espionnage , afin que dans quelques-unes de  
 „ vos spéculations vous en fassiez usage ; car  
 „ j'ai imaginé que vous ne manquerez pas  
 „ d'examiner les vices qui regnent sur les théâ-  
 „ tres de Covent-Garden & de Drury-Lane ,  
 „ afin de les publier dans vos entretiens.

„ Si vous mettez votre critique en musique ,  
 „ comme c'est aujourd'hui l'usage dans le grand  
 „ comique ; je vous assure , M. l'espion , que  
 „ vous aurez longtems de quoi faire jouer les  
 „ violons.

„ Je suis , &c.

Cette quatrième lettre m'est venue de la part d'une marchande de modes du Strand. En lisant celle-ci , je n'en entendois pas le sens au commencement , mais à la fin elle s'explique très-distinctement. J'ai remarqué que les femmes , en général , ne développent pas d'abord leurs sentimens. Si elles font l'amour , ce n'est que lorsque la passion est usée , qu'elles se déclarent à celui qui l'a causée ; si elles se marient , il faut dix ans avant que leurs époux les connoissent parfaitement. Si elles écrivent , ce n'est qu'à la fin de la lettre qu'elles s'expriment clairement.

---

„ MONSIEUR ,

„ JE suis une marchande de modes , dont la boutique est dans le Strand. C'est moi qui fais venir de Paris tous les mois , une très-jolie poupée de bois. On me l'envoie habillée comme le sont les Françoises , pour donner du goût aux Angloises ; car sans cette poupée , elles ne seroient point habillées , mais seulement fagotées.

„ J'ai vu par votre préface , que vous voulez voir ma poupée face-à-face , afin d'examiner si le mouchoir qui couvre sa gorge , mis avec art sur cette partie-là , n'en laisse pas plus voir qu'il n'y en a. *Sir , vvhhat do you mean by that ? Do you believe that , Mademoiselle is a vvhore ? Or , do you take me for a mackereel ? Indeed , Sir , if you think so , you are in a great mistake. My aall is the most honorable Demoiselle that ever vvvas en Angleterre.*

„ J'aurai bien d'autres choses à vous dire sur mon honnêteté , mais je vais au plus pressé. Vous saurez donc qu'outre la petite poupée , dont je viens de vous parler , j'en ai d'autres dont je vais vous parler. Celle-ci ne font pas de petits morceaux de bois , faits pour amuser les jeunes filles & les petits garçons , mais des pieces de chair taillées tout exprès pour divertir les grands garçons. Par exemple , j'ai une poupée de cinq pieds trois pouces , qui a la peau blanche , le teint uni , la taille fine & déliée ; si les poupées blondes ne vous plaisent pas , j'en ai une qui vous charmera : c'est une brune qui est d'une beauté ravissante , celle-ci a les yeux & les cheveux noirs comme du geai.

„ Si vous voulez venir prendre du thé avec mes poupées , vous les trouverez tous les soirs chez moi , à cinq heures , dans un très-beau parloir où il y a un grand canapé , pour la commodité des buveurs de thé.

„ Ma boutique n'a point d'enseigne , mais il y a sur la porte une lanterne & une poupée à la fenêtre. La lanterne est noire & la poupée est blanche. Je vous serai obligée , en attendant , de recommander mes poupées au public , dans votre brochure qui paroît tous les samedis ; car le dimanche à Londres , il y a tout plein de gens , tant en hiver qu'en été , qui n'ont d'autre affaire que celle de boire du thé ; cependant paroissez chez moi , car mes poupées ont à vous parler.

„ Je suis , &c.



## R E P O N S E.

„ J E n'ai plus de goût pour les grandes poupées ; lorsqu'on est parvenu à l'âge de six croix , les poupées de chair amusent moins que celles de bois.

„ Je suis , &c.

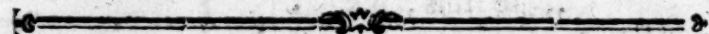


„ MONSIEUR L'ESPION ,

„ J E fus hier au soir au théâtre de Haymarket , avec mon fils qui sort du college d'Oxford. Dans le grand ballet de la première danseuse , elle fit un pas très-brillant , mais un peu indécent. En faisant une cabriole , dont j'ignore le nom , on eut dit qu'elle n'avoit point de jupon. Elle montra sa jambe droite depuis la cheville jusqu'au dessus du genou , pendant que la gauche qui étoit en l'air , se débattoit dans les airs. Vous ne sauriez croire , M. l'Espion , combien une jambe femelle , vue en plein par un jeune garçon , lui fait d'impression. Mon écolier d'Oxford , ce matin , ressembloit à un mort , tant cette jambe lui avoit travaillé l'esprit toute la nuit. A peine fut-il au lit que son esprit s'échappa à l'opéra , où il trouva la danseuse à la jambe en l'air , avec qui il fit un pas de deux aussi vite qu'un éclair ; car un jeune homme qui passe une nuit avec une fille de l'opéra , tire bon parti de son songe , même en songe. En règle de bonne morale , il faudroit qu'il y eût un jour

de semaine pour les jeunes garçons , où de petites Demoiselles danseroient avec des jupons longs , & qu'on gardât les grands ballets pour ces vieux barbons , chez qui les jambes des filles de l'opéra ne font plus d'impression.

„ Je suis , &c.



La lettre suivante ne dit pas grand chose ; mais comme elle est en mon honneur , je la publie ici pour me servir d'éloge.

„ MONSIEUR ,

„ **A** votre première apparition , vous annon-  
 „ cates un repas littéraire ; où chaque sorte de  
 „ génie auroit de quoi manger & boire. Le  
 „ *Ros-beef* étoit destiné aux politiques qui ont  
 „ l'estomac fort & bien constitué ; les poulets  
 „ à ceux qui en littérature sont foibles & dé-  
 „ licats ; & la crème fouettée pour les esprits  
 „ légers & volatils en pensées ; mais ce plat ne  
 „ devoit paroître que le dernier.

„ Après cette description annoncée dans  
 „ votre préface , je courus à votre table pour  
 „ y prendre place. Mais je trouvai que votre  
 „ maître-d'hôtel s'étoit trompé , car il servit le  
 „ dernier plat le premier. Le désordre dans le  
 „ service dura tout le repas. Le second plat  
 „ n'étoit pas meilleur que le premier , & le  
 „ premier ne valoit pas mieux que le dernier.  
 „ Or , s'il faut vous dire librement ma pensée ,  
 „ on ne donne pas à dîner au public avec de  
 „ la crème fouettée.

„ Je suis , &c. ”



S U P P L É M E N T  
A U  
T R O I S I E M E N U M E R O  
D E  
L'ESPION FRANÇOIS  
A L O N D R E S.



*Les Lettres suivantes n'ont pas besoin d'explication.*

MONSIEUR L'ESPION,

„ J'AI vu par le *courier de France*, que M. le duc de Chartres a parié avec M. le comte d'Artois, qu'il feroit plus d'enfans à madame la Duchesse, qu'il n'en feroit à Son Altesse.

„ La gageure est nouvelle; c'est peut-être la premiere fois que deux époux se sont ainsi provoqués; d'autant plus que les grands ne pensent jamais à faire des enfans, & s'ils en font à leurs femmes, c'est toujours par distraction.

„ Cependant un homme a calculé les paris



que les souverains avoient faits , ou pouvoient faire sur leur progéniture.

„ L'empereur a laissé entrevoir qu'il pouvoit parier. Il est dommage qu'il ait fini sa gageure avant le tems de la clôture.

„ Si le roi de France veut parier , le bon Dieu veuille l'exaucer !

„ Le roi de Prusse en se mariant , fit le pari d'avoir des enfans ; mais on dit qu'il l'a perdu , faute de pouvoir mettre au jeu.

„ Le roi de Pologne montre beaucoup d'ardeur de devenir un grand parieur : mais il y a apparence qu'il mourra avec l'envie de faire la gageure , faute de la metteuse-en-œuvre.

„ Celui de Suede n'est pas parieur en progéniture ; s'il gage c'est en littérature : on doit avoir plus de foi à son frere Adolphe qui , à Rome , Naples , Milan , Venise , a souvent mis au jeu pour assurer sa mise.

„ Le roi de Danemarck a essayé , mais quelques - uns prétendent qu'il s'est trompé ; du moins les naturalistes ont assuré , que ce n'est pas ainsi qu'il faut gager : d'ailleurs lorsqu'on renvoie sa moitié , on n'a pas envie de parier.

„ Charles III avoit fort bien commencé , mais la chasse a interrompu la progéniture , & le pari est resté à moitié chemin de la gageure.

„ Le roi de Naples annonce avec faste & grandeur de devenir un grand parieur. Si la ligne clandestine ne l'arrête au fort de sa gloire , il fera autant d'enfans que Léopold son frere.

„ Le prince héréditaire de Modene auroit pu parier ; car il a donné des enfans mâles à la postérité , mais c'est du mauvais côté.

„ Le

„ Le duc de Parme peut gagner par-ci par-là , que son altesse royale accouchera ; mais la gageure n'est pas réglée , car Monsieur se couche le soir , & Madame dans la matinée. Or dans le livre de la conjonction , il est dit que , pour enfanter , il faut se rencontrer.

„ Le grand-duc de Toscane , en progéniture , eut pu dans ce genre de gloire défier le plus grand potentat de la terre ; il est vrai qu'il tient ses paris de Madame sa mere.

„ George III en se mariant , promet de faire beaucoup d'enfans , & il a si bien réussi , que la reine pendant quinze ans en a fait un chaque année. Lorsqu'on sait bien faire une chose , il ne faut faire que cette chose.

„ Le roi de Sardaigne n'eut pas mal gagné , si en se mariant il eût parié d'avoir beaucoup d'enfans ; mais c'est peut-être à ce jeu seulement , qu'il pouvoit gager sûrement.

„ De tous les champions , le plus verd est le duc de Wurtemberg : *distinguo* , par la ligne clandestine , car dans la légitime , il ne pourroit pas montrer un bras , au lieu qu'au milieu de ses ariettes , il pouvoit montrer vingt têtes.

„ Je suis , &c. ”.



La Lettre suivante est adressée à Milord North.  
On me l'a envoyée de France pour la publier.

Paris, 1er. Mars 1778.

„ MONSEIGNEUR,

„ JE vous envoie une chanson pleine de grâces  
& de ris, à la mode de Paris. C'est l'histoire de  
votre ministère en ton lyrique, dont voici les  
paroles & la musique.

Sur l'air : *Jaime mieux ma mie, ô gué.*

„ Messieurs, vous rappelez-vous,  
„ De franche mémoire,  
„ Qu'un jour, jasant entre nous,  
„ Rêvant de victoire,  
„ Je dis que, dans quelque tems,  
„ Je rendrois à ses enfans  
„ La mere patrie, ô gué,  
„ La mere patrie.

„ Alors, j'ignorois vraiment  
„ Qu'une armée entière  
„ Fut, sans mon consentement,  
„ Faite prisonniere;  
„ Aussitôt que je l'appris,  
„ Sans m'émouvoir, je me dis,  
„ Une autre campagne, ô gué,  
„ Une autre campagne.

„ Nous avons force soldats,  
„ Une flotte unique,



„ Nous pourrions aux Treize Etats  
 „ Faire encor la nique :  
 „ Si le Congrès obstiné,  
 „ Plus qu'on n'avoit soupçonné,  
 „ Etoit plus traitable, ô gué,  
 „ Etoit plus traitable.

„ Dans notre position  
 „ Très-embarrassante,  
 „ Une proposition  
 „ Sur trois se présente :  
 „ Guerroyer pendant cent ans ;  
 „ Rappeler nos régimens ;  
 „ Ou demander grace, ô gué,  
 „ Ou demander grace.

„ La premiere me plairoit,  
 „ Mais, quelle dépense !  
 „ La seconde affermiroit  
 „ Leur indépendance :  
 „ Faire tout ce qu'ils voudront  
 „ Tout ce qu'ils demanderont,  
 „ Voilà le plus sage, ô gué,  
 „ Voilà le plus sage.

„ Puisque nous sommes réduits  
 „ A sauter la planche,  
 „ A cinq bavards bien instruits  
 „ Donnons carte blanche ;  
 „ Qu'on traite avec généraux,  
 „ Majors, sergens, caporaux,  
 „ Et point d'étiquette, ô gué,  
 „ Et point d'étiquette.

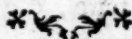
„ Quant aux objets du traité,  
 „ Ils n'importent gueres :

¶ Ce qui peut être arrêté  
 „ Par nos commissaires ,  
 „ Est nul & non venu ,  
 „ Ainsi qu'en l'acte est pourvu ,  
 „ La bonne aventure , ô gué ,  
 „ La bonne aventure.  
 „ Je vois que quelqu'un de vous ,  
 „ Au regard finistre ,  
 „ De vous avoir trompés tous ,  
 „ Blâme le ministre :  
 „ A cela , modestement  
 „ Je dis que le parlement  
 „ S'est trompé lui-même , ô gué ,  
 „ S'est trompé lui-même.

„ Cependant , monseigneur , malgré ces couplets , rassurez-vous , ne craignez pas que nous vous déclarions la guerre ; tout ceci se passera en chansons. Nos canons resteront là où ils sont , & nos soldats dans leurs garnisons. Notre gouvernement a résolu , de vous affoiblir sans coup férir.

„ Dans cette guerre nous vous avons laissé égorger sans nous en mêler. Maintenant que la tragédie est prête à terminer , nous paroissions derrière la scène pour l'achever. Nous faisons avec les Américains un traité de réunion , or ceci n'est pas une chanson.

„ Je suis , &c.



*Sur la Communion de VOLTAIRE.*

MONSIEUR ,

„ O N écrit de Paris par un avis particulier , que Voltaire a confessé & communiqué. Ce n'est pas la première fois que cet auteur en badinant , a reçu ces deux sacremens. Mais on dit que cette fois-ci la peur du diable l'a saisi , & que craignant d'aller griller avec Grisbourdon , il a fait son abjuration.

„ Je vous prie dans votre première oraison , de nous parler de cet athée qui mérite votre attention.

„ Vous savez qu'au lieu de l'envoyer à Bicêtre , malgré son âge , on l'a reçu à Paris comme le coq du village. Le plus auguste corps a député vers lui , comme s'il eût été l'auteur de *Sans-fouci*.

„ Il n'y a pas eu jusqu'à l'abbé l'Atteignant , qui ne lui ait fait son compliment. Ah ! ah ! monsieur l'impie , vous voilà donc ici ! Je vous attendois il y a dix hivers , pour vous accompagner aux enfers. Maintenant que vous êtes prêt à mourir , point de foiblesse humaine. Montrez à l'univers que vous savez braver St. Denis , les démons & l'enfer. Descendons gaie-ment dans le sombre manoir. Je veux voir , lorsque nous brûlerons tous les deux , qui rira le mieux. Mais , traître , tu pâlis , tu démens , dans ce moment ! tes livres & tes écrits. Jusqu'au bout tu ne fais pas jouer le rôle d'athée ; pars donc seul , je t'abandonne à Grisbourdon , au diable & à ta destinée.

„ Je suis , &c.

F 3





# L'ESPION FRANÇOIS A LONDRES.

---

## NUMERO IV.

---

**L**ES livres sont les fils des auteurs. Pénétré de l'amour paternel , je fus , il y a deux jours , sans dire mon nom , à l'affût de ma réputation. A cet effet , je me rendis dans un de ces lieux , où les savans s'assembloient tous les jours.

Jadis ces académies des Bretons se tenoient dans des bouchons ; mais depuis que l'impôt a renchéri le vin , & que le claret est à fix schellings , on les a transférées dans des caffés publics , où pour trois sols un homme a de l'esprit. J'arrivai dans un de ceux-ci , au moment où l'on jugeoit mes feuilles juridiquement ; j'étois sur la sellette , où un habitant de *Temple-bar* , en robe obscure , instruisoit mon procès en littérature.

„ Que dites-vous „ , demanda - t - il à un homme qui étoit à côté de lui , „ de l'*Espion* „ *François* ? Je dis , répondit celui - ci , que „ c'est un ouvrage réchauffé , un *Spéctateur* „ manqué. Il faut avoir le diable au corps „ , [reprit-il , en forme de parenthèse] ; „ ou „ ce qui est la même chose , il faut être possédé „ du démon , pour écrire sur les mêmes sujets

„ que les plus beaux génies d'Angleterre ont  
„ traités.

„ Je suis de votre avis „ , reprit un autre  
bel esprit , qui s'étoit brûlé le bout des lèvres ,  
ayant pris son café bouillant , pour répondre  
affirmativement.

„ Il est certain , ajouta-t-il , qu'après le cé-  
„ lebre Adisson qui , à la vérité , n'écrivit jamais  
„ bien ni en vers ni en prose ; Richard Steele  
„ qui , malgré sa taciturnité , babilla tant , qu'il  
„ fut chassé du parlement ; Roger de Coverly ,  
„ dont la nation a hérité une très-jolie con-  
„ tredanse ; André Freeport , Capitaine Sen-  
„ try , Guillaume Honeycomb [\*] ; il est  
„ certain , dis - je , qu'après ces illustres écri-  
„ vains , tous les morceaux de morale sont des  
„ riens „.

Cependant un homme de l'assemblée ayant  
sourî à cette assertion , le premier académicien  
le prenant pour une dérision , s'écria “ Mes-  
„ sieurs , les paris sont ouverts. Je gage cent  
„ guinées qu'après ces auteurs il ne sauroit y  
„ avoir un *Spéctateur* en Angleterre.

Qui que ce fut n'accepta le pari , parce que  
peut-être personne n'avoit la valeur du défi ;  
car à Londres les académiciens de semblables  
lieux , ne sont pas fort pécunieux. Dans une  
capitale où chacun a son argument dans sa  
bourse , le plus convaincant est celui qui a le  
plus d'argent.

„ J'ai parcouru cet ouvrage , dit un qua-  
„ trieme bel esprit ; il n'est point de mon goût ,

---

[\*] Noms désignés dans le *Spéctateur*.

„ & à vous parler net , je le mets au - dessous  
 „ du Journal de Linguet.

„ Messieurs „, interrompit un petit homme  
 présomptueux , fier & arrogant , comme sont la  
 plupart des petits hommes ; “ je n’ai lu de cet  
 „ auteur que son repas littéraire , où je n’ai  
 „ trouvé ni à manger ni à boire „.

C’est quelque chose de prodigieux que le  
 vuide qui est dans l’esprit de certaines gens ,  
 qui n’ont d’autre affaire que celle de tuer le  
 tems.

Le fléau des grandes capitales est d’avoir  
 dans leur sein une foule d’individus , dont le  
 génie est perclus ; qui réduisent toutes les  
 actions de la vie à ces cinq opérations mécani-  
 ques , *se coucher , se lever , manger , boire &  
 parler* , & qui , après trente ou quarante ans  
 de tous ces nobles exercices , en mourant ,  
 laissent après eux d’autres individus qui , comme  
 eux , *se coucheront , se lèveront , mangeront ,  
 boiront & parleront*.

Cette fatalité a son principe ; elle vient de  
 ce que l’emploi du tems n’est point réglé par la  
 république. Les gouvernemens anciens avoient  
 cet avantage sur les modernes , que chaque  
 citoyen étoit obligé de déclarer le genre d’in-  
 dustrie dont il étoit occupé.

Mahomet a fait une loi que tout gouverne-  
 ment civilisé devoit adopter : par celle - ci ,  
 chaque Musulman doit professer un art ou un  
 métier. Le Grand Seigneur lui-même n’en est  
 pas exempté ; il fait des fleurs , ou des paniers  
 d’osier ; ce qui vaut mieux que de tuer du  
 gibier , à quoi chaque prince de l’Europe est  
 occupé.



M. le Sage, dans un livre auquel il donne le nom de *Diable boiteux*, emploie une allégorie singulière pour découvrir les vices de la vie humaine. Il ordonne à son diable d'enlever les toits des habitations, pour voir ce qui se passe dans chaque maison. Si le diable architecte qui a bâti la rotonde à Londres, avec le même art magique qu'il éleva cet édifice, enlevait le toit de chaque boutique à café, & qu'en même-temps un esprit follet écrivit dans un livre tout ce qu'il s'y dit à chaque instant, ce seroit le morceau de l'histoire d'Angleterre le plus extravagant.

Pour l'ordinaire les beaux génies qui visitent ces lieux, se déclarent contre le roi ou le parlement. Il n'y a point de boutique un peu éclairée dans le genre politique, qui n'ait son orateur en titre, son Lord Chat—m, qui, sous prétexte de zèle pour le gouvernement, le déchire ouvertement. C'est sans doute dans ce sens que Sr. Roger de Coverley a dit, dans un style qui n'est pas ambigu, que tout bel esprit Anglois mérite d'être pendu. Mais dans le moment présent cet arrêt de mort doit être perclus, sans quoi la moitié des sujets de George III seroient pendus ; surtout si on accrochoit ceux qui sur la guerre présente ont parlé, juré, blasphémé & écrit dans le genre critique, il faudroit une potence qui tint depuis St. James jusqu'à l'Amérique.

Je reviens à mon sujet. Il est vrai que, de tous les ouvrages d'esprit, le *Spéctateur* est le plus correct & le mieux écrit. Mais dans un livre, toute bonté est relative. Celle d'un siècle ne convient pas toujours à un autre siècle. La

morale critique tient beaucoup à l'âge dans lequel elle a été écrite.

Il est vrai que les hommes ne changent point, ils sont toujours les mêmes; mais les moyens qu'ils emploient pour satisfaire leurs passions, sont différens, & ce sont ces moyens qui forment les mœurs du tems.

Comme un luxe nouveau a introduit de nouveaux tableaux pour les représenter.

Si le *Speſtateur* paroïſſoit aujourd'hui en Angleterre, il faudroit faire bâtir un hôtel d'invalides, pour y loger ſes idées, qui ayant vieilli ne pourroient plus ſervir.

La morale moderne, pour me ſervir de cette expreſſion, a beſoin d'appartemens plus grands pour y loger les mœurs du tems.

Par exemple, les modes qui étoient du département de cet auteur, ſe ſont ſi fort multipliées, qu'il faut aujourd'hui un volume pour contenir la tête d'une dame; au lieu que le *Speſtateur*, dans ſon âge, pouvoit le faire entrer dans une demi-page. Son livre, ſur leurs atours, ne renferme que deux ou trois diſcours; maintenant il ne faut pas moins que quatre volumes pour décrire leurs grandes parures; ſans compter le ſupplément du petit caſaquin blanc, les cornettes de nuit à dentelles, les rubans couleur de chair, dont les femmes de qualité ſe parent pendant la nuit, lorsqu'elles ne couchent pas avec leurs maris, afin d'avoir un petit lever pour y recevoir ce qu'on appelle des aimables cavaliers, où le matin ils ſont admis au baiſe-main.

Les portraits des foibles des hommes, rassemblés en communauté, n'ont pas moins variés.

Le *Speſtateur Anglois* met en dérifion la nation, parce que de fon tems, pluſieurs Bretons, qui aſſiſtoient à l'opéra, croyoient que le lion qui ſe battoit ſur la ſcene étoit un vrai lion, qui ayant appris ſa leçon, par cœur, à la Tour, venoit la repréſenter devant la cour. Quelle critique n'eût-il pas fait de nos jours ſur *Cock-lane ghofſt*, où les beaux eſprits Bretons accoururent pour avoir un entretien avec cet eſprit aérien ; eſprit d'ailleurs ſi complaiſant, qu'il converſoit avec toutes ſortes de gens, & qu'il ne manquoit jamais de parler à ceux qui lui faiſoient l'honneur de l'interroger.

Quelle remarque n'eût-il pas fait ſur le petit théâtre de Hay-market, où tout Londres accourut à la grande merveille, de voir Arlequin entrer dans une bouteille, [\*] & où il n'y eut d'autre entrée, que l'argent dans la poche de celui qui l'avoit imaginée. Epoque d'ailleurs remarquable pour l'Angleterre ; où ſon plus grand général perdit ſon épée.

Si le lecteur veut ſe donner la peine de lire ci-après quelques endroits de morale, que le *Speſtateur* a donnés, & que j'ai relevés, on verra clairement qu'il a laiſſé un vaſte champ à défricher, & qu'aujourd'hui il faut raccourcir

---

[\*] Un inconnu fit afficher dans les papiers publics, qu'un tel jour, à telle heure, il feroit voir au public une choſe prodigieuſe, qui ne s'étoit jamais vue, &, qu'après lui, on ne verroit plus ; c'eſt-à-dire, de faire entrer le plus gros Arlequin d'Angleterre dans une petite bouteille de verre ; après que l'aſſemblée, qui étoit conſidérable, eut payé à la porte, il prit l'argent & s'enfuit.



ou allonger la plupart des sujets qu'il a traités.

Je ne choisis point ses discours ; je les tire de ses premiers volumes , tels qu'ils se sont présentés à ma plume : je distingue chacun par son titre.

### *L'Irréligion.*

Le Socraté moderne allègue de fortes raisons contre l'Athée ; mais il en a laissé encore plus en arrière. De son tems , l'homme sans religion doutoit de la divinité , du ciel , & nioit la puissance de l'enfer ; ce qui rendoit l'Athéisme un peu traitable. Aujourd'hui l'Athée ne croit ni à Dieu , ni au Diable.

### *L'Immortalité de l'Ame.*

Le même auteur a traité souvent cette matière , mais il auroit mieux fait de la taire. C'est un point de l'immortalité qui se perd dans son immensité. Lorsque la théorie n'a point d'effet , il faut se restreindre dans le fait. Alors le soleil & la lune , sont plus éloquens que le plus célèbre orateur sur la tribune.

### *De l'esprit en général.*

Lorsqu'il parle de cette faculté , il en laisse plus à dire qu'il n'en dit ; & ceux qui viendront après lui & qui en parleront souvent , en laisseront à dire trois fois autant.

### *Divertissemens publics.*

De son tems , ils étoient réduits aux combats des lions , aux batailles des coqs , & autres fêtes , y compris le spectacle des marionnettes. Mais la joie publique à Londres est fort aug-

mentée ; maintenant on peut rire , chanter , danser tous les jours de l'année. Il suffit de se rendre périodiquement dans les lieux publics , où l'on se divertit. On en a même établi d'un genre singulier , que ce grand critique n'eût jamais soupçonné : en effet , comment diable deviner que la nation , pour devenir plus gaie , élèveroit un temple à la romaine , pour y établir des fêtes où l'on chanteroit , danseroit & boiroit comme dans une guinguette ?

*Covent-Garden & Drury-Lane.*

Ce qu'il dit de ces deux théâtres , est conforme à son tems ; mais il ne l'est pas au nôtre. Le *Spektateur* ignoroit que ces deux spectacles feroient un jour en salles d'opéra , où la morale de la scène , devenue une chanson , seroit exécutée au son du violon.

*De la Critique en général.*

Son discours sur la critique des mœurs est plus réel ; mais il laisse après lui tant de sujets à manier , qu'on peut douter si dix *Spektateurs* , après lui , pourront les traiter.

*Sur la taciturnité Angloise.*

Le *Spektateur* prend la chose dans un sens moral , au lieu qu'il falloit la traiter sur un plan dépendant de la température. Lorsqu'une nation est triste par le climat , rien ne peut la faire sortir de son état. C'est comme si on faisoit un livre en Angleterre , pour que tous les matins , dans chaque saison , le soleil se montrât sur son horizon.

*L'Esprit de parti.*

On peut soupçonner , par le discours qu'il fait sur ce sujet , qu'il ne connoit pas l'esprit de parti. Les autres vices ont pour base une passion ; ce dernier est fondé sur toutes les passions.

L'ambition de s'élever , le plaisir de dominer , le desir de s'agrandir , l'avarice d'acquérir & de parvenir , le goût du changement : voilà comme il faut définir l'esprit de parti , sur-tout en Angleterre , où les grandes places & les guinées sont adorées.

*Education du Sexe.*

Dans celle-ci , de son tems , il étoit question de la bible , de l'histoire sacrée & profane , de la géographie , de la topographie , des annales du monde littéraire , des auteurs anciens & modernes , des sciences & des arts , des antiquités , des familles , du blason. Tout cela étoit bien long. On a pris une voie plus courte. L'éducation des jeunes demoiselles est réduite en trois points.

*Baarding-school* , où l'on n'apprend rien ; premier point. Clavessin , musique & timpanon , forment le second.

Théâtres , concerts , bals , opéra , jardins & le Panthéon , achevent , finissent & perfectionnent leur éducation.

*Usage du Monde.*

Celui-ci ne se lit pas , c'est en le voyant & en le fréquentant , qu'on l'apprend. Mais cet usage est si usé , qu'il est déchiré de tous côtés.



*Les Clubs.*

Le *Speſtateur* n'a parlé que de cinq ou ſix clubs , dont il avoit imaginé les noms à plaſiſir , pour égayer ſon lecteur & le divertir ; mais leur nombre réel eſt ſi fort augmenté, qu'on en trouve un à chaque quartier. Ces rendez-vous ſont fondés ſur les cartes & les dez. On ne ſ'y rasſemble gueres que pour jouer, manger & boire ; c'eſt là que chaque vice eſt à couvert des loix de la police, & où la grande chartre du tripot peut ſe réduire à ces mots :

*Céans*, pour conſerver la corruption des mœurs en toute liberté, il eſt défendu aux Juges à paix d'entrer.

*De la modéſtie du Sexe.*

Ce diſcours ſeroit un chef - d'œuvre, ſi le ſexe faiſoit des chefs-d'œuvres ſur cette vertu ; mais il n'y a point de femme ſi modéſte, à qui il ne manque encore quelque choſe pour la rendre plus modéſte.

*De la Chaſteté.*

La morale du *Speſtateur* ſur la chaſteté eſt très-vieille : mais cette vertu dans les femmes eſt toujours toute neuve ; or, la jeuneſſe & la vieilleſſe n'ont jamais pu ſ'accorder.

*De l'état du Mariage.*

Du tems du *Speſtateur*, la communauté étoit établie dans l'hymen. On ſe marioit pour vivre enſemble ; maintenant on ſ'unit pour vivre ſéparés. Un homme un peu à la mode peut

fréquenter toutes les femmes , excepté la sienne. Il seroit banni de la bonne société , si on le surprenoit couché avec sa femme , on le regarderoit comme un père de famille : or , ce nom n'est plus reçu aujourd'hui en bonne compagnie.

*Sur l'Economie.*

La nation Angloise a peut-être moins besoin de leçons sur celle-ci que toute autre de l'Europe. L'épargne & la lésine sont ses deux passions dominantes ; mais elle s'étourdit sur les principes. Le Breton se dérange par économie. Sa maison est presque toujours ruinée , avant que son avarice en soit informée.

*De la beauté dans le Sexe.*

Le *Spéctateur* en parle selon les loix de la nature , au lieu que dans la plupart des femmes c'est une imposture. Il faut se connoître en essences , en pomades & en fard. Pour définir la beauté du sexe , ce n'est pas assez d'être moraliste , il faut encore être chymiste.

*De l'Amitié en général.*

Il parle de l'amitié comme d'une vertu réelle , au lieu qu'il faut la traiter comme une qualité imaginaire. C'est une fausse monnoie dont on se fert dans la société pour se tromper. Tout est réversible dans celle-ci. L'amitié qu'on a pour les autres , n'est autre chose que l'amitié qu'on a pour soi : or , il est inutile de faire un discours entier pour ne parler que de soi.

*L'Affectation.*

Il parle de ce vice sur le pied qu'il étoit, & non sur le pied qu'il est. Il s'en faut de cinquante nuances que l'âge du *Spéctateur* ne soit aussi grimacier que le nôtre qui lui a succédé.

*Des Lorgneurs.*

De son tems, ce petit instrument, qui depuis est devenu si impertinent, n'étoit pas encore perfectionné; à peine étoit-il ébauché. Aujourd'hui l'homme le plus gauche a sa lorgnette dans sa poche.

*De l'Impertinence.*

Ce critique n'a traité ce vice qu'à moitié; il a laissé l'autre à la postérité. Maintenant il n'y a point d'homme tant soit peu galant, qui ne soit un impertinent. Les femmes le leur permettent pour l'honneur de leur sexe; car, sans ce défaut, un homme passeroit souvent auprès d'elles pour un sot.

*De la différence de la beauté dans les deux Sexes.*

Cette distinction ne sert plus. Les hommes, pour se rendre plus jolis, se mettent comme de jolies femmes, & les femmes comme de jolis hommes; ce qui fait qu'en amour on se trompe souvent: méprise qui, à la vérité, ne vient pas tout-à-fait de l'habillement.

*L'amour propre des Femmes.*

Le *Spéctateur* ne cite sur celui-ci que l'aven-



turé de l'infortunée Cléante , qui , ayant été abandonnée de son amant , en fut si humiliée , que quelques jours après elle en mourut désolée : ainsi , partant de là , il laisse tout juste en arriere cent volumes sur cette matiere.

*Sur ceux qui s'accablent de dettes.*

Du tems du *Speſtateur* , le Breton qui empruntoit au-delà de ses facultés , craignoit d'être emprisonné : maintenant les Anglois se font mettre en prison pour s'acquitter [\*].

*De la jalousie en amour.*

Dans les vieux tems , ce sentiment naissoit de la conviction où chacun étoit de n'avoir pas les qualités propres à se faire aimer. Dans notre génération , l'amour-propre a presque détruit cette passion ; aujourd'hui il n'y a point de fat , d'impertinent , qui en aimant ne se croie digne d'être aimé.

*L'Esprit de contradiction entre les deux Sexes.*

Cet esprit régnoit jadis , lorsque les deux sexes ne se connoissant pas encore , n'étoient pas d'accord. Maintenant on s'accorde si bien , qu'on ne refuse rien.

*De la Coquetterie.*

On peut la regarder comme le finge de l'amour ; mais un finge malin qui mord , égratigne

---

[\*] En profitant de l'Aſte de grace.

toujours : il faut la définir. l'art de préparer la volupté, mais qui fait qu'on n'aime ni qu'on n'est aimé.

### *Des Banqueroutes.*

Le *Speſtateur* plaignoit beaucoup le négociant qui, devenu pauvre par infolvabilité, étoit avili & méprisé ; maintenant l'état de banqueroutier est si favorable, qu'un marchand devient riche en se rendant infolvable, &c. &c. Et un nombre d'autres sujets, pour lesquels il faudroit employer huit volumes pour dire, ce qu'il a dit, & cent pour dire ce qu'il n'a pas dit.

---

*Ma correspondance commence à être si étendue qu'il me faut un croupier pour répondre à lettre vue. En voici six que j'ai reçues dans le même paquet, écrites sur différens sujets. La première contient une these militaire, sur laquelle je ne saurois prononcer. C'est au public à la juger.*

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ JE suis d'une petite société, dont les membres, quoique ministres seulement *ab intestat*, s'assemblent tous les jours pour régler les affaires de l'état.

„ Hier, ayant lu dans les papiers publics la somme qui doit être payée par souscription, pour faire tirer le canon à Boston, il s'éleva parmi nous une grande question. Il s'agissoit de

savoir si on doit faire l'aumône à un roi qui, n'ayant pas de quoi acheter une armée, veut cependant faire la guerre.

„ J'aime beaucoup les raisons qu'alléguait un membre de l'assemblée, qui sur ces matières, sans être un grand savant, parla avec beaucoup de bon sens; car, dit-il, si en faisant une fois l'aumône au roi, on en étoit pour toujours délivré, la chose pourroit s'arranger: mais ce sera toujours à recommencer.

„ Par exemple, supposons pour un moment, qu'on lui fournisse volontairement de quoi faire la campagne prochaine; voilà la guerre en règle pour cette année. *Vice versa*. Si, avec l'aide de cet argent, il perd deux ou trois batailles, comme cela pourroit fort bien arriver, on devra encore déboursier; & de déboursier en déboursier, il faudra bourfiller pendant dix ans.

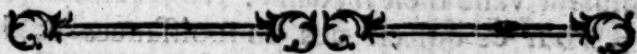
„ Ce n'est pas par patriotisme que l'Anglois donne son argent comptant au gouvernement, lui qui est si avare & si harpagon, qu'on a bien de la peine à lui arracher un teston.

„ *Nota bene*. Que dans cette souscription, il entre beaucoup d'ostentation; car tel qui donne cent guinées pour sa majesté, n'a pas souvent de quoi dîner. Je pourrois vous prouver que cette vanité va déranger beaucoup de maisons, & que la somme générale de la souscription, que je regarde comme un argent fatal, va conduire une infinité de Bretons à l'hôpital.

„ *Respice finem*. Si le monarque triomphe de cette guerre, c'est lui qui en aura toute la gloire, s'il a du dessous, ses sujets en seront beaucoup plus mal.



„ Enfin il fut convenu , *nemine contradicente* , qu'un monarque qui veut faire danser un ennemi au son des canons , doit de sa poche payer les violons.



### MONSIEUR L'ESPION,

„ DAns votre discours sur la nécessité des bonnes loix , pour qu'une société soit heureuse & vive en paix , vous parlez de l'instinct des bêtes , mais vous n'en parlez pas assez. Il semble même que vous les méprisiez : j'aurois voulu que vous vous fussiez un peu plus étendu.

„ Cet instinct est ce qu'il y a de plus remarquable dans la nature ; il est bien supérieur à cette institution politique , dont on trouve l'éloge dans chaque livre qui traite du gouvernement. Laissez une société d'hommes sans ordre ni police , bientôt ses membres se voleront , se pilleront , se tueront ; personne ne sera sûr de sa vie , ni de ses biens ; la population dégénérera , & insensiblement la société finira. Au lieu que les bêtes , sans tous ces accessoires que nous appelons la science du gouvernement , existent éternellement.

„ J'appelle par cet instinct cette propagation graduelle qui est dans la nature ; elle n'est point l'effet du hasard ; car si elle l'étoit , elle varierait , au lieu qu'elle ne varie point.

„ A l'égard de leurs passions , elles les ont plus réglées que les nôtres ; il est certain qu'elles en font meilleur usage. Elles les emploient à leur conservation , tandis que nous les faisons

servir à notre destruction. On ne vit jamais un animal mâle se dépouiller de toutes ses facultés en faveur d'un animal femelle; car les animaux, en amour, ont établi cette loi générale, que monsieur vaut bien madame.

„ Pour ce qui est des connoissances & des sciences, on les trouve chez les bêtes si anciennes, qu'elles sont innées chez elles. Je pourrois vous citer plusieurs maîtres-ès-arts qu'on admire, mais je ne vous parlerai ici que des architectes du Canada, qui élèvent eux-mêmes leurs maisons dans toutes les regles de l'art; ils les bâtissent dans un goût permanent, pour qu'elles durent long-tems. L'édifice a plusieurs étages, les appartemens y sont bien distribués, les chambres & les cabinets bien ordonnés. Outre le grand montoir, il y a un escalier dérobé, par où le mâle peut aller trouver la femelle sans que les gens de la maison sachent ce qui se passe chez elle. Si vous connoissez les regles de cet art, vous n'ignorez pas combien de générations il a fallu pour lui donner cette perfection; au lieu que les castors, qui sont ces architectes du nord, n'ont étudié ni la philosophie, ni la géométrie; c'est par le seul instinct de la nature, qu'ils sont devenus savans en architecture.

„ L'océan s'étant replié sur lui dans un certain pays de la terre, on y trouvera de grands palais que les poissons y avoient élevés. Or, on ne peut pas dire que l'art de l'architecture soit descendu dans le fond de la mer pour y instruire les habitans de cet empire aquatique. où il y a tant de peuples divers.

„ Voilà pour les grosses bêtes; mais j'ai à

vous dire quelque chose de plus particulier sur les insectes ; car il ne faut pas croire que les castors & les baleines aient plus d'esprit que ces petits avortons de la nature , qui rampent dans la campagne , ou logent dans les trous des murailles.

„ Il faut pour cela que je vous fasse mon histoire. Je fus mis à la Bastille à Paris , il y a vingt ans , pour avoir dit que madame de Pompadour n'entendoit rien au gouvernement : il est vrai que j'ajoutai qu'elle ne devoit se mêler que du lit du roi ; mais malheureusement pour moi & pour la France , elle n'en avoit que la surintendance. Il y avoit dix ans que de petites filles de Paris , venoient remuer les matelas de Louis. Je fus mis en prison dans un donjon. Il ne faut pas que les prisonniers de la Bastille se parlent entr'eux ; car s'il leur étoit permis de se parler , ils auroient trop de choses à se communiquer. La tyrannie sombre & noire ne doit pas être éclairée : c'est un point essentiel de cette prison , qui est une inquisition : de plus , les détenus ne doivent avoir ni plumes , ni papier. Cette prohibition est le fondement de sa constitution : en effet , si les prisonniers pouvoient écrire , ils donneroient à l'Europe de très-belles histoires à lire.

„ De tous les maux qui accablent un homme qui a perdu sa liberté , le plus accablant est d'être désœuvré , & forcé , par sa prison , de ne pouvoir se livrer à aucune occupation.

„ Pour me dissiper un peu dans la journée , je cherchai à faire connoissance avec une araignée , qui , à la Bastille , n'ayant trouvé aucune



habitation, s'étoit logée dans un trou de ma prison.

„ Il y eut d'abord quelques difficultés dans nos premières entrevues ; car, par-tout, dans les commencemens, les sociétés sont dures.

„ Je remarquai qu'à mesure que je voulois m'approcher, elle cherchoit à se retirer ; mais comme l'intérêt est l'ame de la communauté, & que pour vivre ensemble long-tems, il faut se rendre des services mutuellement, je femai des miettes de pain sur sa toile, ce qui la rendit si traitable, que dans peu nous fûmes très-bons amis. Bientôt elle poussa si loin les loix de l'amitié, que le matin elle escaladoit mon lit, pour venir me trouver. Alors, en homme poli, qui connoît les loix de l'hospitalité, je tâchai de la bien regaler. Outre les mies de pain, je lui donnai deux ou trois mouches que j'avois tuées la veille, & que je réservoïs pour les visites du matin. A la Bastille la tyrannie est réglée ; mon geolier venoit à midi, chaque jour, pour m'apporter la provision du jour. Alors l'araignée s'enfuyoit dans son trou & devenoit aussi féroce qu'un hibou : car aucun être en particulier, n'aime à voir un guichetier. Lorsque celui-ci s'étoit retiré, elle venoit doucement manger avec moi. Je ne lui laissois pourtant pas porter la bouche au plat, crainte d'être empoisonné comme un rat ; je la servois moi-même des mets qui lui plaisoient le plus, & je remarquai que ceux qu'elle aimoit le mieux, étoient des figues & des raisins en manequins : je lui présentai plusieurs fois de la viande, mais elle la rejetta, me faisant entendre qu'elle n'en mangeoit pas ; sur-tout sa grande antipathie

pathie étoit pour le ragoût qui étoit poivré & salé. Je jugai par là que les épiceries n'étoient pas faites pour le genre humain, puisque les insectes n'en vouloient point. Mais voici une preuve de cet instinct, dont vous n'avez fait aucun cas dans votre second entretien. Un jour que madame de Pompadour avoit envoyé six chevaliers de St. Louis à la Bastille, pour avoir dit, comme moi, un matin, qu'elle feroit mieux au lit qu'au conseil : il se trouva que mon geolier ne put pas m'apporter mon dîner, comme il étoit d'usage. A midi juste, l'araignée sortit de son trou pour me demander à dîner. Elle vint se mettre à table, & ne trouvant rien à manger, elle me regarda fixement, pour me marquer son étonnement. Je lui témoignai le mien, & là-dessus nous eûmes une espece d'entretien. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'eus dans cette conversation muette, quoique ce ne fût qu'avec une petite bête. Le geolier arriva, l'araignée se cacha, & après qu'il fut parti, elle sortit & mangea.

„ Mais comme dans ce bas-monde on se lasse de tout, & que les mêmes visages & les mêmes gens nous ennuiant souvent ; n'ayant point de chat, je fis connoissance avec un rat. Celui-ci ne me faisoit des visites que la nuit, de maniere que cette société nocturne me rendoit sombre. Je l'entendois, mais je ne le voyois pas ; cependant mon rat m'ayant fait une visite, de jour, je le reçus si bien avec des noisettes, que j'avois sauvées de ma provision, qu'il résolut de partager avec moi ma prison. Je tirai meilleur parti de sa société que de celle de l'araignée ; celui-ci m'amusoit beaucoup par ses

*Prem. Part.*

G

gestes , ses positions , ses gambades & ses contorsions ; mais son entretien me coûtoit beaucoup plus cher ; je le traitois si fort en ami , que j'arrachois le lard des poulets que l'on m'apportoit , dont je le regalois souvent , pour faire les choses magnifiquement.

„ Mais comme nous sommes dans un siècle où le poison de la corruption se glisse jusques dans la prison , ce malheureux rat conçut le dessein le plus noir , qu'un compagnon d'infortune pût former : voici le fait.

„ Je gardois tous les jours un biscuit de mon dîner , qui devoit servir le lendemain pour mon déjeuner : repas que je faisois avec d'autant plus de plaisir , que c'étoit le seul où j'avois de l'appétit. Que fit mon monstre de rat ? O tems ! ô mœurs ! ô siècle perverti ! ce malheureux vint doucement , lorsque je dormois , sans doute accompagné de plusieurs autres , qui me mangèrent mon déjeuner , pendant la nuit ; ainsi le lendemain , au lieu de mon gros biscuit , je ne trouvai qu'une miette qui servoit à prouver le délit.

„ Par toutes les loix , les voleurs domestiques sont d'autant plus punissables , qu'ils sont plus criminels. J'instruisis le matin son procès : mais comme à la Bastille il n'y a point de justice , je le condamnai illégalement à mourir subitement ; sentence qui fut exécutée dans la matinée , car mon fripon de rat , étant venu à son ordinaire pour manger , trouva son bourreau , au lieu de son déjeuner.

„ Je ne vous ai fait tout ce préambule , que pour vous prouver qu'il y a un instinct dans les insectes , qui sert à les diriger.



## „ MONSIEUR L'ESPION ,

„ DANS un état grand & dispendieux , il y a des citoyens riches & d'autres qui sont des gueux. Pour moi , je n'ai que cent livres sterlings de rente , dont ma famille a hérité de père en fils , depuis le tems d'*Henri VI.* Du tems de ce bon roi , où les charges publiques étoient très-modiques , chacun vivoit avec le petit revenu qu'il avoit ; maintenant qu'elles sont beaucoup augmentées , avec la même rente je n'ai ni de quoi me nourrir , ni de quoi m'habiller. J'étois presque affamé , lorsque le roi *George* ordonna à tous ses sujets de jeûner le vingt-septieme de Février [\*] : mais je l'avois devancé , car depuis deux jours j'avois si mal diné , que cela pouvoit passer pour un jeûne entier. Bientôt le cas sera plus particulier , car si la guerre dure au-delà de ce carnaval , le jeûne sera universel.

„ Pour que les sujets vivent en pénitence , il faut leur ôter toute nourriture ; alors la religion peut bien conseiller , mais je lui défie d'ordonner.

„ Le pape , lorsqu'on le fait saint , ordonne à chaque catholique romain de jeûner. Pour nous , sans jouir des bénédictions de sa sainteté , nous jouirons bientôt du jubilé.

„ Les Turcs ont un carême très-dur & très-abstinent , qu'on appelle le Bairam , lequel

---

[\*] De l'année 1778.

affame chaque Mahométan. Quoique nous ne foyons pas Ottomans , nous faisons le Bairam.

„ J'ai lu avec attention le bref de sa majesté , qui pendant un jour ordonne à ses sujets de ne pas manger. Quand l'archevêque de Cantorbéry l'auroit dicté , il ne seroit pas mieux circonstancié. La pénitence publique y est égale , mais je ne fais si elle doit être générale. Ce n'est que par la comparaison , qu'on peut résoudre cette question.

„ Dans la capitale du monde chrétien , il y a un homme qui , la baguette en main , juge des péchés des humains. C'est le grand pénitencier , dont l'art consiste à distinguer chaque cas réservé. Supposons qu'un certain monarque allât à lui se confesser : *mon pere , bénissez-moi , parce que j'ai péché ?* Qu'avez-vous fait , diroit le pénitencier , aimé , fornicqué , volé , violé ? Mieux que cela , diroit le pénitent , j'ai fait égorger vingt mille de mes sujets dans une guerre , où aucun d'eux n'avoit que faire. *Caro fratello* , lui répliqueroit celui-ci ; *chi fa il male , debbe fare la penitenza , voi giunarete solo.*

„ Mais mon pere dans mes états & surtout dans la capitale , les vivres sont si chers , qu'on n'y a pas de quoi manger. *Cio e* , pour me servir de notre idiome , *ne i padri , ne le madre , ne i puti. In quel caso* , diroit le pénitencier , *giunarete tutti. EGO TE ABSOLVO PECCATIS TUIS IN NOMINE PATRIS & FILII & SPIRITUS SANCTI.*

„ MONSIEUR L'ESPION ,

„ Où diable habitez-vous donc ? campez-vous ? logez-vous ? êtes-vous établi dans un grenier ? Vous dites que l'on vous écrive , par où ? par qui ? comment ? J'hafarde pour vous cette lettre par le penny-post , fans savoir si elle vous parviendra ; car il faut qu'une lettre sache où elle va. Lorsqu'on veut être connu des gens , on leur dit : frappez à cette porte , je demeure céans.

„ Je m'adressai dernièrement à un Breton qui tient registre des visages longs ; connoissez-vous , lui dis-je , l'*Espion François* ? Oui , dit-il , il étoit hier auprès de moi au théâtre de *Haymarket* , à la piece d'*Erifile* , où il espiona tout le tems de l'opéra , & me divertit par ses réflexions , avant que les violons eussent commencé à jouer. Croyez-vous , me dit-il , que tous ces gens que vous voyez par-ci par-là , entendent quelque chose à l'opéra ? Point du tout ; ils viennent ici , parce que c'est du bel air de se rendre dans cette salle le samedi au soir. Une preuve qu'ils n'y entendent rien , c'est que lorsque l'acteur détonne , ils battent des mains.

„ Lorsque le spectacle fut fini , en attendant que le monde fût parti , je lui demandai comment il trouvoit la piece ? Mauvaise dit-il , archi-mauvaise. Dans aucun spectacle ni fête , on n'a jamais mis un tombeau en ariette , & encore moins chanté une résurrection ! Et la musique , lui demandai-je , comment la trou-



vez-vous ? Ambigüe , prolixè . J'ai calculé l'entrée , les symphonies , les ritournelles , avec toutes leurs sequelles , & j'ai trouvé qu'il y avoit soixante mille notes de plus qu'il ne faudroit pour faire trois opéra complets ; c'est-à-dire , que le maître de musique , avec son clinquant , a agité l'air soixante mille fois inutilement : car chaque note forme un ton , & chaque ton une sensation ; or , lorsqu'on peut avec cent notes former une expression , il est inutile d'en faire jouer neuf cent aux violons . Mais Messieurs les Italiens ne sont pas chiches des cromes & des semi-cromes ; ils en ont des magasins tout pleins , pour les lâcher au besoin .

„ Que pensez-vous du premier eunuque ? Il est foible , il n'a de la voix que pour les rondeaux . Il lui faudroit de ces ariettes que chantent les petits oiseaux . S'il pouvoit se faire rembourser , je lui conseillerois de quitter le métier . Et la première chanteuse , qu'en pensez-vous ? C'est un orgue bien monté , mais il est un peu détonné . Selon moi cette chanteuse chanteroit mieux , si elle chantoit beaucoup moins . Et le reste des musiciens qui composent l'opéra , qu'en dites-vous ? Rien , voilà tout ce que je puis dire d'eux en bien .

„ A l'égard du grand ballet ? Oh ! pour celui-ci il vaut moins que rien . Pour la première danseuse , vous avouerez qu'elle est bien choisie ? Oûi , mais elle n'est pas parfaite . Il lui manque trois nuances dans son art pour danser à la Guimard [\*] , &c. &c.

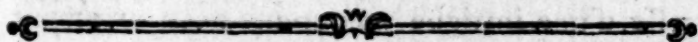
---

[\*] Une des premières danseuses de l'opéra de Paris.

„ Est - ce ainsi , Monsieur l'Espion , qu'au théâtre de Haymarket vous parlâtes l'autre soir ?

R É P O N S E.

„ C'est ce qui vous reste à savoir.



M O N S I E U R ,

De Paris , le 15 Février 1778.

„ J' A I appris par la malle , que vous vous êtes fait espion en morale ; je vous offre un croupier qui est très - dégagé : c'est un petit chien qui fleure la vertu des femmes. Il s'appelle *Fleur-hymen* ; je l'ai acheté d'un Marquis , qui s'en servoit pour odorer la vertu de la sienne. Lorsque celle-ci passoit une partie de la journée dehors , & qu'elle revenoit pâle & défigurée comme une morte , l'époux n'avoit qu'à dire à *Fleur-hymen* : „ fleure-la bien “. Alors il s'approchoit d'elle & lui fleuroit les jupons ; si le chien aboyoit seulement , elle n'avoit fait que badiner avec son amant ; mais s'il l'a pinçoit à la cheville du pied ; ou qu'il la mordit au-dessus , elle avoit fait autre chose de mieux. C'est le pere de ce chien , qui mordit à la jambe la femme d'un ambassadeur d'une certaine république qui , pour se venger du chien , la répudia le lendemain. Comme mon *Fleur-hymen* en Angleterre pourroit vous faire honneur ; car on dit qu'il y a des jupons de dames qui n'ont pas trop bonne odeur ; je vous

le vendrai , & vous l'enverrai , à condition que vous lui ferez faire race. Les *Fleur-hymens* sont plus utiles à Londres qu'à Paris , où les femmes qui ne sont pas cruelles , affectent dans l'hymen de jouer les fidelles. Mon chien a un autre talent , qui doit être bien prisé dans un ménage Anglois ; lorsqu'il soupçonne sa maîtresse d'une intrigue amoureuse avec un amant étranger , & que le rendez-vous nocturne est donné , il se cache sous le lit , où , lorsque le galant est entré dans la nuit , il s'en va sur le champ avertir le mari , pour qu'il surprenne sa femme en flagrant délit. Or , voyez quel trésor ce sera dans ce pays du nord , où l'infidélité des épouses se vend au poids de l'or , & où un mari qui peut prouver qu'il est deshonoré , se sert de la loi pour se faire indemniser.

---

„ MONSIEUR L'ESPION ,

„ J E suis François , né à Paris , qui étois venu tout exprès à Londres pour me divertir ; mais j'ai si mal pris ma bisque , qu'au lieu de m'égayer je ne fais que m'ennuyer. Qui diable a jamais vu une nation si sombre ? Il semble que je suis au milieu des ombres , & que les champs élysées soient retracées ici dans chaque quartier : les Bretons ne font pas des corps , ce sont des morts.

„ On diroit qu'en Angleterre il y a une loi de gravité , qui défend à chacun d'être gai. Depuis que je suis à Londres , je n'ai ri qu'une fois , encore étoit-ce avec un François.



„ Au Parc , à Piccadilly , à St. James & dans tous les lieux , où il y a du mouvement , on diroit que le public marche à la fuite d'un enterrement. Chaque homme ressemble à un cadavre ambulante.

„ Le sexe qui partout ailleurs est gai & jovial , est à Londres d'un sérieux glacial.

„ D'un autre côté , les divertissemens publics sont très-ennuyeux. Si je vais à la comédie , un moment après je deviens une momie ; si je vais à Ranelagh , je me trouve sombre comme un homme à rabat ; si j'assiste au concert de Bach , il me semble que l'on m'a mis la tête dans un sac ; si je vais à la mascarade , un moment après je bâille ; si je prends place au Panthéon , je m'endors au son du violon.

„ Non-seulement l'Anglois n'est ni gai , ni comique , mais même son climat est mélancolique. Je ne fais où est né le soleil que l'on voit en ce pays , mais il n'est pas si clair que celui de Paris ; cependant , quoique moins brillant , on ne le voit pas souvent. Dans trois mois je n'ai eu l'honneur de le saluer que deux fois. Dans l'hiver , *néant* ; dans l'été , *de tems en tems*. La nuit à Londres est au pied de la lettre. On n'y voit guere mieux que dans les villes d'Italie , où l'on n'est éclairé que par la lampe de la vierge Marie. Le globe illuminé , qui éclaire chaque maison ou boutique , ressemble en tout point à la lanterne magique : en un mot , pour ne rien laisser en arriere , tout est sombre ici jusqu'à la lumiere. Comme on m'a dit que vous êtes fort gai , je vous prie de me dire ce qu'il faut que je fasse pour me dissiper ;

cependant je vous donne avis que ce n'est qu'à Paris , que je me divertis “.

R É P O N S E.

„ Allez à Paris “.



„ MONSIEUR L'ESPION ,

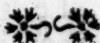
„ P U I S Q U E vous écrivez sur la politique , je vous prie de me dire en vertu de quoi l'empereur , sans déclarer la guerre , s'est emparé d'une partie de la Baviere ? Pour quelle raison ? Pourquoi ? “

R É P O N S E.

„ Parce que la raison de deux cent mille est plus forte que celle de vingt mille “.

A P O S T I L L E.

„ Il ne faut pas que le Palatin donne un manifeste sur cette invasion ; car on lui prendroit le reste “.



Je finirai ce discours par une historiette , à laquelle la dernière mascarade de Haymarket a donné lieu , que je certifie vraie , m'ayant été remise par un de mes espions en sous-ordre , qui , lorsqu'il est question de quelque aventure

un peu honteuse , est très-exact à débiter ; ce n'est peut-être que dans ces sortes de récits que les espions disent la vérité. Quoiqu'il en soit , voici le fait : Deux jours avant cette mascarade , la femme d'un marchand de la cité , jeune , jolie & coquette , demanda la permission à son mari d'aller passer quelques jours chez sa mere à Chelsea , où elle faisoit semblant d'aller souvent ; ce qui lui servoit de prétexte pour aller dans un de ces lieux , où une femme ne va pas faire visite à sa mere. Cela lui fut accordé.

Cependant l'époux ayant lu dans les papiers qu'il y avoit une mascarade à Haymarket , & n'ayant jamais été à une pareille fête , voulut profiter de l'absence de sa femme pour y assister , ce qui lui diminueoit le prix de la moitié.

Pour que la dépense de la mascarade fût moindre , le citoyen s'habilla en Quaker : religion qui sert aujourd'hui d'amusement en Angleterre , à tous ceux qui veulent la tourner en ridicule. Le marchand étoit un de ces débauchés qui n'ont pas le tems d'entretenir une femme , parce que leurs affaires les empêchent de se livrer à une intemperance réglée : mais qui , par-ci , par-là , attrapent , en payant , ce qu'ils peuvent d'une jolie femme , quand l'occasion se présente. Notre Quaker , après s'être promené dans les salons , & s'être beaucoup ennuyé au son des violons , rencontra une très-jolie bergere dans une chambre. Deux beaux yeux bleus qui brilloient au travers d'un masque noir , une taille fine & avantageuse , un beau sein , une belle main , un joli pied , excitent sa volupté. Il attaque la jolie bergere en déguisant sa voix ,



& lui parle de galanterie : mais celle-ci en cachant aussi la sienne , lui répond qu'elle a de l'honneur & de la sagesse. A peine a-t-elle fini ces mots , qu'elle s'enfuit. Notre Quaker court après sa proie , la raccroche de nouveau & lui parle sur le même ton : elle se retranche toujours sur ses sentimens , elle s'enfuit une seconde fois ; on court encore après elle ; mêmes agaceries , même réponse.

Le marchand ennuyé d'un langage qui lui étoit inconnu , lui dit : “ Madame , je ne fais pas faire l'amour ; mon commerce m'occupe tout entier , mais je n'en ignore point le principal , & pour aller tout d'un coup au fait , si à la sortie du bal vous voulez venir coucher avec moi , je vous donnerai cinquante guinées. Coucher avec vous ! reprit la bergere avec indignation ; vous êtes un sot , un fat , un mal-élevé & un insolent ; cette proposition blesse ma délicatesse , mais la somme me détermine ; je l'accepte ,,, Le marché conclu , on se promène encore une heure dans les chambres ; chacun ayant toujours soin de déguiser sa voix. Au bout de ce tems , la bergere dit au Quaker : “ il ne faut pas que nous sortions ensemble , crainte de donner du scandale. Je vais la première seule au bagno de *Charing-Cross* , où je vous attendrai , N°. 9 , à la chambre des ambassadeurs , à côté de celle du feu duc D—k ; venez dans une heure , surtout portez les cinquante guinées , sans quoi le marché est nul ; car en qualité de bergere , je veux rapporter dans les bois de l'argent , ou mon honneur ,,, Elle prit une chaise à porteur & se rendit au bagno. Comme elle vouloit

toujours conserver l'incognito , elle se mit au lit en arrivant. Le Quaker s'y rendit au tems marqué. Il demanda au maître si une bergere étoit venue ? Oui , dit-il , elle est dans l'appartement qu'elle vous a indiqué , & de plus elle est couchée ,. En disant cela , on l'introduisit dans un cabinet , où il se fit dépouiller ; on lui donna une robe de chambre , une paire de pantoufles & un bonnet de nuit ; car la première institution de ce lieu de débauche , est d'y mettre l'incontinence à son aise.

Il entre où étoit couchée la bergere , le cœur enchanté des plaisirs qu'il va prendre. Son premier soin fut de fermer la porte à double tour , pour que personne ne vint l'interrompre au milieu des plaisirs de l'amour.

Cependant avant que de se coucher , il voulut voir les charmes que le masque avoit dérobés à sa bonne fortune ; il prend la chandelle , ouvre les rideaux du lit , & fixe attentivement ses regards sur ce visage , & trouve que la bergere est sa femme ; la femme trouve que le Quaker est son mari. Il est impossible de décrire l'étonnement qui parut de part & d'autre dans ce moment. Ils restent tous les deux immobiles , sans pouvoir proférer une parole pendant plus de fix minutes.

Les naturalistes ont observé que , dans ces occasions , les femmes avoient plus d'esprit que les hommes ; & que dans ce moment d'une surprise inopinée , elles trouvent des ressources dans leur imagination , que l'autre sexe ne pourroit rencontrer. La bergere découverte , rompant tout-à-coup le silence : " ah ! je t'y prends donc , perfide ! tu m'as cru à Chelsea , n'est-ce

pas ? Mais fache que je n'ai affecté ce voyage que pour t'épier de plus près ; car il y a déjà quelque tems que je soupçonne que tu me manques de foi. Tu t'es imaginé au bal que j'ignorois qui tu étois : mais dès la première parole que tu as prononcée , je t'ai reconnu , malgré le déguisement de ta voix. En affectant d'accepter ta proposition , j'ai voulu voir jusqu'où tu pousserois ta témérité , ; dans cet endroit , pour rendre la scène plus touchante , elle se met à pleurer. " Est - ce ainsi , infâme , , lui dit-elle en versant un torrent de larmes , " que tu abuses de la plus sage & de la plus honnête de toutes les femmes ?

" Que diras-tu , scélérat , pour te justifier , Tu n'as pas d'excuses à alléguer ; le fait est parlant , car tu ne peux nier que , croyant parler à une femme sans mœurs , tu as fait le même prix avec moi , que tu aurois fait avec une courtisane ? Et à quel prix ? montre d'enfer , à raison de cinquante guinées ! grand Dieu ! Cinquante guinées , , ! s'écria-t-elle avec exclamation : dans un tems où nous avons la guerre avec l'Amérique , & où l'argent est si rare qu'il semble qu'il soit rentré dans les entrailles de la terre , , !

Comme la preuve étoit convainquante , le mari avoua son crime. " J'ai tort , ma chère amie , lui dit-il ; la nature humaine est fragile chez les hommes , & de ce côté je suis très-homme ; nous ne sommes pas les maîtres de nos premiers mouvemens , c'est un sentiment de foiblesse qui m'a échappé. Mais puisque nous sommes ici & qu'il faut payer le lit , nous y coucherons. Infâme , " reprit-elle avec co-



lere , “ tu ne te contentes pas d'avoir voulu séduire ma vertu , mais tu veux encore commettre le crime en ce lieu ; car enfin tu n'es ici que parce que tu as cru coucher avec une courtisane , & sur cette imagination tu veux satisfaire ta passion ; mais scélérat , tu ne la contenteras pas ,. En finissant ces mots , elle se lève brusquement , reprend ses habits de bergere , fait appeler une chaise , s'y enferme & s'en retourne à la cité.

Le mari court après & arrive au logis aussitôt qu'elle. Celui-ci contrit & humilié lui demande pardon une seconde fois , & l'assura qu'il n'ira plus au bal débaucher des bergeres ; il se met à ses genoux , pleure , prie & conjure. Le crime est trop grand , la femme ne veut pas entendre raison. Enfin , au bout de deux heures de courroux , elle s'apaise un peu : le mari profite de ce calme pour battre la chamade & forcer la place à se rendre ; elle se rend , en effet , mais ce n'est qu'après une capitulation contenant les deux articles suivans.

*Primo.* Qu'il lui donnera cinquante guinées , puisque cette somme a servi d'instrument pour la séduire. — Accordé.

*Secundo.* Qu'il établira un anniversaire , par lequel , chaque année , il lui demanderoit pardon à genoux au même jour & à la même heure qu'il avoit voulu la corrompre. — Accordé.

C'est ainsi que les maris à Londres élèvent des monumens à la vertu de leurs femmes , lorsqu'elle est outragée.

## SUPPLÉMENT

REPOSE au discours du comte de Radnor,  
prononcé au parlement le cinquième de  
mars, faite par un particulier.

„ JE ne suis point membre du parlement d'Angleterre ; mon titre est celui d'habitant de la terre. En cette qualité je vois , j'examine & j'écris ; je fais mieux , je réfléchis.

„ En examinant attentivement les discours qui ont été prononcés en parlement sur les affaires du tems , j'ai trouvé , Barème en main , qu'il y avoit soixante mille morts de trop.

„ Enfin , au bout de trois mois , on a dit que le comte de Radnor s'étoit bien exprimé : voyons donc s'il a parlé.

„ Nous convenons , pour article préliminaire , que le discours est plein de probité , & qu'un citoyen pouvoit le prononcer.

„ *Vous vous rappellerez , Milords , dit ce Lord , que dans toutes les occasions j'ai constamment cherché à vous concilier avec les idées primitives de la liberté constitutionnelle ; mes principes sont connus , ils ont été invariables ; ce moment-ci est propre à en montrer la justesse & la fidélité.*

„ Ce début est énergique , profond & savant : mais autant en emporte le vent.

„ La première scène de l'orateur politique

est de connoître le caractère du gouvernement de son tems , sans quoi il aura beau parler , il ne fera que parler , parce que son discours ne s'adresse pas aux présens , mais aux absens.

„ Croit-on que si Demosthene revenoit sur la terre il s'enonceroit au gré d'à présent , comme il s'enonçoit à ceux de son tems. Il examineroit leurs degrés de liberté , leurs mœurs , leurs manieres , leurs passions ; & si l'on peut dire ainsi , l'état de leur raison. Il se garderoit bien de leur parler de l'aréopage , cette institution dure & sauvage , qui jadis fit faire à ce peuple des songes qui aujourd'hui étonnent l'univers.

„ La maladie ordinaire de ceux qui pérorisent le parlement d'Angleterre , c'est de citer l'ancienne constitution , qui fut créée il y a longtems , quoiqu'on en parle aujourd'hui très-souvent. Citer les anciennes loix , leur esprit , leur ressort , c'est vouloir faire ressusciter les morts. C'est dire à nos premiers ancêtres , messieurs , sortez du tombeau , vivez , ne soyez plus trépassés ; car cette institution que l'on nous cite continuellement , est faite pour vous , & non pas pour nous.

„ Si aujourd'hui quelqu'orateur à Rome vouloit , dans un discours , rappeler les mœurs & les manieres des anciens , on leur fermeroit la bouche , en leur disant , il n'y a plus de Romains. On peut se servir de cette même expression en Breton , ou en François , il n'y a plus d'Anglois. Leur foi , leurs loix , leur honneur , leur probité , leur religion , leur communion , tout est changé. A quoi bon , par conséquent , faire des tableaux d'une nation , où il n'y a



plus les mêmes originaux & dont aujourd'hui les traits amphibies ne servent qu'à tracer de mauvaises copies.

„ Voici le trait le plus fort de son discours ; celui , dit-on , qui lui fait le plus d'honneur.

„ J'ai toujours dit , qu'il étoit littéralement fou de penser à taxer une partie quelconque des sujets du roi qui n'auroient point de représentans en parlement , & qui n'auroient aucune part à la législation de l'empire.

„ Il est dommage que cette seconde assertion ne soit fondée sur rien ; & que ce soit un jeu de mots , qu'on lâche à tout propos. Je dis qu'il est fou de penser que chaque Anglois ait son représentant en parlement.

„ Pour vider cette grande question , il faut remonter à une première assertion ; il suivroit du discours de ce Lord , que tout Breton , sans exception , de rang , de distinction , de fortune , même le plus inique , jouiroit du droit de la république ; ce qui prononcé en des termes très-beaux , est littéralement faux.

„ Il faut examiner ici ce que c'est qu'un membre du parlement ? quels sont ses droits ? Qu'entend-on par le mot de représentant ? Dans les anciens gouvernemens où chaque citoyen se représentoit , le peuple encore s'assembloit & délibéroit. C'est de toutes les constitutions la plus libre que nous connoissons.

„ Mais , lorsque ces petites républiques devinrent des états monarchiques , le peuple ne pouvant plus s'assembler , élit des magistrats pour le représenter. Voici quelles furent les conditions.

„ 1°. Que ce changement n'altéreroit rien à

la premiere constitution , & que la communauté conserveroit la même réunion.

„ 2°. Que tout citoyen auroit droit d'élire son représentant ; qu'il fût noble , roturier , riche ou pauvre , sans distinction , il auroit droit à l'élection.

3°. Qu'un citoyen quelconque ne pourroit vendre son droit ; que celui-ci étant personnel & à vie , ne devoit finir qu'avec la vie.

„ 4°. Que si , dans un district composé de mille électeurs , neuf cent seulement donnent leur voix pour élire un candidat , & que cent ne la donnent pas , l'élection sera nulle , de toute nullité ; parce que ce n'est plus le corps de la république élective qui a voté.

„ 5°. Que ce seront les qualités , les vertus , le mérite , & non les richesses & l'argent , qui procéderont à l'élection du représentant.

„ 6°. Que toutes les fois qu'on prouvera ou qu'il sera prouvé , qu'un candidat a prévariqué pour se faire nommer , il perdra sa place , comme incapable de la posséder.

„ Toutes ces conditions sont-elles observées aujourd'hui dans les élections d'Angleterre ? A peine sont-elles connues des représentans , qu'on élit tous les sept ans.

„ Si on divise la population générale en fix classes égales , on en trouvera à peine une qui vote aux élections ; & que les autres cinq qui ne votent point , sont subordonnées à un gouvernement arbitraire , qu'elles ne connoissent pas , & dont seulement elles ont entendu parler dans les papiers.

„ Il suit de cette seconde assertion , qu'aujourd'hui , dans la Grande-Bretagne , pour un

Anglois qui est représenté , il y en a cinq qui ne le font pas ; ce qui , dans le principe de l'élection , est la premiere corruption.

„ L'effet est clair & net , & peut être examiné sur le champ , car il suffit que chaque membre du parlement déclare le nombre de ceux qui l'ont élu , pour justifier distinctement que , sur six Anglois qu'ils représentent , il n'y en a qu'un à qui il est concédé le droit de le présenter.

„ Pour ce qui est de la forme de l'élection , la voici telle qu'elle se pratique aujourd'hui.

„ Le candidat , qui veut s'asseoir sur les bancs de Westminster , fait provision d'un grand nombre de tonneaux de biere , ainsi que de barriques de vin ; il achette une bonne provision de vivres , afin que chaque électeur puisse s'en remplir la bouche : il gorge ceux-ci de bœuf & de mouton , les fait boire jusqu'à perdre la raison , & dans cet état on procede à l'élection.

„ Lorsque deux ou trois candidats se présentent pour être élus , alors la mangeaille & la boisson augmentent dans la même proportion. Qu'on imagine dans ces élections , des batailles , où les provisions sont des munitions , & les boulets de canon des gigots de moutons. Dans celles-ci les électeurs ont plus de poids , car l'on peut s'y enivrer jusqu'à trois fois. C'est à celui qui a le plus de jambons de Mayence , que l'élection donne la préférence. C'est en chantant , dansant , mangeant , que le candidat est élu membre du parlement. On en a souvent vu à Londres se ruiner totalement pour avoir acheté le titre de représentant.



„ A l'égard des vertus & des qualités qu'il faut pour obtenir place en parlement, il suffit d'avoir un revenu, n'importe comment on l'ait obtenu : cinq ou six cent livres est juste la mesure de la vertu qu'il faut avoir pour s'y placer.

„ Je ne dis rien de bien d'honnêtes gens qui briguent ce rang. Il n'y a point d'aventurier qui, après avoir pillé les Indes ou l'Amérique, ne vienne froidement demander son entrée au parlement

„ Outre ces novateurs dans l'élection, il y a des représentans invalides, qui dans le parlement sont en béquilles ; je veux dire, ceux nommés par la cour, qui, comme chacun sait, servent l'état en tout bien & tout honneur ; ils n'ont qu'une volonté, qui est celle du roi : alors subsides, emprunts, taxes, charges, impôts, dépenses extraordinaires, tout est accordé, en tems de paix, comme en tems de guerre.

„ Ce lord dit que, *selon la première institution, un Anglois ne peut être taxé sans son consentement.* Il est vrai que chaque district & chaque province a son représentant, mais il est forcé de donner son agrément ; car, dans un état où la majorité l'emporte sur la minorité, c'est-à-dire, où une taxe passe à la pluralité des voix, on est taxé quand le plus grand nombre a voté.

„ Cette loi, dit-il, est aussi ancienne que la monarchie. Les monarques les plus foibles, les plus cruels, les plus ambitieux, les plus despotiques, ont reconnu ce principe. Il auroit mieux fait de dire : les derniers rois d'Angleterre l'ont méconnu. Il est vrai qu'ils n'ont pas dit aux peuples, nous vous taxons arbitrairement ;

ces maitres-fires ont fait cela plus joliment : ils ont acheté en parlement les voix qu'il leur falloit pour avoir tout l'argent qu'ils vouloient ; & puis ils ont dit qu'ils laissoient aux Bretons le libre arbitre de se taxer volontairement. Ce libre arbitre ressemble à celui des théologiens François, qui panche tout d'un côté.

„ Veut-on savoir si la taxe ou les subsides pour la guerre ont été volontaires, que l'on appelle mille Anglois, de tout état, de tout rang & condition, & qu'on demande à chacun : avez-vous consenti volontairement à donner de l'argent au gouvernement pour aller à l'Amérique avec de gros canons, égorger vos freres les Bretons ? Neuf-cent quatre-vingt-dix répondront : non. Comment fait-on donc pour lui donner du comptant ? C'est un mystere du gouvernement.

„ A l'égard de la nouvelle grammaire angloise qui a été introduite en parlement, sur l'adverbe *virtuellement*, il suffisoit de dire qu'on l'avoit représenté virilement.

„ Il ne convient pas, dans un discours au parlement, de traiter ces petites choses sérieusement ; ce n'est qu'à la suite du café que l'on peut parler virtuellement. Mais, ce qu'il dit sur l'infâme bill de Quebec, pour le nommer comme lui, tel quel, n'est pas plus virtuel. Cet acte est honteux, dit-il ; en établissant dans l'empire Britannique les superstitions cruelles & insensées de l'église Romaine.... Je dis qu'il ne faut jamais insulter aucune religion. Il est permis à chaque politique de croire bonne celle qu'il pratique, & qu'elle est la vraie communion, sans mettre les autres en dérision.

„ Il prétend que les procédés des Anglois envers les Américains , viennent du despotisme du regne actuel ; mais ce despotisme date de plus loin. George III n'a pas tout fait : il étoit bien avancé , quand son grand-pere , d'absolue mémoire , lui donna pour conseil de finir le glorieux plan despotique qu'il avoit commencé ; chose que son petit - fils a très - heureusement achevée.

„ Mais voici le sublime de son discours. *Je vous félicite*, dit - il , Milords , *je félicite mon pays au milieu de nos embarras & de nos détresses ; nous avons une consolation , la résistance de l'Amérique sera la sauve-garde de nos libertés.* C'est se complimenter , par où il faudroit se consoler. *Nos libertés*, reprit-il , *nous eussent été enlevées , si les vertus sublimes de nos freres Américains & leur courage héroïque ne s'y fussent pas opposés au-delà de l'océan.*

„ Il est dommage que ce Milord n'ait pas fait un éloge exprès pour louer leur probité , leur honneur & leur bonne foi.

„ Mais l'ambassadeur de France , en représentant au roi leur traité samedi au soir , vient de leur donner le dernier coup d'encensoir. “

Deux de mes correspondans m'ont prié instamment de publier les deux adresses suivantes au parlement. Chacune est contenue dans une ligne.

#### A D R E S S E S.

Au parlement assemblé , à l'occasion du traité de l'Amérique ratifié. Voici la premiere.



„ Now, *Milords*, or NEVER. “

La seconde s'exprime à ce corps assemblé pour la même affaire.

“ NEVER, *Milords*, is the BETTER. “

Ce n'est là que le texte de chaque adresse, dont j'ai reçu l'explication, qu'on m'a envoyé séparément pour être expliqué au parlement. Chaque adresse a son opinion, l'une prétend que, dans cette occasion, il faut tirer le canon ; l'autre prouve, par l'état présent de l'Angleterre, qu'il ne faut point faire la guerre.

Mon correspondant de *Now, or Never*, dit, pour sa raison, qu'il est question ici de la gloire de la nation ; que les Bretons doivent verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour soutenir l'honneur de leur rang ; qu'il faut se cottiser pour faire la guerre vivement contre la France, Boston & son continent ; que la Grande-Bretagne est obligée d'exercer une vengeance authentique contre cette couronne & l'Amérique ; qu'il vaut mieux s'ensévelir sous les ruines du trône, que de souffrir ce monopole de la France ; que l'argent ne manquera pas, attendu que, dans ces occasions, on préfère l'honneur aux millions. Il ajoute „ que si la France joint à son ancienne puissance, le commerce de l'Amérique, elle sera plus forte qu'aucune république ; que si on la laisse jouir du traité paisiblement, elle ira au despotisme universel inévitablement ; que l'Angleterre tombera dans le mépris, lorsque la France aura tout pris ; que la misère publique, dont la minorité parle si souvent, n'est que dans son entêtement ; que dans les différentes conditions, classes & états, il y a encore de quoi donner vingt combats ; que les

les marchands de Londres prêteront de l'argent en abondance pour faire la guerre à la France ; que toute la nation se prêtera pour en détruire une union , qui travaille à sa destruction ; que tout bon Anglois doit avoir pour loi , d'être jaloux de la gloire de son roi ; que par cette dernière guerre , la réputation de l'Angleterre sera rétablie à jamais : " c'est pourquoi il dit , *Now , or Never.*

Le second dit pour sa raison , „ que la gloire n'est qu'un nom , qu'à l'opéra de Haymarket on représente tous les jours au son du violon ; que celle d'une nation est dans les richesses , l'aisance & non dans sa désolation ; que le premier héroïsme d'un gouvernement est que les sujets vivent dans l'aisance ; qu'à force de se cottiser , on n'a plus de quoi déboursier ; que quel que soit le dessein de cette guerre , on ne sauroit tirer du sang d'une pierre ; que pour former une grande caisse militaire , il faut assembler un nombreux numéraire ; que d'entreprendre de battre à la fois l'Amerique & la France , est une rodomontade espagnole , la plus folle & la plus frivole ; car , si on n'a pas pu réduire Boston avec toutes les forces de l'Angleterre , il n'y a pas d'apparence qu'on la réduise alliée à la France : alors on éprouvera que la guerre de l'océan est plus difficile que celle du continent ; que la vengeance doit être au dessous des personnes d'état ; que c'est le vice des hommes lâches qui ont l'ame vile & basse ; qu'un gouvernement ne doit s'enhardir à la vengeance , que lorsqu'il est sûr de réussir ; qu'autrement le ressentiment retombe sur lui , & lui fait plus de mal qu'à son ennemi. "

*Prem. Part.*

H

Il ajoute en cet endroit „ que l'honneur à la guerre consiste à bien choisir le tems où il faut la faire; sur-tout celui qui peut contribuer à son avancement, sans quoi elle tourne à son détriment; que c'est une mauvaise politique, que de s'ensévelir sous les ruines du trône, plutôt que savoir céder volontairement aux malheurs des tems; que c'est le dernier parti qui reste aux désespérés & non aux hommes sensés; que dans la politique il y a plus de grandeur d'ame de céder au courant, que de se laisser entraîner par le torrent.“

Il ajoute „ qu'il n'est pas impossible que les sujets ne fassent un effort pour assister le gouvernement d'abord; mais que celui-ci ne réussissant pas, il se dégoutera d'autant plus aisément, qu'il gémit sous le poids des taxes depuis long-tems; que l'état de la France n'en fera que plus critique par la possession de l'Amérique; que l'avantage qu'elle croit en retirer avec le tems, tournera à son détriment; parce qu'en regorgeant des denrées de ces nouveaux mondes, elle en diminuera le prix, ce qui en fera perdre la valeur.“

Il reprend ainsi: „ que le grand despotisme de la France est une chimere, qui de tous les tems, a fait tort à sa gloire; que toutes les fois qu'elle l'a tenté, elle y a échoué; que c'est à cette époque que Louis XIV doit cet affoiblissement qui, en France, date depuis son tems; que dans le siècle où nous sommes, un état ne sauroit sortir de l'enclos où la providence l'a placé, sans en être renversé; que bien loin que l'Angleterre tombe dans le mépris, lorsque la France aura tout pris, elle ne fera jamais plus



estimée & plus honorée ; que les marchands de la cité , malgré leur bonne volonté , ne donneront pas ce qu'ils n'ont pas ; il est vrai que parmi eux il en est qui annonceront de l'argent au gouvernement , mais ce sera pour finir de le ruiner totalement."

Il observe encore , „ que tout bon Anglois ne mettra pas au rang de sa gloire de s'engager dans une guerre , où il n'a que faire , puisqu'il ne fut pas appelé à celle de l'Amérique , lorsqu'on forma ce beau projet politique ; que celle dont on parle tant , intéresse le roi George personnellement , que puisqu'il l'a ébauchée & tramée , c'est lui à seul d'en démêler la fusée. Il finit sa raison par cette assertion , que l'Espagne & la France ont trois cent vaisseaux de guerre prêts à mettre en mer pour cette guerre. Or , dans ce cas , que l'on consulte , que l'on parle , ou qu'on ne parle pas , l'Angleterre n'a d'autre parti à prendre que celui de mettre pavillon bas."

La troisième adresse qu'on me prie de publier n'est pas si concise ; elle a deux lignes de plus , peut-être en vaut-elle mieux.

#### A D R E S S E.

Aux Seigneurs assemblés , pour savoir ce qu'ils doivent dire ou faire sur le traité de l'Amérique , ratifié , présenté à sa majesté.

„ M I L O R D S ,

„ Pensez-y bien ; le moment est critique ;  
 „ ne faites rien dont à l'avenir , vous ayez à  
 „ vous repentir “.



## L'ESPION FRANÇOIS A LONDRES.

---

No. V. SAMEDI, 28 Mars 1778.

---

**L**A réception brillante & magnifique qu'on vient de faire à Paris à un auteur, qui dans tous ses ouvrages a inféré qu'on peut se moquer en toute sûreté de Dieu & de l'éternité, a donné naissance à ce discours. Je suis obligé de faire un pas en arrière pour l'expliquer. Cependant je dirai, en manière de provision, que cet homme, si bien traité dans la capitale de la France, à Rome seroit brûlé, à Madrid grillé, à Lisbonne étranglé, & dans tout autre état de l'Europe enfermé. Pourquoi donc à Paris a-t-il été fêté? La France suit-elle d'autre loi que celle de l'évangile, qui dit en termes formels : *Si ton œil donne du scandale, il faut l'arracher; tout arbre pourri sera coupé & brûlé?*

Je fais que ceux de mes lecteurs, gais & enjoués, qui en tout honneur & en tout bien ne croient à rien, diront, en manière de dérision, comment diable! voilà un Espion qui parle religion; il explique l'évangile, & s'avise de faire le pédant sur les mœurs du tems. Car voilà le style ordinaire de Messieurs les esprits forts :

mais ce langage plaisant ne doit point changer mon raisonnement.

Au renouvellement des arts , l'esprit humain éprouva une grande révolution. Ceux qui ont dit que l'homme doit être lettré , ont dit une grande absurdité. Ce mot n'est autre chose qu'un nom qui forme un son : comme on ne l'a pas encore défini , on peut douter de sa réalité.

Si les arts & les sciences avoient une définition , on pourroit fixer leur application ; mais plus l'esprit perce au travers de l'obscurité , & moins il reste clair ; je dis moins , parce qu'alors les connoissances mettent elles-mêmes des entraves aux sciences.

La physique expérimentale nous apprend qu'il faut trente ans pour connoître la vertu d'un simple minéral [\*] ; or , pour ne parler que de celle-ci , combien de vies ne faudroit-il pas pour la développer ? Chaque siècle disparaît comme un éclair devant la plus petite branche de savoir.

La clarté qui se répandit sur tout , jetta des doutes par tout. La religion qui se trouva d'abord sur le chemin de la lumière , fut la première attaquée : elle essuya des partages & des divisions , qu'elle ne connut point dans la première communion. La théologie , faite pour sa réunion , contribua elle-même à la disperser ; bientôt elle s'en prit à la puissance même , elle enseigna publiquement qu'on pouvoit chrétiennement tuer un prince régnant [\*] , par

---

[\*] Lisez Boile , sur les minéraux.

[\*] Morale des Jésuites , enseignée dans les écoles.



la raison qu'il ne croyoit pas ce qu'elle croyoit.

Les monarques qui virent le danger où étoit la souveraineté , se mirent en garde contre cette impiété , dont la conviction pouvoit , du même coup , renverser le trône & la religion.

Tel est l'effet de la religion , que la plus petite division y cause une grande altération. D'abord c'est une étincelle , mais qui dans peu de tems cause un embrasement général. Il suffit de deux ou trois subtilités en théologie , pour troubler la grande famille.

En France , à la fin du siècle passé , la prédestination & la grace efficace , plongèrent la monarchie dans une grande disgrâce.

Chrétiens , disoient les théologiens , vous avez beau prier , jeûner , vous mortifier , si vous n'êtes prédestinés , vous serez damnés. A peine ceux-ci avoient fini leurs exhortations , que les autres commencèrent leurs prédications : mes chers auditeurs , c'est en vain que vous vous flattez de gagner le paradis : lisez l'évangile , ne lisez pas , soyez fideles à la foi , exercez les vertus de la charité & de l'humilité , mettez un frein à vos passions , dites toujours la vérité , suivez exactement les commandemens , faites tout le bien que vous pourrez , c'est en vain que vous l'exercerez ; vous ne verrez jamais la face de Dieu , si vous n'avez la grace efficace.

Louis XIV , qui vit clairement combien cette grace étoit peu efficace à ses sujets , donna la chasse à ces enthousiastes.

Le célèbre Arnaud fut exilé pour toujours de la France , pour avoir écrit avec trop d'obstination , sur la prédestination.

Quesnel , que la Hollande compte aujourd'hui

d'hui au nombre de ses morts , suivit le même sort ; il fallut qu'il s'échappât de prison , pour éviter une plus grande persécution , &c. &c.

Les annales de cette monarchie conservent les noms d'un grand nombre de citoyens qui furent chassés de la société , & qui par cet arrêt devinrent des membres perclus , à cause de la bulle *Unigenitus*. On a blâmé le gouvernement François d'avoir porté les choses à l'excès ; mais ceux qui parlent ainsi , ont-ils bien réfléchi que les débats sur la religion sont si dangereux , que pour les prévenir , on ne sauroit être trop rigoureux ?

Il est indifférent en soi , qu'un théologien croie dans son cabinet qu'il n'y a point de pénitence qui puisse sauver celui que Dieu a prédestiné à être damné ; que la grace sanctifiante est indépendante de toutes les bonnes œuvres qu'un chrétien peut faire pour devenir saint ; que Dieu la donne , non pas à celui qui la veut , & qui fait tout ce qu'il peut pour l'acquérir , mais à celui-là seul à qui il veut la départir. Que ces maximes soient vraies ou fausses , dans un certain sens , cela est indifférent ; parce que le libre arbitre en théologie , bien ou mal défendu , ne change rien au décret de Dieu. Sa prévision est immuable ; celui que de toute éternité il a prévu devoir être damné , le fera irrémissiblement sans aucun changement. Mais Dieu ne damne pas le réprouvé , parce qu'il savoit qu'il seroit damné ; mais parce qu'il a su qu'il ne suivroit pas sa loi ; ce qui est l'éponge de cette grande difficulté.

Voici le mal. Si un peuple est une fois persuadé que la prédestination est tout-à-fait étran-

gere à ses bonnes actions, il vivra sans religion.

Or la conséquence se place d'elle-même ; point de religion, point de foi, point de loi, point d'honneur, point de réputation.

On ne punit pas le théologien, parce qu'il hasarde une opinion, mais parce que son opinion, crue en communauté, tend à détruire la société.

L'incredule en matière de culte est sujet à la même répréhension, lorsque ses maximes peuvent causer la même révolution.

En théologie, comme dans les sciences les plus obscures, même celles qui mènent à la plus grande abstraction, il est bien moins question d'éclairer que d'édifier. En général, toutes les connoissances doivent mener à celle de la Divinité.

Les gouvernemens surtout tinrent ferme contre l'impiété. L'hérétique a un culte, il croit à quelque chose ; l'impie ne croit à rien ; la morale de celui-là est dangereuse, celle de celui-ci est pernicieuse ; aussi de tout tems ces derniers ont été punis plus sévèrement.

La police en France fut inexorable contre cette impiété qui met en dérision la Divinité. Elle fit brûler, par la main du bourreau, les ouvrages qui contenoient des maximes infâmes : leurs auteurs furent bannis de l'état à perpétuité, & n'osèrent jamais s'y montrer. On a souvent poussé la rigueur là-dessus jusqu'à la dernière extrémité : mais, comme ce crime est le plus dangereux de la société, on a cru qu'il falloit un remède violent pour le déraciner.

Le grand Rousseau fut banni à jamais de la France, parce qu'on le soupçonnoit d'avoir



fait des couplets impies ; il eut beau supplier , écrire , parler , il ne put jamais y rentrer.

Mais pourquoi remonter si haut ? On trouve de nos jours plusieurs exemples de cette sévérité , qui cherche à fermer à Paris la porte à cette impiété.

M. Helvétius ayant mis dans son *Esprit* quelque trait qui ressembloit au matérialisme , fut mandé par le parlement pour y être reprimandé.

Jean-Jaques fut persécuté par l'archevêque de Paris , à cause de quelques lignes de l'*Héloïse* qui pouvoient être expliquées différemment que ce prélat ne les avoit interprétées. En un mot , tout ce qui a eu l'air de l'impiété a été banni de la France , surtout de sa capitale , où la société , étant plus nombreuse & plus spirituelle , peut plus aisément être subornée. Par quelle fatalité le Patriarche de l'impiété paroît-il aujourd'hui à Paris d'un air triomphant , ainsi qu'un brave conquérant , qui mérite d'être reçu avec applaudissement ? La cour & la ville l'ont visité & l'ont exalté. Accablé sous le poids des flatteries & des louanges , *on m'étouffe* , dit-il , *mais c'est sous des roses*.

Il a été complimenté par l'académie françoise en vertu d'une délibération expresse , honneur qu'on ne fait gueres qu'aux souverains : & , pour illustrer cette démarche , Monsieur le prince de Beauveau ouvrit la marche.

Le lendemain la comédie en corps alla rendre ses respects à son préfet.

La cour , la ville l'ont fêté : l'émulation a passé de place en place ; il n'y a eu que l'archevêque de Paris qui a fait la grimace ; c'est que le prélat , sans se laisser étourdir de cette

acclamation , s'est ressouvenu de sa belle verification : en voici un échantillon :

„ (\*) Bientôt après la premiere chaleur  
 „ De ces transports , où son ame est en proie,  
 „ Il voulut voir si celle qu'on envoie  
 „ Vient de la part du Diable ou du Seigneur;  
 „ Ce qu'il doit croire , & si ce grand prodige  
 „ Est en effet un miracle , ou prestige.  
 „ Donc , se tournant vers la fiere beauté,  
 „ Le roi lui dit d'un ton de majesté,  
 „ Qui confondroit toute autre fille qu'elle,  
 „ Jeanne écoutez ; Jeanne , êtes-vous Pucelle?  
 „ Jeanne lui dit, ô grand Sire , ordonnez  
 „ Que médecins lunettes , sur le nez,  
 „ Matrones , clercs , pédans , apothicaires,  
 „ Viennent sonder ces féminins mysteres;  
 „ Et si quelqu'un se connoît à cela,  
 „ Qu'il trouffe Jeanne , & qu'il regarde-là.  
 „ A sa réponse & sage & mesurée,  
 „ Le roi vit bien qu'elle étoit inspirée.  
 „ Or fus , dit-il , si vous en savez tant  
 „ Fille de bien , dites-moi dans l'instant  
 „ Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle;  
 „ Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle,  
 „ Le roi surpris soudain s'agenouilla!  
 „ Cria tout haut miracle , & se signa.  
 „ Incontinent la cohorte fourrée,  
 „ Bonnet en tête , Hypocrate à la main,  
 „ Vient observer le pur & noble sein

---

(\*) Vers de la Pucelle.

- „ De l'Amazone à leurs regards livrée.
- „ On la met nue, & Monsieur le Doyen;
- „ Ayant le tout considéré très-bien,
- „ Dessus, dessous, expédie à la belle.
- „ En parchemin un brevet de pucelle.

Sans doute , que Monseigneur aussi n'avoit pas oublié ce morceau-ci , qui est le Dialogue de l'âne , ce n'est pas l'âne de Balaam.

- „ L'âne éclairé, surmonta toute honte;
- „ De l'écurie adroitement il monte
- „ Au pied du lit, où dans un doux repos,
- „ Jeanne en son cœur repassoit ses travaux :
- „ Puis doucement s'accroupissant près d'elle,
- „ Il la loua d'effacer les héros,
- „ D'être invincible, & surtout d'être belle;
- „ Ainsi jadis, le serpent séducteur,
- „ Quand il voulut subjuguier notre mere,
- „ Lui fit d'abord un compliment flatteur;
- „ L'art de louer commença l'art de plaire.
- „ Où suis-je, ô ciel! s'écria Jeanne d'Arc.
- „ Qu'ai-je entendu? Par St. Luc, par St. Marc;
- „ Est-ce mon âne! ô merveille, ô prodige!
- „ Mon âne parle, & même il parle bien.
- „ L'âne à genoux composant son maintien,
- „ Lui dit: ô d'Arc, ce n'est point un prestige.
- „ J'avois parlé deux fois à Balaam.
- „ Voyez en moi, l'âne de Canaan.

. . . . .

- „ L'enfant malin qui tient sous son empire
- „ Le genre humain, les ânes & les Dieux!



„ Son arc en main plânoit au haut des cieux ;  
 „ Et voyoit Jeanne avec un doux fourire.  
 „ De Jeanne d'Arc le grand cœur en effet  
 „ Etoit flatté de l'étonnant effet  
 „ Que produisoit sa beauté singuliere  
 „ Sur le sens lourd d'une ame si grossiere.  
 „ Vers son amant elle avança la main,  
 „ Sans y songer; puis la tira soudain.  
 „ Elle rougit, s'effraie & se condamne;  
 „ Puis se rassure, & puis lui dit: bel-âne  
 „ Vous concevez un chimérique espoir,  
 „ Respectez plus ma gloire & mon devoir;  
 „ Trop de distance est entre nos espèces.  
 „ Non, je ne puis approuver vos tendresses;  
 „ Gardez-vous bien de me pousser à bout.  
 „ L'âne reprit; l'amour égale tout.

L'impiété est un crime énorme. Celui qui  
 en est coupable est un scélérat, qu'il faut ban-  
 nir de la société ; talent, esprit, génie, tout  
 doit céder à cette loi, c'est la première que la  
 religion & la constitution nous aient tracée.

Dans ce genre d'écrire, plus un auteur a de  
 célébrité, plus il doit être méprisé ; on fait  
 peu de cas d'un artiste sans nom, mais non  
 pas de celui qui a de la réputation ; on dévore  
 son ouvrage, on l'apprend par cœur ; ses ma-  
 ximes se retiennent d'autant plus aisément  
 qu'elles sont dictées facilement : c'est de tou-  
 tes les sensations, celle qui fait le plus d'im-  
 pression sur l'ame, & qui par conséquent mé-  
 rite le plus de blâme.

Il n'y a pas mille françois qui aient parcouru

*les Mœurs , Dom B.... Thérèse Philosophe ,* mais il y en a six millions qui ont lu , tout d'une haleine , *Candide & la Pucelle.*

Voici d'autres réflexions : lorsqu'un gouvernement a établi des loix contre l'impiété , s'il est le premier lui-même à les violer , il ouvre la porte au crime qu'il a voulu réformer. Alors les plus scélérats , ceux qui méritent la plus forte indignation , osent demander leur pardon. Voici à ce sujet une requête adressée par un autre impie au même tribunal , préposé pour arrêter ce mal.

---

REQUÊTE présentée à Monseigneur le Lieutenant de Police , par l'auteur de Dom B. Portier des Chartreux , pour le supplier de lui permettre de venir à Paris ; ainsi que Voltaire , son confrere l'Athée.

MONSEIGNEUR ,

„ **M**A patrie est la France , d'où je suis banni également , néanmoins provisionnellement , cependant quoique vieux , âgé de quatre-vingt-trois ans , je voudrais aller faire un tour au palais royal.

„ Comme vous êtes tout nouveau dans votre ministère , il faut que je vous explique mon affaire , ainsi que celle de mon très-honoré confrere.

„ Je suis l'auteur de *Dom B. Portier des Chartreux* ; c'est moi qui ai écrit la morale de ces bienheureux. Mon livre plut à bien des

gens , mais déplut au gouvernement ; je m'enfuis de Paris pour éviter tout éclaircissement , car , pour avoir expliqué cette religion , on me menaça de la prison.

„ Je me retirai en Suisse , où étant logé chez M. Gaufe , j'ai rencontré l'auteur de *Therese Philosophe* , qui , comme moi , étoit en Allemagne en pénitence , pour éviter le mauvais air de la France : il y avoit aussi plusieurs autres écrivains de la même communion , qui avoient mal parlé de la religion. Nous nous adressâmes à Versailles pour obtenir notre pardon , mais il n'y eut point de rémission ; on nous menaça même de nous faire brûler , si nous étions assez téméraires pour retourner : il nous fallut prendre patience , & nous résoudre à vivre & mourir hors de la France.

„ Ce fut dans ce tems-là , Monseigneur , que parut au milieu du monde chrétien un livre plus scélérat , sur Dieu , le ciel & l'enfer , que n'eût pu l'écrire lucifer. Son titre est la *Pucelle* ; nom qui lui étoit bien donné , car c'est le pucelage de l'impiété. Jamais auteur , avant celui-ci , n'eut l'audace de publier ce que ce dernier fit imprimer. Il est impossible de mettre plus de poison dans notre religion. Après avoir lu cet ouvrage , un chrétien n'a plus rien à souhaiter ; il ne manque que d'apostasier.

„ Tous les livres que votre tribunal a brûlés , ne sont que des morceaux d'irréligion réchauffés. L'athéisme de la *Pucelle* est plus savant , plus réfléchi , & plus approfondi. Il prouve , par une grande réflexion , que l'évangile est une vieille assertion , qu'un esprit fort doit mettre en dérision ; que l'enfer & le paradis sont



des noms que l'on fait apprendre aux petits enfans , en attendant qu'ils soient grands.

„ Les Italiens , qui nomment chaque chose par son nom , appellent un athée un *disingannato* , c'est-à-dire un *détrompé*. Or , de tous les détrompés , Voltaire est celui qui l'est le plus , car pour ne pas se tromper il ne croit à rien.

„ Il y a environ quinze ans qu'ayant eu la maladie du pays , il voulut venir à Paris. La reine qui le sut , dit : je ne veux point de cet homme-là dans mes états ; c'est un impie , une ame noire & opaque , qui n'observe point la pâque ; aussi ressemble-t-il à un réprouvé , tant il est maigre & décharné ; s'il vient , lorsque mon chancelier m'en aura informé , je le ferai enfermer.

„ Choiseuil , qui se mêloit de cette affaire , lui écrivit à Genève : *confessez , communiez , & venez* ; car le conseil du roi veut que tout auteur qui paroît à la cour , à la ville & en toute autre place , soit en action de grace. L'athée *confessa , communia* , & néanmoins *ne vint pas* ; c'est que malgré la communion , il craignoit encore la prison.

„ Cependant , sous le regne présent , il est venu à Paris glorieux & triomphant. Si Monsieur le Maréchal de Saxe , qui à la bataille de Fontenoy sauva la France , fût ressuscité , il n'auroit pas été si fêté. Le parnasse s'est ouvert pour le louer en vers , tandis que les savans de Paris en grande dose , l'ont exalté en prose : chacun a voulu être le premier à le saluer , le visiter , le féliciter ; & , comme il le dit lui même , il se trouva accablé sous le poids de sa gloire. A

l'opéra , à la comédie , au palais royal , aux spectacles , chacun est de son parti , tout Paris est pour lui.

„ Je vous supplie donc , Monsieur , de me permettre de venir à Paris pour y être honoré à mon tour ; car , si un athée , un scélérat doit y être fêté , je le mérite autant que lui ; car je suis aussi infâme , aussi impie que lui.

„ DOM B. . . ,

„ *Portier des Chartreux* “.

APOSTILLE A LA REQUESTE.

„ Comme votre tribunal apostille chaque pièce originale , je vous envoie la première confession de Voltaire ; c'est à vous , Monseigneur , d'en faire votre affaire ; ne pensez pas que la chose soit sérieuse , & qu'au tribunal de la pénitence il succombe sous les faits , imaginez-vous une confession de Rabelais.

„ La première scène est entre lui & son valet.

V O L T A I R E.

„ Jean ?

J E A N.

„ Monsieur.

V O L T A I R E.

„ Appelle le capucin pour me confesser.

J E A N.

„ Lequel ? le barbu ?

VOLTAIRE.

„ Eh ! lequel donc , en ai-je vu de bossu ?

JEAN (*sort & revient un moment après.*)

„ Le voilà , Monsieur : il me paroît de fort bonne humeur ; je crois qu'aujourd'hui céans , le tribunal de la pénitence sera bien divertissant.

VOLTAIRE , (*au Confesseur.*)

„ *Mon Pere , bénissez-moi !* Qu'avez-vous fait ? *Des livres. Des livres !* il n'y a pas grand mal à ça ; en avez-vous fait beaucoup ? *Oui , beaucoup.* Jusques-là il n'y a pas de péchés ; mais que traitoient ces livres , que contenoient leurs cahiers ? *Ah ! voilà le diable à confesser.* Par exemple , en ceci , ne vous moquez-vous point de Dieu & de ses Saints ? *Oui. Souvent ? Oh ! très-souvent.* Mais combien de fois , je vous prie de grace ? *Presqu'à chaque page.* N'avez-vous pas écrit aussi contre les moines ! *Oui.* Qu'avez-vous dit d'eux ? *Que c'étoient des fripons , des fots , des ignorans , des fainéans....* Doucement , doucement , il y a par-tout d'honnêtes gens. *Ah ! mon pere , pardonnez ; j'oubliois que vous étiez du métier !* Dans les livres que vous avez publiés , avez-vous toujours dit la vérité ? *Jamais , au grand jamais !* Pourquoi vous y êtes-vous pris ainsi ? *Pour avoir le plaisir de mentir.* Le plaisir de mentir , voilà qui est surprenant ! *Ah ! mon pere , vous ne sauriez croire le goût qu'il y a de mentir impunément ; par-là un livre est original.*

„ Je donnai à l'Europe , dans l'histoire de



*Charles XII*, le plus beau roman honoraire qui ait paru dans l'art militaire ; ce n'est pas que ce prince manquât de qualités , mais afin qu'on fît plus de cas de mon livre , je lui en donnai qu'il n'avoit pas ; pour mieux en faire accroire au lecteur , je fis signer au roi Stanislas que je ne lui en imposois pas : mais c'est précisément par-là que l'on devoit penser que j'avois menti ; car lorsqu'on dit la vérité , on n'a pas besoin de témoins pour l'attester.

„ Mon *Essai sur l'Histoire Universelle* est un autre ouvrage apocryphe , que j'ai publié sous le même chiffre. C'est dans celui-ci , qu'en tyran despotique j'ai exercé sur l'univers un empire absolu ; histoire , faits , monumens , papes , empereurs , rois , potentats , tout a été renversé & jetté en bas , pour créer un autre monde qu'on ne connoisse pas.

„ Je ne vous parlerai point de plusieurs autres ouvrages que j'ai faits sous un autre nom ; car vous autres capucins , vous n'entendez rien en littérature.

„ J'ai fait aussi le *Siecle de Louis XIV.* Que vous accusez-vous de celui-ci ? Comme dans tous les autres , d'avoir menti. Mais il y a plusieurs manieres de mentir. Oh ! j'ai pris la meilleure ; pour avoir plutôt fait , j'ai falsifié les faits ; je ne voulois d'abord que les altérer , mais j'ai cru qu'il valoit mieux les supposer.

„ N'avez-vous pas d'autres livres qui vous mettent la puce à l'oreille ? Oui , j'y ai la *Pucelle* ; je vous avoue , mon pere , que dans celui-ci , soit en religion , en morale , ou en système politique , j'ai cassé les vitres. Comment

avez-vous fait, dans cet écrit, pour vous laisser emporter par votre esprit ? Il n'y avoit qu'un pucelage qui pût me faire passer pour l'auteur d'un grand ouvrage, bien entendu que, pour l'honneur de la postérité, dieu, le ciel, l'enfer & les saints y seroient joués : j'ai mis toute cette besogne sous la protection de St. Denis, auquel, en faveur de la religion, je fais faire une apparition. Voici comment il s'exprime dans le premier chant : Je suis Denis, & saint de mon métier. Comment trouvez-vous, mon pere, que c'est débiter ? En hérétique ; être saint n'est pas un métier, c'est un devoir, une nécessité ! Ah ! vous commencez déjà à vous inquiéter, vous n'y êtes pas encore arrivé ; vous en verrez bien d'autres, car je n'écrivis pas la pucelle comme écrivoient les apôtres.

„ Saint Denis est donc chargé de cette affaire. Ne croyez pas que ce soit un petit ouvrage de tenir en cage un pucelage ; & c'est cette cage qu'il étoit obligé de garder pour la postérité.

„ Dans le second chant, Denis arme mon héroïne. L'invention est nouvelle : c'est la première fois qu'un bienheureux soit descendu du ciel pour cuirasser un général femelle, qui ainsi harnaché va chercher Charles VII à Tours, d'abord pour lui donner le bon jour, ensuite pour lui parler affaire & de la guerre.

„ Dans le troisième chant, afin d'égayer le lecteur & qu'il trouve ici sa mise, je fais la description du palais de la Sottise ; ce morceau de littérature n'est pas mis là par hasard ; je le ménage avec beaucoup d'art ! Pour qui croyez-vous que je fais cette description ? c'est

*pour placer l'univers aux petites maisons ; voyez comme je m'y prends :*

„ Devers la lune , où l'on tient que jadis  
„ Etoit des fous le paradis , &c.

„ Comment trouvez-vous ce trait , mon pere ! de faire exprès un paradis pour les fous ? Je dis que la chose est sacrilege & impie. Je vois bien que vous n'entendez pas la poésie : c'est une scene politique ! Oui , mais il ne faut pas qu'elle soit hérétique.

„ Dans le quatrieme chant , je ne fais que quelques peintures lascives , qui ne sont pas décisives , mais qui préparent à des tableaux frappés & plus nouveaux.

„ En voici un que je place dans le cinquieme chant : pour le rendre plus frappant , il est question de l'enfer , du diable [ mon Pere ] , de tous ces égrillards qui jadis étoient des paillards , des moines & des moinillons , qui portent tous le capuchon ; car vous savez que Grisbourdon étoit moine , & c'est exprès pour ce moine que je fais cette scene. Dieu l'a damné comme étant réprouvé ; & il raconte cette aventure au démon , en lui disant qu'il a porté le capuchon. Comment trouvez-vous jusqu'ici cette aventure , son ordre , son arrangement ? Fort indécent.

„ Le sixieme chant ne contient que des récits galants , mais toujours très-piquans , afin de tenir l'esprit du lecteur toujours égayé & éveillé.

„ Dans un ouvrage si profond , il falloit un peu d'Inquisition : sans ce tribunal un livre est froid & bannal. J'y fais tout exprès con-



damner Dorothée à la mort , pour la faire délivrer en tapinois par le brave Dunois.

„ Voici pour vous , mon révérend , car il faut par fois être décent. Dans le huitieme chant , je loue mon ouvrage ; car tout livre qui est fait pour corriger les mœurs mérite un éloge , soit en vers , soit en prose.

„ Que cette histoire est sage , intéressante !

„ Comme elle forme & l'esprit & le cœur !

„ Comme on y voit la vertu triomphante ! &c.

„ Mais je finirai une autre fois ce verset , car vous croiriez peut-être que je viens au confessional pour me moquer du tribunal. Ce chant contient des aventures très-instructives pour les jeunes gens.

„ De l'enfer , du paradis , je viens à la Sainte Baume ; car il faut avec moi que le lecteur curieux parcoure tous les saints lieux , pour y voir la Magdeleine pénitente ; je ne mets que le tems qu'il faut pour raconter un miracle qui se fit en ces jours , mais ce fut un miracle d'amour.

„ Dans le dixieme chant , je rapporte comment un aumônier fit des violences à Agnès , & comment elle s'en tira , & tout ce qu'elle fit pour cela. Il faut dans un tableau littéraire , que chaque lecteur ait un endroit qui puisse lui plaire ; & pour l'ordinaire les abbés & en général tous les petits collets , en amour aiment les cas forcés : c'est que ce sont les péchés les plus dépêchés. Ensuite je raconte l'aventure d'Agnès dans un couvent , & comment elle en sortit honnêtement.

„ Mais , comme dans mon livre il est question de guerre , je fais battre la bannière de France contre celle d'Angleterre. Deux saints , faits pour vivre en paix , se chamaillent comme des possédés ; St. George , St. Denis , chacun d'eux défendant leur pays.... Mais , mon Pere , je trouve que je fais mal de vous tenir si longtemps au confessionnal. Nous finirons l'histoire de la Pucelle une autre fois.

„ Permettez que je vous interroge encore sur quelques endroits. N'avez - vous pas fait quelqu'autre livre impie ? Oui , j'ai fait *Candide*. Qu'est - ce que *Candide* ? *Candide* est un livre fait au mieux , car il prouve que tout est pour le mieux. Comment peut - il prouver cela ? Au mieux ; c'est une conviction qui peut souffrir la démonstration. Mais cette conviction peut-elle servir à tout ? A tout , jusqu'au tribunal de la pénitence : par exemple , si par quelque détour on vous escamote l'absolution , le pénitent sera mieux que de rester sans absolution ; car si au sortir du tribunal il ne communioit pas , les gens de sa maison diroient , il faut que notre maître ait commis un gros péché en - dessous , puisqu'il ne peut pas être absous : or , lorsque l'on a du mépris pour son maître , on le pille , on le vole : le maître s'en apperçoit , il fait arrêter les voleurs , soit un ou deux , ils sont pendus. Vous convenez bien , mon Pere , qu'un ou deux hommes pendus n'est pas pour le mieux ; un d'eux peut se marier , avoir des enfans , qui peuvent devenir d'honnêtes gens ; l'autre peut apprendre le latin , aller à Rome , où il mettra le petit collet , moyennant quoi l'on peut l'appeler monsieur l'abbé ; il

passera au service de quelque monseigneur , ce qui le rendra bientôt lui-même un seigneur : pour cela , il n'aura qu'à dire qu'il fait la théologie. Personne à Rome ne lui disputera ce fait , car à Rome personne ne la fait. De monseigneur il deviendra cardinal : en effet , du violet au rouge , toute la différence est dans une nuance. De cardinal on le fera pape. Pape ! Oui , mon Pere , pape ! pourquoi non ? Croyez-vous qu'à Rome cela soit si mal aisé , & qu'il faille pour le devenir prouver les seize quartiers ? Sixte - Quint gardoit les cochons : Lambertini ne les gardoit pas , mais il plaidoit comme avocat ; Ganganelli étoit moins qu'un avocat , car il étoit moine par état. Eh que croyez-vous que soit le pape d'aujourd'hui ? Un petit gentilhomme de Cezennes , qui en arrivant à Rome se mit au service d'un cardinal , pour se frayer le chemin à l'état papal. Voilà Candide. Vous voyez , mon Pere , que c'est pour le mieux de voler , car si le maître ne vous avoit pas volé l'absolution , le fils de son valet eût resté un petit garçon. Il est donc clair , comme un & un sont deux , que tout est pour le mieux.

„ Continuons la confession. N'avez-vous pas quelqu'autre péché que celui d'avoir abjuré votre foi ? Non ! Non , il me paroît impossible qu'un homme de votre état , n'ait quelqu'autre reliquat ! Ah ! oui , j'ai une autre affaire. Quelle est cette affaire ? J'ai volé un libraire ! Quoi ! il n'y en a eu qu'un de pris ? Attendez , mon Pere , je crois qu'il y en a six. Mais distinguons le cas ; vous savez que tout casuiste distingue le vol manifeste du non manifeste ?



*Oh ! le mien est très-manifeste ; je leur vendois mes manuscrits très-manifestement , & les faisois ensuite imprimer clandestinement. Eh ! pourquoi faisiez - vous cela si souvent ? Mon Pere , c'étoit pour gagner plus d'argent.*

„ En qualité d'auteur , n'avez-vous pas exercé quelque vengeance , là , quelque satisfaction ? *Qui , j'ai tué Fréron. Quoi ! tué , mort ! Oh ! très-mort , à n'en pas revenir , & bien en vaut à la république des lettres , car c'étoit bien la plus grande bête. . . . . Mais laissons - là cet animal , qui n'est pas un sujet de confessional. Comment vous êtes - vous rendu coupable de cet assassinat ? En homme d'esprit qui veut faire un coup d'éclat ; je donnai la piece de l'E-cossoise exprès pour y introduire un Frélon ; ce Frélon étoit Fréron ; ce malheureux voulut par curiosité assister à la premiere représentation ; la critique que j'avois mise dans cette piece forme un poison qui le gagna & quelque tems après l'étouffa.*

„ Mais enfin , croyez-vous en Dieu maintenant ? *Oui , mon Pere , pour le moment. Cela suffit , nous autres confesseurs ne pouvons pas scruter le fond des cœurs Ego te , &c.*

Monsieur de Montesquieu disoit , en parlant des ouvrages de Voltaire : “ ses livres sont bons , „ mais il y manque quelque chose „ On ne sauroit dire ce qu'est cette chose ; mais il est certain que c'est quelque chose ; quoi qu'il en soit , s'il trépassoit dans cette terre , & que de son cadavre il honorât l'Angleterre , je mettrois sur son tombeau ce court écriteau.

Ci git un grand homme d'esprit ;  
Mais qui n'avoit que de l'esprit.

*La lettre suivante est dans un autre genre.*

„ MONSIEUR L'ESPION ,

„ **L**ES prières publiques découvrent les secrets politiques. On peut les regarder comme le thermometre des affaires d'état. Si à la guerre un roi propose , il se repose sur son canon , sans autre invocation ; ce n'est que lorsque les affaires sont désespérées , qu'il a recours aux prières : alors le premier ecclésiastique de l'état , par délibération , ordonne cete oraison.

„ *Seigneur , nous vous prions de nous pardonner nos péchés , afin de prévenir le terrible jugement que nos prévarications ont si justement mérité : surtout nous implorons votre bénédiction & assistance dans la guerre présente pour les armées de sa majesté , tant par mer que par terre , afin d'établir parmi nos ennemis la paix & la tranquillité pour la prospérité du royaume & celle de sa majesté , &c. &c.*

„ Il est bien moins question de savoir si l'acte de soumission au trône de Dieu a été exercé , que s'il a été exaucé : c'est ce que je vais vous expliquer.

„ Il faut que vous sachiez qu'à Calais il y a un couvent de filles , où est une Béate que l'on nomme sœur Marie. Cette sœur , que l'on regarde comme une sainte , est si fort détachée des choses du monde , qu'elle dort la nuit toute ronde : pendant son sommeil elle a des

*Prem. Part.*

I

visions , dans lesquelles le ciel lui est ouvert ; & où elle voit tout ce qui s'y passe à découvert.

„ Monsieur l'Espion , n'allez pas badiner de ma proposition. Je ne suis pas homme à mettre en dérision ; pour échapper à votre critique , je puis prendre la voie évangélique. Vous n'ignorez pas qu'Abraham eût une vision ; or je dis pour ma raison , que la sœur Marie peut être aussi visionnaire que ceux dont nous parle l'histoire.

„ En un mot , qu'elle veillât ou qu'elle dormît , voici ce qu'elle dit. Que le vingt-septieme de février dernier , elle avoit été élevée au troisieme ciel , où elle vit de grand matin arriver une priere dépêchée d'Angleterre.

„ Le célèbre Newton a démontré que la lumiere parvient en sept minutes du soleil à la terre ; cette priere à cause du canon de l'Amérique qui la pouffoit par derriere , mit moins de tems pour y arriver , que ce fameux géometre n'en a calculé.

„ A peine fut-elle à la porte du paradis , que trois saints , qui remplissoient la fonction de maîtres des requêtes , tinrent un petit comité pour savoir s'il falloit la présenter au Très-Haut. L'un d'eux dit ; nous ne connoissons pas les Anglois , non plus que les Iroquois ; comme depuis Calvin ils ne sont pas de nos amis , il n'en est pas entré un seul depuis en paradis. Il faut appeler Charles premier , un de leurs rois qui les a gouvernés : prenons garde de ne pas faire équivoque ; n'allons pas prendre un saint pour l'autre ; ce n'est pas Charles Boromée , c'est Charles à la tête décollée. Comme par son martyre il perdit le trône & la vie , Dieu l'a



mis au rang des bienheureux , en attendant de faire pour lui quelque chose de mieux.

„ Charles parut ; il sortoit du purgatoire , où il avoit passé plus de cent ans pour purger son entêtement , ainsi que tous les rois entêtés feront un jour châtiés : il étoit noir & brûlé , comme un damné. Bienheureux Sire , lui dit un saint du comité , nous voudrions nous instruire de la nation Angloise ; sans doute que vous la connoissez ? Oui , dit le roi mutilé , je ne la connois que trop pour mes péchés ; c'est bien la nation la plus maudite & la plus traître qui soit encore à naître , elle me fit couper la tête net , comme on coupe celle d'un poulet : ensuite elle établit un anniversaire , pour ne pas oublier qu'elle m'avoit fait décoller.

„ D'ailleurs elle est bizarre , haute , fiere , ingrate , superbe , inconstante , ne sachant ce qu'elle veut , lors même qu'elle veut.....

„ Donnez lui un bon roi , elle n'a point de repos qu'elle ne l'ait détrôné ; mais qu'elle ait un monarque qui de sa liberté veuille la dépouiller , elle le fête du matin au soir. Dans l'art militaire elle est si en arriere , qu'elle ne fait faire ni la paix ni la guerre. A-t-elle l'avantage sur l'ennemi , par un traité elle lui rend tout ce qu'elle lui a pris. Est-elle battue ? elle est confondue. Le parlement veut , le roi ne veut pas ; tout se passe en débats : en attendant l'ennemi marche à la victoire à grands pas.

„ Les Bretons sont forts pour faire valoir leurs chartes , leurs loix & leur indépendance ; mais cette fois-ci ils l'ont mise à un si haut prix , que pour le coup ils y sont pris. Celui qui les gou-

verne, leur a fait baisser le caquet. Imaginez-vous un visage jésuitique, un saint Ignace en politique. Cet Ignace s'est adressé aux membres du parlement & leur a dit : Messieurs, sans doute que vous avez besoin d'argent ? Oui, dirent-ils, donnez-nous-en. En voici, prenez, & pour moi votez. Ils prirent l'argent, votèrent & la nation fut ruinée... Dans cet endroit un ange s'avança, & dit qu'à la porte du paradis une autre prière demandoit à entrer. Admettez-la, dirent les saints du comité. C'étoit une prière qui arrivoit de l'Amérique ; elle avoit passé tant de mers & avoit été tant tempêtée, qu'elle étoit à moitié effacée : mais les saints savent par cœur les prières que l'on fait au Seigneur. Après l'avoir examinée, on trouva qu'elle étoit mot pour mot comme celle d'Angleterre ; il n'y avoit que quelques mots de changés ; au lieu des intérêts de la monarchie, on y parloit de ceux du congrès. Dieu ne peut point exaucer des prières contradictoires ; appelez, dirent-ils à l'ange, un saint Américain. Il n'y en a pas un, bienheureux, répondit-il aux saints ; depuis près de deux siècles que je suis à la porte du paradis, je n'en ai pas vu un seul qui y soit entré, ni même présenté ; on dit que ce peuple à habitations, n'a d'autre religion que ses plantations.

„Faites donc venir un saint Créole ? Il n'y en a point non plus. Jamais, dit notre grand saint Denis, Créole n'entra en paradis.

„Comme cette assemblée n'étoit qu'un comité particulier, qui ne pouvoit point décider, l'affaire fut évoquée au grand-conseil du ciel ; on alla donc à celui du Père Eternel.

„ Saint Pierre , qui est le portier du paradis , porta soudain cette priere au trône. Dieu , après l'avoir écoutée , en la rejetant , dit : je ne veux pas ici de cela ; les Anglois sont des hérétiques qui méritent ma colere. Seigneur , lui répondit saint Pierre , les Bretons se sont faits protestans par délibération , peut-être ils se convertiront par conviction.

„ Se convertir ! reprit saint Paul ; Seigneur , n'en croyez rien ; ce sont des misérables qui ne croient aujourd'hui ni à Dieu ni au Diable : je les vois tous les jours à Londres dans un temple qu'ils m'ont dédié ; les deux sexes s'y assemblent tous les dimanches , à ce qu'ils disent , pour vous révéler ; mais ils ne font rien autre chose que de se regarder , s'examiner & se parler ; or , lorsque l'on ne va à l'église que pour caqueter ou coqueter , on doit être damné.

„ Seigneur , dit un autre saint que l'église révere encore aujourd'hui , comme archevêque de Cantorbéry , il est de ton essence d'exercer sur toutes les nations ta clémence ; ton trône est le centre où aboutissent tous les vœux de l'univers ; tu regnes sur tous les peuples divers : je fais bien que , depuis leur apostasie , les Anglois sont des êtres plus misérables que les Iroquois ; mais ils prient , Seigneur , il faut savoir comment , pour qui , & pourquoi , & quelle est la raison . . . Je la fais , interrompit le Tout-Puissant , je ne puis écouter leur oraison : ils se sont égorgés entr'eux au nombre de plus de trente mille , & à présent ils viennent me supplier , par une priere d'un moment , d'oublier qu'ils ont fait verser tant de sang ; tandis que d'un autre côté , il y a plus de vingt mille ames , qui me



conjurent , par pitié , de ne pas les abfoudre de ce gros péché. Les rois font finguliers , ils commencent la guerre par ambition ; fi elle va bien , nous n'en voyons pas un feul qui vienne nous remercier de l'avoir aidé ; mais s'ils font battus , ils viennent nous prier humblement , à genoux , d'avoir pitié d'eux. J'en ai actuellement vingt mille dans les enfers , qui , pendant leurs regnes , étoient hauts , fiers & altiers. J'avois beau leur faire dire par leurs directeurs : Sires , rentrez en vous-mêmes , ne foyez pas fi entêtés , reconnoiffez la vérité , laiffez-vous perfuader ? Non , difoient-ils avec fierté , en parlant de leurs ennemis , ce font des malheureux que je veux exterminer. Qu'est-il arrivé ? c'est qu'ils ont été eux-mêmes exterminés. J'ai d'autant plus à me plaindre des potentats , que je leur ai donné des états , ainfi que de belles nations à gouverner , & des millions de peuples à commander ; mais je ne les ai pas eu plutôt élevés , qu'un chacun d'eux m'a méprifé. Car enfin , qu'étoit le bifayeul de celui qui vient aujourd'hui , avec une prière , m'apprendre ce que je dois faire ? Un petit principiau dans un coin de la terre , dont l'état étoit fi petit , que lorsqu'il étoit foir il falloit un microscope pour le voir. Je lui donnai une couronne , je le rendis maître , par mer , d'une portion de l'univers : maintenant que fon arriere-petit-fils eft un feigneur , ce feigneur veut fe rendre indépendant de la constitution , de l'état & de fon parlement ; & pour cela il faut qu'il faffe la guerre ; & à qui , s'il vous plaît ? à fes propres fujets , fujets que je ne lui ai confiés que pour les conferver , & non pour les faire tuer. Eft-ce donc ainfi qu'un roi doit gouverner ?

Est-cela mon évangile que je lui ai tant recommandé ? Ne m'en dites rien , je ne veux plus en entendre parler.

„ Cependant tous les saints s'assemblerent pour examiner si , pour lui & la nation , on ne pourroit point intercéder. Il fut question pour cela de juger si la priere , en elle-même , pouvoit être exaucée.

„ Ne voyez-vous pas dit saint Thomas aux autres saints en face , que le peuple Anglois n'a pas la grace efficace ; car vous savez que pour prier Dieu saintement , il faut prier efficacement.

„ Saint Augustin dit à ce saint compagnon : faites attention que c'est ici une affaire de prédestination ; il étoit de tous tems prédestiné , que les habitans de l'Amérique avec ceux de l'Angleterre devoient s'égorger : voyez combien de choses il eût fallu changer pour renverser l'ordre prédestiné ! 1°. Qu'un certain prince se désistât de son dessein , chose qui ne pouvoit pas arriver : car lorsqu'un monarque est entêté , il l'est pour l'éternité. 2°. Que son conseil fût composé d'honnêtes gens , ce qui n'est pas certainement. 3°. Qu'il n'y eût pas de guinées en Angleterre pour corrompre son parlement , or , pour cela , à Londres il s'en trouve abondamment.

„ Comment voulez-vous , dit saint Grégoire , que les Bretons aient part à la gloire ? Ces misérables , en se divertissant , brûlent les papes tous les ans ? Les papes ! s'écrierent tous les saints , le cas n'est pas gracieux ; c'est un crime que toute la catholicité déteste , qui mérite la vengeance de toute la voûte céleste ! Oui , les

papes , continue le saint d'un ton affirmatif , quoiqu'un peu rebarbaratif ; voici comment cela se fait. Les Anglois , à certain jour marqué , se mettent à table , où ils mangent splendidement & boivent copieusement ; à la suite du repas , après avoir levé la nape , ils brûlent le pape ; & afin que leur apostasie ne laisse rien en arriere , ils la poussent jusqu'à la dernière barrière ; ils habillent le saint pere *in Pontificalibus* , & le jettent dans le feu *in naturalibus*. Permettez-moi , grand patriarche , dit un saint chargé des affaires étrangères , de croire que votre sainteté doit se tromper ; je connois un peu la carte de la terre : le pape est à Rome , & les brûleurs sont à Londres ; ainsi comment peut-il arriver que le saint pere soit brûlé ? La distance ici ne fait rien à l'affaire , répondit saint Gregoire ; on fait une figure d'osier qui soit aussi grève qu'un magistrat , en long rabat : on prend cette figure , on la jette au milieu d'une couverture ; quatre hérétiques en prennent chacun un bout , & ensuite font danser cette figure sur la couverture , & , sans se rebuter , continuent à la faire danser , jusqu'à ce que sa sainteté ait un bras ou une jambe cassée ; & après l'avoir ainsi mutilée , la jettent dans les flammes , où ils la font griller.

„ Pour moi , dit Ignace , je ne vois pas que ce soit un si grand mal que de brûler le pape ; si Ganganelli avoit été brûlé , le paradis aujourd'hui seroit mieux peuplé. Les Anglois n'ont fait à ma congrégation ni mal ni bien , ils l'ont laissée comme ils l'avoient trouvée : nous avons même un provincial à Londres , qui nous étoit d'une grande utilité ; il eût été



bon pour nous qu'il s'y fût conservé ; car il avoit formé un grand projet , qui étoit de faire G. . . . un de nos préfets ; mais ce misérable moine a tout renversé , lorsque , d'accord avec les puissances , il nous a annullés.

„ Saint Lazare , le protecteur des fous , se leva & parla. Il y a déjà près de quarante ans que je tiens l'empire Breton sous ma domination. Les Anglois font bien des sottises , je le vois , je le sens , mais j'espère que quelque jour la France les envahira ; & qu'alors ce peuple retournera à son ancienne communion ; ainsi je suis d'avis que nous recevions sa priere en maniere de provision.

„ Saint Roch , à son tour , se leva. Grand saint , dit-il , vous savez que je suis contre la contagion ; donc contre cette priere je proteste , car elle seroit pour le ciel une peste. Des hommes avarés , ambitieux , dévoués à leurs especes , ne doivent faire d'autres vœux que des richesses. Je ne suis pas d'avis , dit un petit saint Romain , canonisé par Pie V , que l'on reçoive les prieres des protestans ; avec cette secte , il n'y a rien à gagner ; ces gens dans leur religion , sont entêtés comme des démons ; ils n'achettent ni reliques , ni *agnus Dei* , ni aucune autre dévotion. Leurs églises sont très-mal meublées , au lieu que celles de nos catholiques Romains sont très-bien ornées. Voyez Saint Pierre de Rome ; cette métropole est tapissée de marbre , de tableaux , de médailles ; au lieu que Saint-Paul de Londres n'a que les quatre murailles.

„ Je suis de votre avis , dit un saint , qui avant la réforme avoit été évêque de Genève ; si une fois nous ouvrons la porte aux prieres

des protestans , nous en serions accablés à tout moment. Je connois les Genevois , les Suisses , les Hollandois ; malgré l'opinion que l'on a d'eux , ils sont très - superstitieux ; sur - tout si nous prenions les Hollandois sous notre sainte garde , il ne partiroit aucun vaisseau pour les Indes Orientales , qu'il n'y eût une oraison pour nous prier de le mettre sous notre protection.

¶ Saint Policarpe se leva , & comme les autres , parla ; ,, ce n'est pas le tout , dit-il , de délibérer , il faut encore se décider. Que ferons-nous de cette priere ? La retiendrons-nous ? La renverrons-nous ? Sans doute que ces misérables Anglois nous promettent tout pour être exaucés ; mais , comme dit notre grand saint Nicolas , *nage toujours & ne t'y fie pas*. Que faut-il donc faire , dit saint Simon le cadet ? Le grand conseil décida , que pour rabattre leur caquet , il falloit les laisser entre les mains des Américains qui , à la fin , les battront bien. Ainsi finit l'assemblée des saints , par un *Gloria in excelsis Deo*. “





# L'ESPION FRANÇOIS A LONDRES.

---

N°. VI. SAMEDI, 4 Avril 1778.

---

**L'**Europe touche au moment d'une cruelle guerre. Les différentes nations de son continent ont ordre de s'armer réciproquement.

Le Turc, le Russe, le Prussien, le Palatin, le Saxon, l'Anglois, le François & l'Allemand, doivent se tenir prêts pour s'égorger mutuellement. De dire pourquoi & comment, quatre rois le savent seulement.

Cependant, comme le docteur Pangloss dit fort élégamment, qu'il n'y a pas d'effet sans cause, voici la raison de cette grande révolution; c'est que l'électeur de Baviere est mort sans postérité, & que Boston s'est révolté.

Ces deux petits événemens que la politique eût dû mépriser, ont mis tant d'humeur dans l'esprit de chaque prince intéressé, qu'ils ont résolu de se battre sans quartier. Il y a sur-tout un monarque si piqué, qu'il aimeroit mieux périr avec toute sa nation, que d'écouter aucune réconciliation.

Cependant, deux ou trois cent mille passe-ports, sont prêts à être signés pour passer chez



Les morts; ces courriers extraordinaires, en partant pour l'autre monde, seront autant de victimes sacrifiées à la gloire de quelques isles de la terre; il est vrai, qu'à la paix on reconnoitra que tant d'ames envoyées au diable impunément, lui ont été expédiées inconséquemment.

En attendant qu'on ait affuté les canons & assemblé les bataillons, j'entreprendrai mes lecteurs d'une guerre particuliere entre deux champions qui ne sont pas les premiers héros de la terre.

L'un est un ministre disgracié & l'autre un sujet favorisé. Le champ de bataille est à Paris, où tout se passe sans effusion de sang; car les deux soldats ne sont pas battans; les mortiers militaires sont l'écritoire & les plumes, dards avec lesquels ils se percent de toutes parts. Le sujet favorisé fut le premier qui donna son manifeste [\*]; le second y riposta, & la guerre commença.

Les pieces, qu'on rapporte ici & dont quelques lecteurs feront peu de cas, méritent de passer à la postérité. On y voit cet esprit d'animosité que, chez les anciens, les citoyens ne connoissoient point.

---

[\*] Lisez la Lettre de M. de Beaumarchais à M. le comte de Vergennes, du 3 Janvier 1778, qui est dans les gazettes.

## L E T T R E

D E L A

## CHEVALIERE D'EON.

*Très-humble Réponse à très-haut, très-puissant Seigneur, Monseigneur PIERRE-AUGUSTIN CARON ou CARILLON, dit BEAUMARCHAIS, Baron de Ronac, en Franconie, Adjudicataire-général des bois de Péquigny, de Tonnerre, & d'autres lieux; premier Lieutenant des Chasses de la Garenne du Fort-Evêque & du Palais, Seigneur utile des forêts d'Agiot, d'Escompte, de Change, Rechange, & autres Rotures, &c.*

*Par CHARLOTTE-GENEVIEVE-LOUISE-AUGUSTE-ANDRÉE-TIMOTHÉE D'EON DE BEAUMONT, connue, jusqu'à ce jour, sous le nom du Chevalier d'EON, ci-devant Docteur consulté, Censeur écouté, Capitaine célébré, Négociateur éprouvé, Plénipotentiaire accrédité, Ministre respecté; aujourd'hui pauvre fille majeure, n'ayant pour toute fortune que les Louis qu'elle porte sur son cœur, & dans son cœur.*

„ MONSEIGNEUR,

„ JE n'ai reçu que le dix-neuf Janvier, la très-gracieuse épître que votre grandeur a daigné m'écrire le 13, & à laquelle étoit jointe une copie certifiée & signée, Caron de Beaumarchais, de celle dont vous aviez honoré un mi-

nistre que, même la noblesse, en seconde place, doit qualifier de Monseigneur, ce que vous, Mascaron plaqué, je ne fais où, ne traitez que de *Monsieur le Comte*. Au titre de votre obligée, je vous fais mon sincere compliment de la réponse honnête par laquelle ce ministre, indifférent à de pareilles minuties, a ratifié votre protocole, & dont vous ne manquerez pas de profiter, avant peu, pour lui écrire, *mon cher Comte*.

„ Comme il n'est pas possible que ce soit sa dignité qui se ravale jusqu'à vous, il faut bien en conclure que c'est votre grande capacité qui vous élève jusqu'à lui, & à mes yeux. L'immense publicité que vous avez donnée aux lettres susdites, ayant bien moins pour motifs vos griefs contre la Chevaliere d'Eon, que le desir de renfler votre existence, je veux y contribuer moi-même pour l'honneur de mon siècle; je consens de tout mon cœur que les ministres & secrétaires d'état, si tel est leur plaisir, ne soient plus que de petits Messieurs pour vous.

Tout ce qui les amuse, est pour moi chose exquise, Et, par respect pour eux, je vous monseigneurise.

„ Mais, Monseigneur, que votre style avec moi est changé ! Vous me faites entendre les accens du courroux & de l'indignation. Ce ne sont plus ces complimens, ces douceurs que vous cherchiez à me prodiguer, *quand je portois une canne*; vous parlez, vous écrivez comme quelqu'un qui se fâche, & qui ne craint point les coups d'éventail. Certes, Monseigneur, vous êtes, pour le moins, aussi brave que Bouffard; ce valeureux matelot a sauvé quel-



ques matelots à son maître ; & vous , supérieur aux risques des mers , & à ceux des bagnos de Londres , plus perfides qu'elles , vous êtes parvenu à sauver les milliers d'ennemis de la France , que j'aurois pu tuer encore. Plus sage qu'Ulysse , qui trouva , sous les habits d'une fille , un vengeur à la Grece désolée , vous avez su , d'un Achille François , qui seul pouvoit valoir plusieurs bataillons , ne faire qu'une seule femme. C'est un effort d'industrie qui met le fils de Caron bien au-dessus du fils de Laërte ; car si vous pouviez emmailloter ainsi tous les Achilles de la France , elle verroit bientôt le retour des beaux jours d'Astrée , & nous dormirions tous tranquilles sous l'ombre de votre zele & de votre capacité.

„ Pour moi qui , à bon compte , vous ai l'obligation de ne pouvoir plus voir de feu que celui de ma cheminée , j'ai tout lieu d'être surprise que vous me taxiez d'ingratitude ; que ne vous dois-je pas plutôt pour m'avoir éloignée de tous les périls de la guerre , & associée au bonheur de votre immortalité. Ce sont-là de ces bienfaits que je ne cesserai point de publier. La postérité saura dans quel sens vous avez *aggrandi mon infortune*. Elle n'hésitera point à croire qu'après avoir été le confident & le ministre du plus grand roi de la terre ; qu'après avoir servi avec éclat dans les armées commandées par mes illustres protecteurs ; que vivant enfin sous un ministre renommé par ses lumières & son équité , j'ai été trop heureuse que vous ayez *plaidé ma cause* , que vous ayez *épousé mes intérêts* , les intérêts d'une veuve du secret de Louis XV ! Il lui paroîtra fort naturel que j'ai

*excité votre douce compassion* au milieu de mon arsenal , & au sein du pays le plus libre de la terre. Elle vous saura gré d'avoir *dissimulé mes fautes* , de moi qui ai si peu craint les représailles sur cet article : elle louera la condescendance que vous daignez avoir pour mon sexe , qui vous fait rejeter sur *ses faiblesses* des égaremens qui ont excité l'envie du vôtre , & qui seront l'éternel désespoir de tous ceux que la vertu guerrière n'enflamma jamais. Elle fera surtout frappée d'admiration que vous n'ayez point demandé que je fusse punie , ce qui sans-doute veut dire *blâmée*.

„ Cependant , qu'il me soit permis de vous l'observer , Monseigneur , votre prévoyance sur ce point lui paroitra en défaut ; car si on me faisoit subir cet opprobre , ce seroit un nouveau champ ouvert à votre générosité ; vous la porteriez jusqu'à m'apprendre comment on manœuvre pour se faire réhabiliter : je l'augure ainsi des *pardons* que vous m'offrez *par trois fois* , tant dans votre lettre au ministre , que dans celle que vous m'adressez , au risque d'y faire dire que vous y êtes poussé par l'intérêt du renard , dont la queue étoit restée au piège. J'ai regretté les *terribles pardons de la cour* ; mais , Monseigneur , je me parerai des vôtres : j'en ferai mon bouquet de nœces , mon chapeau de virginité ; leur odeur suave charmera toutes les nymphes , mes compagnes ; chacune voudra en avoir & les offrir à Junon , pour se rendre propice la déesse dont vous avez trois fois enfumé les autels.

„ Vous voyez , Monseigneur , de quelle vénération je suis remplie pour vous. Jugez de

l'étonnement où me jettent les plaintes que vous adressez au trône sur mes propos à votre sujet : *les personnes les plus qualifiées vous ont averti*, dites vous, *que j'allois vous forcer à me restituer soixante mille livres en vous perdant d'honneur*. Il est aisé de voir que cette menace est sortie de la bouche de quelque imposteur, mal-informé de mes affaires. Si, consultant moins votre vanité que la bienfiance, vous m'eussiez demandé raison à moi-même, plutôt qu'au ministre, des bruits qui couroient, je vous aurois dit qu'au lieu d'une somme de *soixante mille livres*, c'étoit une somme de *deux cent cinquante-six mille sept cent soixante-trois livres dix sols*, dont je prétendois être frustrée : salaire légitime de mes services secrets & publics, en tous genres honnêtes, pendant plus de vingt ans. Je vous aurois rappelé que cette réclamation de l'ancien ministre plénipotentiaire de France vous a servi à briller votre néant dans le cabinet d'un ministre, dont l'économie ne doit pas être une des moindres vertus, & que sa place met dans la malheureuse nécessité de soutenir l'honneur *amphibie* d'une espece d'agens, qui ne peut avoir aucune part dans son estime.

„ Néanmoins, si votre ame s'ouvre un jour au repentir du tort que vous avez fait, en obtenant à mon occasion les entrées familières chez le ministre, & que, sur les fruits des excellentes affaires qui vous sont venues par ce moyen, vos remords vous portent à me rendre les *deux cent cinquante-six mille sept cent soixante-trois livres dix sols*, que votre machiavélisme m'a fait perdre, je recevrai sans



scrupule cette restitution, qui, je vous l'assure, loin de vous perdre d'honneur, vous en fera autant, pour le moins, que l'hommage rendu d'office à votre désintéressement. Au reste, je ne vous forcerai à rien, Monseigneur, pas même à me rendre cette belle Vierge d'après le Corregge, que j'ai donné à M. Caron, parce qu'il me disoit qu'il aimoit les Vierges; ni cette Vénus d'après le Carrache, que j'ai donnée à M. Caron, parce qu'il aime encore plus les Vénus; ni ce grand & singulier coffre-fort, avec des serrures à secret, que j'ai donné aussi à M. Caron, parce qu'il aime, par-dessus tout, les beaux yeux d'un coffre-fort.

„ Il me suffit que mon bon cœur se soit arrêté à l'article de mes armes, qui tentoient votre cupidité gloutonne; mais sur lesquelles l'honneur de m'en avoir dépouillée ne vous avoit donné aucun droit. Il me suffit que la foiblesse de mon sexe ait confondu la force du vôtre, *en se refusant avec persévérance à l'infâme marché que vous avez osé me proposer, pour m'associer à un vol de grand chemin, & me faire partager le prix de ma honte.* Il me suffit enfin d'avoir flétri, de mon blâme public, le jugement du tribunal Anglois, qui a prétendu faire gagner à vos conforis cette cause d'iniquité, dont l'opprobre ne peut se consumer, & les payemens se réaliser, qu'en vertu d'un consentement qu'on ne m'arrachera jamais, ou par une insulte que je ne crains point pour ma cendre, partout où regneront les mœurs.

„ En attendant, repaîssiez votre espoir des complaisances que pourront avoir pour vous

certain's bouffons qui amusent Paris , en me personifiant dans de fort bonnes maisons , où cela *ne dure qu'un moment* , parce que ce n'est pas moi. Votre partie est déjà sans doute liée avec le peintre Muffon , pour ranimer , par ses facéties , le feu des gageures sur mon sexe , & faire remonter vos primes avec impudence. C'est ainsi que Figaro va faisant la barbe à tout le genre humain ; & moi , qui n'ai point de barbe , je rirai de voir , avec quelle burlesque effronterie , il a osé faire lire à un ministre , qui ne connoît de farce que celle du grand théâtre de l'Europe , le couplet du *Crescendo de Basile* , pillé de lui-même & d'autrui , & je dirai : *ecce iterum Crispinus*.

„ Voilà comme nous jouirons tous deux des biens que nous tenons l'un de l'autre ; vous , Monseigneur , de votre risible importance , & moi , de mon estimable nullité ; vous du grand nom qui vous restera dans Israël pour vos comptes de 375 liv. sterling , sur la somme de 4625 liv. sterling , que vous aviez à payer à mon acquit , pour une partie de la créance , sans intérêt , de mon généreux protecteur , le Lord Comte Ferrers , Pair & Amiral d'Angleterre , & moi de la bienveillance que cet illustre ami m'a conservée ; vous enfin , de l'idée de m'avoir fait connoître en France , où j'étois connue longtems avant vous , & le ferai longtems après vous , & moi , du plaisir d'avoir frustré le fardide intérêt que vous aviez de faire *connoître mon sexe en Angleterre* , d'avoir sauvé l'honneur de mon roi , de ma patrie , de ma famille , de mon sexe , & de l'ordre de St. Louis que je lui fais porter , en refusant ,

dans ma misere , six mille guinées , sur les cinquante mille dont ma honte vous eût assuré l'infame profit.

„ Et vous venez encore vous plaindre *que je ne vous rends pas justice!*

„ Mon cher Seigneur , bon jour , bon soir , & adieu.

„ Joignez celle-ci aux autres dans *votre porte-feuille* , & , si vous le pouvez , celle de vingt-cinq pages *in-folio* , que j'ai adressée le 20 Janvier dernier au ministre , à votre sujet , & l'on vous conseillera de les y laisser.

Au petit Montreuil , près Versailles ,  
ce lundi , jour de la purification , 1778.

( Signé ) LA CHEVALIERE D'EON.

*Note géographique , historique & non politique.*

„ Bien des gens peuvent ne pas connoître la Baronie de *Ronac* , en Franconie : il est à propos de les instruire par le fait suivant.

„ Sous le nom de *Ronac* , anagramme de *Caron* , Pierre-Augustin eut en Franconie , l'an 1774 , une aventure de moulins à vent , qui le fit qualifier de fripon sur les lieux , d'impofteur à Vienne , & de visionnaire à Paris , comme son voyage d'Espagne.

A P P E L

A MES CONTEMPORAINES.

„ Quelle est la femme qui aura lu les fameuses lettres du Sr. Carillon , ou Caron dit Beaumarchais , des 3 & 13 Janvier , au ministre & à moi , & qui , dans son cœur , n'aura point



dit : Elle y répondra. Vous m'avez rendu justice , mes dignes contemporaines ; & , si le coup a tardé , c'étoit pour aggraver sa punition ; il faut que son ignominie s'accroisse par le succès même dont il a cru jouir.

„ J'ai sacrifié , à l'amour de ma patrie & de ma famille , l'épée que j'ai portée avec honneur , depuis que j'ai commencé à me connoître. Ce sacrifice me devient encore plus précieux par le mérite d'obéir au meilleur des souverains , & de marquer ma soumission & ma reconnaissance à des ministres bienfaisans ; après avoir été toute ma vie honnête homme , zélé citoyen & brave militaire , je triomphe d'être femme , & de pouvoir être citée , à jamais , au nombre de tant d'autres qui ont éprouvé que les qualités & les vertus dont les hommes sont si fiers , n'ont point été refusées à mon sexe. Pour avoir remis mon épée , aurois-je déposé aussi mes sentimens ? Dans mes nouveaux vêtemens , au milieu de Paris , au pied du trône , je suis outragée par un histrion , qui n'eut pas osé regarder en face le chevalier d'Eon , par un plébeïen qui faisoit carillonner des pendules , quand l'Europe retentissoit de mes exploits guerriers & politiques , & je ne repousserois pas son audace avec les seules armes qui me sont laissées ? Je le dois à moi-même , au nom de mes pères , à mon siècle , à la postérité , à mes blessures , à l'ordre de St. Louis qu'elles m'ont mérité , à mes généreux protecteurs & à vous toutes , mes contemporaines , dont je trahirois l'honneur , si mon courage pouvoit m'abandonner.

„ Je vous adresse ma réponse à Pierre Caron

dit Beaumarchais, dont l'hypocrisie & la méchanceté lui eussent mérité dans Londres un autre traitement de ma part, & tel que l'ont éprouvé des gens déshonorés & flétris, qu'il y a choisis pour ses amis & ses *partners*, au scandale même de l'Angleterre qui leur donne un asyle.

„ Il a voulu, par un indigne artifice, m'enlever la considération qui doit faire ma plus douce existence. Je le confonds en me moquant de lui, & de son impuissante colere. C'est un Therfite qu'il faut fouailler, pour avoir osé parler avec insolence de gens qui valent mieux que lui, & qu'il devoit respecter. Je le dénonce & le livre à toutes les femmes de mon siecle, comme ayant voulu élever son crédit sur celui d'une femme; faire sa cour aux dépens d'une femme; & enfin, venger son espoir frustré, en écrasant une femme, & celle qui a le plus à cœur de voir triompher la gloire de ses semblables.

Au petit Montreuil, près Versailles,  
le lundi, jour de la purification, 1778.

( Signé ) LA CHEVALIERE D'EON.

„ N. B. Pierre Caron dit Beaumarchais, a certifié & signé les copies des deux lettres qu'il a publiées : je fais certifier & signer la copie des deux miennes, par Barthelemi Pille, dit la Grenade, mon valet de chambre, dont la signature a toujours valu tant en justice, que hors “.

*Je certifie les deux présentes lettres conformes aux originaux que j'ai dans mes mains, ce 2 Février 1778.*

[ Signé ] PILLE, DIT LA GRENADE.

## E N V O I.

à Monseigneur le comte de Vergennes , pour  
Madame la comtesse.

„ MONSEIGNEUR ,

„ N'AYANT point encore le bonheur d'être connue personnellement de madame la comtesse de Vergennes , je n'ose point lui présenter moi-même mon *Appel aux femmes* , que j'adresse à toutes celles dont j'ai à cœur de conserver les bontés & l'estime ; j'ose espérer que vous me ferez la grace , Monseigneur , de vouloir bien le lui remettre de ma part ; Madame la comtesse aura peut-être eu connoissance de la légèreté avec laquelle Pierre Caron , dit Beaumarchais , m'a attaquée auprès de vous sur de vains bruits , sans avoir pris la peine de s'en expliquer avec moi , & de la témérité qu'il a eue de publier scandaleusement les prétendus griefs , quoique vous lui eussiez répondu *que vous ne pouviez pas les croire*. J'ose attendre d'un cœur sensible & généreux , comme celui de Madame la comtesse , le même intérêt pour ma cause , qui fait desirer à toutes les femmes que je confonde cet audacieux Tartuffe , le fléau d'un sexe & l'opprobre de l'autre.

„ Je suis , avec un très-profond respect ,

„ Monseigneur ,

„ Votre très-humble , &c.

( Signé ) LA CHEVALIERE D'EON.



## CARTEL dans un nouveau genre.

„ Pierre Caron n'a pas craint de m'attaquer , parce qu'il fait bien que ma discrétion , tant éprouvée sur les affaires du roi , doit m'interdire tout usage des victorieuses raisons qui militent pour ma cause ; il fait bien que je ne suis coupable d'aucune ingratitude à son égard , & qu'il ne m'a rendu aucuns services effectifs ; mais il me défie de détruire , sur ces deux points , ses imprudentes assertions. M. Panchaud & d'autres répandent partout qu'il leur a ouvert ce fameux porte-feuille , dont il me menace , tandis que je ne puis point ouvrir le mien.

„ Caron fait circuler à Paris & à la cour les lettres qu'il m'a écrites , & il se garde bien de produire mes réponses ; [ car il n'a que de moi des réponses ]. Ma position est embarrassante , il est vrai ; mais je suis femme , & les ressources ne doivent pas me manquer.

J'en ai deux.

„ Voici la première : depuis que pour mon malheur Pierre Caron s'est mêlé de mes affaires , en vertu de sa commission du roi , du 25 août 1775 , & , après un début qui étoit fait pour m'éblouir , je n'ai point cessé d'importuner Monseigneur le comte de Vergennes , par des lettres volumineuses , pleines de mes allarmes , de mes réclamations , de mes protestations & de mes plaintes contre cet indigne agent , qui abusoit de sa commission , pour obtenir d'immenses richesses pour la manifestation de mon sexe , & de supplier le ministre de mettre vis-à-vis

vis de moi un intermédiaire plus honnête , plus digne de sa confiance & de la mienne , plus propre à faire respecter sa nation chez l'étranger. Mes instantes prières furent enfin exaucées. Beaumarchais s'étant vu forcé , par moi , d'abandonner mon affaire qu'il avoit laissée à son chancelier Morande auteur du *Gazetier cuirassé* , je traitai directement avec Monseigneur le comte de Vergennes , qui me fit l'honneur de m'écrire le 12 juillet dernier , la lettre de sa main , sur la foi de laquelle , sans hésiter , je suis revenue en France. Voici comme ce ministre s'y exprime : *Soyez sans inquiétude sur M. de Beaumarchais ; une fois en France , vous pouvez vous adresser directement à moi , sans le secours d'aucun intermédiaire.* Comment puis-je mieux prouver que Beaumarchais étoit bien plus l'objet de ma détestation , que de ma reconnoissance ?

„ Mes lettres à ce ministre , des 25 & 27 mai 1776 , des 1 & 18 juillet 1777 , &c. &c. &c. . . . attestent tout ce que je viens d'avancer , qui est encore relaté avec ma pleine , *ma* *secrète justification* , dans ma dernière lettre à ce ministre , en vingt-cinq pages infolio , du 20 janvier dernier.

„ Si j'en impose , je supplie Monseigneur le comte de Vergennes de me donner , pour juges , les deux secrétaires du conseil d'état , sur le prononcé desquels il sera permis à Beaumarchais de faire statuer juridiquement qu'il m'a rendu de vrais services , & que je suis coupable d'ingratitude à son égard.

„ Ma seconde ressource est le *porte-feuille* même de Pierre Caron , & je vais la faire sortir

*Prem. Part.*

K

du repli où il la tient fermée, par un secret. Ce sont mes réponses à ces lettres ; je le somme de les produire, sans oublier celles des 7, 30 janvier & du 12 novembre 1776.

„ Il dira qu'il est gêné par les affaires du roi qui s'y trouvent mêlées ; mais il est aisé de lever cette difficulté. S'il n'est pas un imposteur sur l'article de mon ingratitude, qu'il remette toutes mes susdites réponses à Monseigneur le comte de Vergennes, & moi, je supplie ce ministre d'en faire expédier à Caron dit Beaumarchais, des *duplicata* certifiés par les deux secrétaires du conseil d'état, dans lesquels il ne fera laissé que les seuls objets personnels audit Pierre Caron, de ma part : savoir, les reproches que je n'ai cessé de lui faire de son machiavélisme, de ses fourberies, de son libertinage, de ses infidélités dans la négociation, de son avarice, de ses escroqueries, prouvées par Milord Ferrers, *de ses procédés infâmes pour faire une grande fortune sur mon sexe & du désespoir où j'étois de me voir entre ses mains*. En cet état il produira sans inconvénient mes lettres, & nous verrons s'il ose soutenir qu'il m'a rendu des services réels & m'accuser d'ingratitude. Ceux qui desirent qu'on croie à sa probité, n'y croient pas eux-mêmes, s'ils ne s'unissent point à lui & à moi, pour faciliter un moyen si simple de me fermer la bouche, que je n'ai ouverte que sur sa provocation.

„ J'aurois encore une multitude de preuves à fournir pour le convaincre d'imposture : elles existent dans les justes plaintes que le Lord Ferrers a portées contre lui au ministre, &

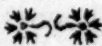


que ce seigneur vouloit venir porter au roi lui-même. Je les ferois voir dans les gazettes Angloises du mois de novembre 1774, où je protestai hautement contre les indignes paris qui se ranimoient sur mon sexe depuis le retour de Beaumarchais à Londres, & son départ pour Versailles, dans lesquelles gazettes tout le secret de notre négociation étoit revelé par son *confident Morande*.

„ Je citerai de plus l'aveu de la déclaration de son *digne associé Morande*, le calomniateur de Louis XV, pris, chez moi, par trois témoins, le 8 mai 1775. Je cite enfin la propre lettre de Beaumarchais, du 31 décembre 1775, où il me fait d'ameres plaintes sur mes articles des papiers anglois, contre les gageures sur mon sexe, encore ému de la *vive & féminine colere*; ce sont ses expressions, *que je lui avois montrée la veille*. Comme il étoit loin de penser alors que cette féminine colere seroit un jour celle de tout mon sexe contre lui, & qu'elle foudroyeroit sa masculine bassesse!

[ *Signé* ] LA CHEVALIERE D'EON."

Au petit Montreuil, près Versailles, le 3 février 1778;  
après avoir vu la lettre de Beaumarchais au ministre, &  
la réponse dans le courier de l'Europe.



## S E C O N D E L E T T R E.

A U X F E M M E S.

Paris, le 20 février 1778.

„ V I c t o i r e ! mes contemporaines , victoire !  
 & quatre pages de victoire ! Mon honneur ,  
 votre honneur triomphent. Le grand juge du  
 premier tribunal de l'Angleterre vient d'anéan-  
 tir lui-même , en présence des douze grands  
 juges d'Angleterre , ses propres jugemens con-  
 cernant la validité des polices ouvertes sur  
 mon sexe. Voilà le glorieux effet de la terri-  
 ble leçon que j'ai donnée à ce tribunal , au  
 moment où je partoisi pour la France. Son arrêt  
 définitif du 31 janvier a reçu l'opposition de  
 ceux qui avoient soutenu , d'après ma con-  
 duite , que j'étois homme , & qu'on vouloit  
 forcer à payer leurs gageures , en exécution  
 de ces deux jugemens. Il a eu le courage de  
 prononcer , dans les tems de mes protestations  
 publiques , en langue angloise , que *la vérifi-  
 cation nécessaire blessant la bienséance & les  
 mœurs , & qu'un tiers sans intérêt [ c'est moi ,  
 c'est la chevaliere d'Eon ] pouvant en être  
 affecté , la cause devoit être mise au néant.*  
 Il a observé que les cours de justice se desho-  
 noroient en servant les fantaisies ridicules de  
 ces êtres méprisables qu'on nomme gamblers ,  
 ce qui veut dire joueurs ou parieurs escrocs ,  
 & que les tribunaux ne doivent plus recevoir  
 de semblables causes , de pareils effrontés  
 qui , sans respect humain , venoient troubler la  
 majesté du tribunal , injurier l'honneur & la

réputation de Mademoiselle d'Eon ; qu'il falloit les livrer tous à l'infamie , à l'exécration publique , & ne pas s'occuper davantage de leurs brigandages. Tous les juges ont réuni leurs voix à l'opinion du Lord Mansfield , & la salle du banc du roi a retenti d'applaudissemens à Westminster.

„ Voici l'observation de l'editeur du *St. James's chronicle* ; du 3 février , sur ce jugement. Elle est traduite littéralement. *Les parieurs , qui avoient gagé à coup sûr , se trouvant ainsi frustrés de la riche moisson qu'ils se croyoient à la veille de faire & qu'ils avoient si long-tems attendue. Cet arrêt fait rester en Angleterre une somme au moins de soixante & quinze mille livres sterlings [ environ dix-huit cent mille livres tournois ] , que sans cela il auroit fallu envoyer à Paris , à M. Panchaud , pour lui & pour un petit nombre d'amis qu'on avoit honnêtement admis dans le secret pour duper les crédules parieurs de la ville de Londres. Un de ceux-ci , pressé pour l'exécution du dernier jugement , avoit malheureusement payé le 30 au soir.*

„ O ma patrie , que je vous félicite de n'avoir point reçu tout cet or par une voie aussi infâme ! Vous avez tant de bras , tant de cœurs tout prêts à enlever à l'audacieuse Angleterre des dépouilles , & plus riches & plus glorieuses.

„ Magistrats , qui avez reçu mes sermens , ministres qui m'avez accréditée , généraux qui m'avez commandée , camarades qui m'avez suivie , ordre royal & militaire de St. Louis qui m'avez enrolée , partagez ma joie , ombre



de Louis XV , reconnoissez l'être que votre puissance a créée : *J'ai soumis l'Angleterre à la loi de l'honneur.*

„ Femmes , recevez-moi dans votre sein : je suis digne de vous.

[ *Signé* ] LA CHEVALIERE D'EON.

---

*Réponse de Monseigneur de Beaumarchais à Madame Charlotte-Genevieve-Louise-Timothée , Princesse d'Eon de Beaumont , Etre métamorphosé , ci-devant Docteur sans être consulté , Censeur peu lettré , Capitaine réformé , Négociateur méprisé , Plénipotentiaire cassé , Ministre renvoyé , & autres titres , tous aussi honorifiques , &c. &c.*

PRINCESSE ,

„ **D**ANS votre réponse à ma lettre , j'ai ri de bon cœur de me voir appeler Monseigneur ; moi qui , en généalogie , suis le premier de ma famille. Mais , puisque vous m'avez fait Seigneur , ce qui pour moi est trop d'honneur , permettez qu'à mon tour je vous fasse Princesse , & par conséquent Altesse. Je vous dois cette reconnoissance , vous qui , gratuitement , me titrez si noblement.

„ Comme nous sommes maintenant à deux de jeu , nous pouvons librement parler sans aucun déguisement , surtout étant élevés aux même rang ; car d'un Monseigneur à une Princesse , il n'y a d'autre différence , que celle de

la coëffe au chapeau qui , entre la grandeur , établit le niveau.

„ Cependant , malgré ce grand nom , permettez , princesse , que je méprise les premières pages de votre adresse ; c'est un verbiage éternel , qui n'a ni goût ni sel.

„ Après un long perfiffage , rempli de mots la plupart guindés & fots , vous dites que mon style est changé , qu'il étoit plus doux lorsque vous portiez une canne ; mais je vous assure , Princesse , que , si alors vous l'aviez levée , vous eussiez été bien étrillée ; car vous savez peut-être , par expérience , qu'un bras masculin frappe plus fort qu'un féminin.

„ Mais laissons-là la bastonade , une Altesse & un Monseigneur doivent s'écrire avec douceur. La canne & le bâton ne sont faits que pour les valets & les marmitons ; lorsqu'on est titré comme vous & moi , on doit se respecter ; car si nous autres gens de qualité nous ne nous respectons pas , tout le monde nous méprisera , & alors personne ne nous verra.

„ Cependant cette canne me rappelle votre audace , qui n'est qu'une pure grimace ; car , grâces à Dieu , *vous n'êtes point battant de peur d'être battu*. Votre épée fut pour vous , en tout âge , un second pucelage. Il est vrai qu'une fille ne se bat pas ; car elle a beau mettre des culottes , il lui manque ce *je ne sais quoi* qu'on ne sauroit nommer , ce *je ne sais quoi* qui en tout âge donne de la force & du courage. Vous n'êtes brave qu'au fleuret , encore celui-ci n'est pas votre fait ; il faut le

demander à l'*Angelo* [\*], ce grand garçon , à qui votre corps a souvent servi de plastron.

„ Vous prétendez , vieille Princesse , que je vous ai ôté le chapeau qui , depuis quarante ans , couvroit votre cerveau ; je demande pardon à votre Altesse. M. de l'Hôpital vous l'avoit ôté longtems avant moi , car que signifient les paroles qui se trouvent dans votre livre (\*\*) que la fureur de citer vous a fait imprimer ? *Maintenant vous êtes homme , vir ; vous réparez par votre esprit ce qui vous manque par le physique.*

„ Il étoit impossible de vous déclarer femme plus ouvertement , c'étoit vous le dire franchement.

„ L'Ambassadeur Breteuil , qui vous connoissoit personnellement , vous découvrit aussi distinctement ; lorsqu'il écrivit dans le tems de vos brouilleries à Londres avec M. de Guerchy , *qu'on envoie un jupon à ce ministre postiche , & on saura dans le fait le sexe dont il est.*

„ Ce n'est donc pas moi qui vous ai démasqué , puisque depuis quinze ans vous l'aviez été ; mais , quand je vous eus mis moi-même la coëffe qu'aujourd'hui vous portez , je n'aurois fait que ce que je devois. Un citoyen , qui , dans le ministère , découvre une fille habillée en garçon , doit aussitôt la dénoncer à l'administration. Les loix défendent ces déguisemens ; les enfreindre c'est un attentat contre l'état. En effet ,

---

[\*] Maître-en-fait d'armes à Londres , avec qui elle se donnoit en spectacle dans une sale publique.

[\*\*] Lettre de M. de l'Hôpital dans son *Livre des Négociations*.



dans quel désordre ne feroient pas les cours de l'Europe, si, au lieu d'hommes sensés, on y envoyoit de ces esprits évaporés, qui cacheroient sous l'habit masculin tous les défauts du féminin ?

„ Il faut que le ministre, dans les cours étrangères, soit politique, habile, patient, fin, adroit, courtisan ; qualités que votre sexe a rarement. Au contraire, en général, la femme est haute, fière, impérieuse, quelquefois inquiète, souvent hargneuse ; cela vient de l'éducation qu'elle reçoit, qui est analogue à la faiblesse, qui se trouve dans sa délicatesse. La France, en Angleterre, princesse, en fit l'expérience dans l'administration de votre altesse. Depuis que cette couronne envoie des ministres dans la Grande-Bretagne, on n'y avoit jamais vu tant d'esprit de parti, tant de fureur, tant d'animosité, tant de livres, tant de procès qu'il s'en est faits. Comme femme, vous y avez plus tracassé dans trois ans, que tous les ministres, en corps, n'y avoient tracassé en cent ans.

„ Cependant, comme dans cette lettre vous prétendez être homme d'état, & que par-là vous vous donnez les violons, voyons si vous avez raison.

„ Traitons cette matière mûrement ; car depuis qu'on parle de vous, on n'en parle que superficiellement. Il faut une fois pour toutes examiner en vous les qualités que vous louez, & vous juger sur ce que vous valez.

„ La nature a si bien distingué les qualités qui caractérisent les deux sexes, que les vertus de l'un sont les vices de l'autre. La force,

le courage , l'héroïsme , qui forme la gloire du premier , font la honte du dernier.

„ Quelles sont donc , me direz-vous , de nous autres femmes les qualités ? Les voici à ne pas s'y tromper : la *modestie* , la *continence* , la *douceur* , la *modération* , la *patience* : regle générale , une femme capitaine , est toujours une commere , ou au moins une aventuriere.

„ La premiere modestie d'une personne du sexe , est de ne pas trahir son sexe. Nous devons rester ce que la nature nous a faits , & ne pas chercher le refait. On est bien près de tromper les autres , lorsqu'on trompe soi-même. Une Demoiselle de probité ne doit jamais changer de qualité ; lorsqu'elle le fait , elle mérite le blâme de la postérité.

„ Un grand philosophe a dit , que la vertu de la femme est de ne faire aucun bruit , & que sa qualité personnelle est de ne pas faire parler d'elle.

„ Une femme qui devient homme , est toujours un méchant homme. Vous justifiez vous-même cette méchanceté , qui se trouve dans votre sexe déguisé. Je pourrois en citer mille traits ici , mais je me bornerai à celui de M. de Guerchy.

„ Après avoir persécuté ce ministre pendant sa vie , par les traits les plus affreux , les plus calomnieux , les plus scandaleux qui puissent entrer dans l'esprit d'un furieux , vous le suivites dans le royaume des morts [\*] ; vous

---

[\*] Après sa mort , elle fit une brochure affreuse , qui tendoit à le déshonorer.

ouvrites son tombeau pour y faire couler cette satire diffamatoire , qui ne se trouve que dans une ame noire. Vous vous associâtes aux vers pour ronger son corps , qui n'ayant alors ni force ni sentiment , ne pouvoit manier ni l'épée ni le bâton , pour en tirer satisfaction.

„ Mais , princesse , venons aux services que vous avez rendus à l'état ; car c'est par ceux-ci que vous prenez le ton & que vous fondez votre haute réputation.

„ Je trouve d'abord que vous avez fait l'Espion , & c'est par ce seul métier que vous vous êtes avancée. Examinons donc , si , dans aucun cas l'espionnage peut-être honoré , quand la couronne elle-même l'eut protégé.

„ Je n'aurois d'abord qu'à vous citer Montesquieu [\*], qui , ayant fait l'analyse de cette profession , l'a traitée avec exécration. En effet , son nom seul révolte l'esprit ; on ne peut le prononcer sans en avoir horreur. Tout homme qui le porte est banni de la société avec indignité.

„ Je fais bien qu'entre les hommes d'état , tête-à-tête , on l'appelle le cabinet de la grande affaire secrète , & qu'un commis ou un secrétaire qui trahit son chef , se croit pleinement justifié pour avoir servi son roi. Il se trompe : la première loi est celle de l'hospitalité. C'est ce que Monsieur de l'Hôpital vous fit si bien sentir en Russie , lorsqu'ayant fait assembler tous les gens de sa maison , il leur dit : Messieurs , je trouve toujours mes dépêches pré-

---

[\*] Dans l'*Esprit des Loix*.



venues à Versailles ; il faut qu'il y ait chez moi un coquin , ou quelque être amphibie , qui me trompe moi , à ma secrétairerie ; mais il se trompoit lui-même ; ce n'étoit pas un coquin , c'étoit une coquine. Je vous demande pardon , princesse , je parle avec peu de respect de votre altesse ; mais je suis franc en assertion : *j'appelle un chat un chat & rolet un fripon.*

„ Je dis donc qu'un espion , fût-il celui du grand pontife , est un être apocryphe.

„ Les rois peuvent bien pour leurs intérêts passer l'éponge sur ce deshonneur , mais la tâche reste toujours. Le trône a le droit d'élever , d'agrandir & même d'annoblir ; mais il n'a pas celui d'avilir , sans que le sujet qu'il avilit ne reste avili. Il y a des préjugés qui sont au-dessus de sa faveur ; tel est celui de l'honneur. Un honnête homme aimeroit mieux mourir , que de devoir sa fortune & sa gloire au métier d'émissaire. Celui-ci dans le vrai citoyen , tient à un principe certain. Sa première loi est qu'il ne doit rien faire qui , en l'éloignant de son devoir , le fasse mésestimer : or l'espion , de quelque rang qu'il soit , se fait toujours mépriser.

„ L'Histoire de France nous conserve là dessus un trait , qui doit servir de modèle à tout bon citoyen monarchique ou républicain.

„ Un certain roi ayant ordonné à un de ses officiers généraux dans une province où il commandoit de faire un espionnage , par lequel tout autre auroit cru illustrer sa race ; celui-ci lui répondit : „ Sire , je supplie votre majesté de me commander en choses faisables , & soudain j'obéirai à votre majesté , & non en

celle qui peut me déshonorer „ Belle réponse ! qui devrait être gravée dans le cœur de chaque citoyen.

„ Je le répète une autre fois , les rois ont droit sur nos fortunes , nos vies , notre bonheur , mais non pas sur notre honneur. C'est le seul bien que le despotisme du trône a laissé à l'honnête homme.

„ J'ai insisté sur ce point , princesse , afin que les secrétaires qui , comme vous , iront à l'avenir dans les cours étrangères , servir d'espions contre leurs chefs , soient regardés à leur tour comme de malhonnêtes gens , au lieu d'hommes d'honneur. Il faut qu'un ambassadeur ait sa maison pour asyle , que son cabinet soit à lui , & non à un espion domestique qui peut le desservir.

„ Je fais bien que je dis ici des choses nouvelles ; mais si elles sont vraies , elles sont très-anciennes.

„ Cependant , princesse , venons aux faits principaux. Vous dites , que je vous dois deux cent cinquante sept mille sept cent soixante-trois livres. Voilà bien des livres , pour un homme dont la fortune , il y a trois ans , étoit réduite à quelques livres , & qui en faisoit lui-même pour vivre ; témoin votre traité imposeur des négociations , qui vous valut bien des doublons. Il y a apparence , princesse , que j'ai dépouillé votre altesse de quelque grand fief , où terre seigneuriale en toute justice ; car il n'est pas à croire que , dans le tems présent , où une aussi grande somme se trouve rarement rassemblée en argent comptant , j'aie pu la puiser dans votre coffre fort , toute en or.

„ Mais je vous entends , vous voulez parler de l'argent que la cour m'avoit donné pour vous racheter , payer vos créanciers , prévenir votre entière déroute , pour vous empêcher de faire banqueroute. J'arrivai justement dans le tems que vous alliez présenter votre bilan.

„ C'est donc-là ce monopole , cette rapine , qui vous a fait crier hautement , que je vous avois volé plus de deux cent mille francs.

„ Cependant il faut examiner ceci mûrement ; car , si on vous a volé , il faut vous restituer certainement.

„ Il est exactement vrai que la cour , pour vous faire quitter l'Angleterre , m'avoit remis plus d'argent que je ne vous ai donné pour l'abandonner ; on doit donc voir si celui qui ne vous a pas été payé , est à restituer.

„ Pour cela , il faut d'abord établir , pour article préliminaire , que j'étois négociateur dans cette affaire ; & non un domestique , à qui on dit : „ Saint Jean , va , passe en Angleterre sur le champ ; remets cet argent au chevalier d'Eon , & retourne céans : mais vous savez , princesse douairière , que j'avois plus d'arbitraire , puisque c'étoit moi qui avois ébauché cette affaire. J'arrivai à Londres ; je ne vous eus pas plutôt dit que j'avois pour vous des écus , que je vous vis ouvrir de grands yeux. Des écus ! dites-vous ; si cela est , en honneur , je vous regarde comme mon libérateur.

„ Vous voyant donc âpre à la curée , je crus que je pouvois en épargner une bonne



portion, en vous rachetant à moindre prix que celui que la cour y avoit mis; d'autant plus que le cas n'étoit pas sans exemple. Je pourrois vous en citer plusieurs; mais en voici un qui forme une grande assertion.

„ Louis XIV, voulant la paix, ordonna à son ministre à la Haye, de payer, sous main, deux millions au pensionnaire & à Marlborough [\*], qui tous les deux s'opposoient avec résolution au traité de pacification. Cet agent trouva que c'étoit mettre à un trop haut prix la honte de la France; il réduisit la somme & offrit un million, qui fut tacitement accepté. Cependant, il en donna part au roi qui lui répondit: „ Monsieur, vous avez bien fait; c'est autant d'épargné.

„ Vous observerez, princesse, que la somme étoit dénommée. L'ordre portoit sans distinction, vous donnerez deux millions & non pas un million. Cependant, le ministre fut loué à Versailles de n'avoir pas à la lettre rempli sa commission, & par cette omission, avoir économisé un million.

„ Voilà mon cas: je crus que je devois épargner au trésor royal une partie de la somme que l'on m'avoit donnée pour vous faire retourner. Mais à quoi bon peroriser; le procès que vous m'avez intenté, a été jugé au tribunal du roi, qui est sans appel; c'est le premier président de ce tribunal qui a prononcé en ma faveur; c'est une lettre, mais cette

---

[\*] Cette négociation n'eut pas lieu, la guerre continua.

lettre vaut un arrêt du conseil en dernier ressort & sans appel [\*].

„ Ce qui vous inquiète & vous trouble la cervelle ; c'est de savoir quel est le moment que j'ai remis l'argent au gouvernement ; mais

Le tems ne fait rien à l'affaire.

Ce n'est point à vous à me faire une querelle sur l'instant que j'ai déboursé ce comptant ; il suffit que le ministre est content.

„ Tout ce dont vous m'accusez , n'a d'autre conviction que celle de votre imagination. Aucun fait n'est ni légal ni certain ; au lieu que ceux dont les ministres & les politiques vous accusent dans leurs entretiens , sont très-certains : en effet ;

„ *Il est certain* qu'à peine ministre en Angleterre , vous donnâtes la France en spectacle à toute la terre.

„ *Il est certain* que , chez Milord Hallifax , vous vous fîtes tenir à quatre , faisant semblant de vouloir vous battre , & que le ministre vous fit signer [†] que tant que vous feriez chez les Anglois , vous ne vous battriez jamais.

„ *Il est certain* qu'à l'arrivée de l'ambassadeur de Guerchy , vous vous déclarâtes publiquement son ennemi.

„ *Il est certain* que vous le poursuivîtes au point , de le faire passer pour assassin.

„ *Il est certain* que vous l'auriez fait arrêter , si le roi George n'y avoit interposé son autorité.

---

[\*] Lisez la lettre de M. le comte de Vergennes , qui le justifie pleinement :

[†] Il fit appeler la garde pour le faire signer.

„ *Il est certain* que vous volâtes les lettres de M. le duc de Nivernois ; & que , contre les loix de l'honneur & de la probité , vous les fîtes imprimer.

„ *Il est certain* que vous publiâtes un gros livre qui mettoit la France , & son administration , en dérision.

„ *Il est certain* que la cour de France , voyant votre conduite en Angleterre , vous ordonna de vous retirer , & que , malgré elle , en sujet rebelle , vous voulûtes y rester , &c. &c.

„ Tout ceci sont des faits , Madame la princesse , que ne peut nier votre altesse.

„ Il est vrai que , par mon intercession , vous en avez obtenu le pardon. Mais celui-ci n'a point passé le drapeau sur votre réputation , car , que signifie la grace dans un ministre disgracié , si ce n'est qu'il a prévariqué.

„ Vous dites , princesse , que vous recevriez de ma part la restitution de la somme que vous prétendez que je vous dois ; mais les comptables ne paient pas deux fois : c'est bien assez qu'ils rendent leurs comptes une fois. Les louis sont de si bel or ; que , lorsqu'on les tient dans le coffre - fort , on ne les rend que par un effort.

„ A l'égard de la belle Vierge du Corregge dont vous m'avez fait présent , & que vous me reprochez maintenant , je puis vous la rendre sur le champ , comme à une princesse qui , ayant toujours vécu d'emprunts , est accoutumée à recevoir & non pas à donner.

„ A l'égard du vol de grand chemin , [ pour me servir de votre expression ] auquel vous dites que j'ai voulu vous associer , permettez-



moi de vous dire , audacieuse princesse , que votre altesse ne fait pas distinguer les noms de leurs vraies significations. Parier que vous étiez fille ou garçon , étoit une gageure en raison ; si l'on appeloit de ce nom les paris qui se font tous les jours en Angleterre , on y feroit plus volé que dans aucun pays de la terre.

„ Pour ce qui est de la comparaison que vous faites de votre altesse avec Monseigneur de Beaumarchais , hélas ! princesse , cette haute réputation , dont maintenant nous jouissons , passera comme de la fumée.

„ Dans quelques lustres , il ne fera non plus question de moi que de vous ; car vous savez que les altesse & les monseigneurs , comme nous , à peine sont-ils enterrés , que le lendemain ils sont oubliés.

„ Cependant , dans celle-ci vous vous donnez trop les violons ; vous y faites sonner vos services , votre honneur , votre réputation , à double carillon.

„ Je laisse tous ces noms dictés par votre ostentation , pour vous prouver que la croix que vous portez , est un vol fait à la gloire du héros militaire.

„ Permettez donc , chevalier amphibie , que , sans aucune surprise , ici je vous déchevalérise ; d'autant plus que le nom forgé de chevaliere , ne se trouve dans aucun dictionnaire [\*].

„ Cette institution fut faite pour récompenser

---

[\*] On ne s'en sert point. On ne peut pas dire , en françois , une chevaliere de St. Louis.

fer les officiers qui ont bien servi le roi. Elle est entièrement masculine , & nullement féminine. Selon sa première loi , on ne peut pas l'accorder à celui que les Italiens appellent un châtré ; à plus forte raison , on ne peut pas la donner à un être qui est encore plus mutilé.

„ Pour entrer dans la carrière de la gloire , il faut avoir les deux petits passeports , qui font les héros. Vous ne les avez pas ; vous ne devez pas donc être décorée d'un ordre que sa première institution vous empêche de porter.

„ Cependant il faut examiner ceci sans surprise , & faisons de cet ordre l'analyse. Traitons la chose méthodiquement , elle est de conséquence dans ces tems ; car si , par votre métamorphose , vous méritez de la porter , quelqu'autre de votre sexe , en se métamorphosant , dira , je l'ai également méritée : ainsi il pourroit arriver que , chaque jour , quelque aventuriere pourroit devenir Madame la chevaliere.

„ L'ordonnance est précise ; lorsqu'un soldat ou un officier à la guerre est reconnu fille , elle est renvoyée comme incapable de servir le roi. Vous n'avez donc obtenu cet ordre qu'en violant ceux de sa majesté ; ce n'est que par surprise que vous l'avez gagné ; surprise qui , au lieu d'être récompensée , mérite d'être châtiée.

„ Il est de conséquence pour l'état , que l'administration soit informée du sexe de chaque soldat. Or , si la loi est générale , une fille n'a pas plus de droit , pour obtenir cette croix , de se métamorphoser en dragon , que mille au-

déguisé votre sexe , & vous vous y fussiez montrée en jupon , vous n'eussiez été que Mademoiselle d'Eon. C'est pour avoir trompé le bureau de la guerre , qu'on vous appelle aujourd'hui Madame la chevaliere.

„ A l'égard du nom d'histrion , que vous me donnez , princesse , je n'ai jamais joué d'autre piece , que celle que j'ai représenté à Londres avec votre altesse.

„ En traitant avec vous pour votre réconciliation avec la France , les scenes de votre part furent si variées , que je défie Bellecour , qui joue la comédie depuis trente ans , d'avoir pu changer de caractère si souvent.

„ *Scene premiere.* D'abord vous prîtes le ton d'avocat , & avec moi vous plaidâtes votre cause ; mais cette premiere décoration , tourna à votre confusion.

„ *Scene seconde.* Du ton d'avocat & de discoureur , vous passâtes à celui de censeur. Vous regardâtes ma négociation , comme un livre qu'il faut feuilleter pour découvrir la vérité.

„ *Scene troisieme.* Dans celle-ci vous parlâtes en militaire ; comme nous ne pouvions pas nous accorder sur un certain point de réunion : vous ignorez , dites-vous , ma profession ; je suis le chevalier d'Eon , capitaine de dragons.

„ *Scene quatrieme.* Après vous être bien évertuée sur votre célébrité , vous prîtes le caractère de négociateur ; & voulûtes tirer de moi adroitement , trois ou quatre cent mille francs.

„ *Scene cinquieme.* Ce personnage ne vous ayant pas réussi , vous en prîtes un autre



rempli de gloire , celui de plénipotentiaire ; mais je ne fus pas la dupe de ce nouveau langage , car je favois qu'on vous avoit cassé aux gages.

„ *Scène dernière , dénouement de la pièce.*  
Après avoir fait tant de rôles différens , vous en prîtes un autre plus changeant. Vous parûtes sur la scène en jupon & en cornette. C'est ainsi que vous fîtes la clôture du théâtre d'un ministère révolté , que vous avez tant agité.

„ Or , qui de nous deux est l'histrion ? en vérité , princesse , c'est exactement votre altesse.

„ Vous ajoutez , que je faisois carillonner des pendules , quand votre réputation avec gloire , vous faisoit carillonner dans le ministère. Vous vous trompez ici en chronologie. Dans le tems dont vous parlez , vous étiez un petit commis à Paris. Or , je calcule qu'entre nos deux pendules qui marquoient l'heure de nos fortunes , il n'y avoit pas alors entre vous & moi , en France , deux minutes de différence.

„ Au reste , votre adresse aux dames ne réussira pas. Les plus sages d'entr'elles diront , qu'est-ce que c'est que ce capitaine de dragons , qui vient se ranger sous nos étendarts , en jupon , & qui , après avoir porté , pendant quarante ans , le chapeau , paroît au milieu de nous dans une vieille cornette , qui n'est pas bien nette ? Croit-elle qu'une femme , pour se distinguer , ait besoin de se métamorphoser ? C'est avilir notre sexe au lieu de l'honorer.

„ Pour nous faire estimer , nous n'avons pas

besoin de nous mettre en chapeau & en uniforme , & aller courir le guilledou , & venir ensuite à Paris , à l'âge de cinquante ans , dire je suis l'héroïne du tems.

„ Il est bien plus difficile d'acquérir les vertus qui font estimer une dame , que celles qui , chez les hommes , forment ce qu'on appelle une belle ame. Les qualités de celle-ci n'ont d'autre réalité , que celles qui naissent du préjugé. Pour nous , il faut plus de force & de courage , pour triompher des vices de notre âge.

„ Le reste de votre lettre , princesse , est un mauvais persiflage , auquel je ne réponds pas , parce qu'il ne le mérite pas. Bon jour , bon soir , adieu à jamais.

[ Signé ] BEAUMARCHAIS.

*Fin du premier volume.*

